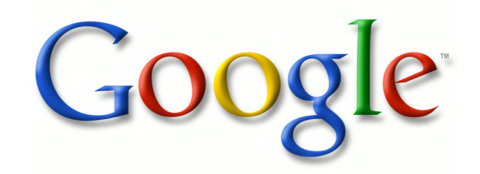
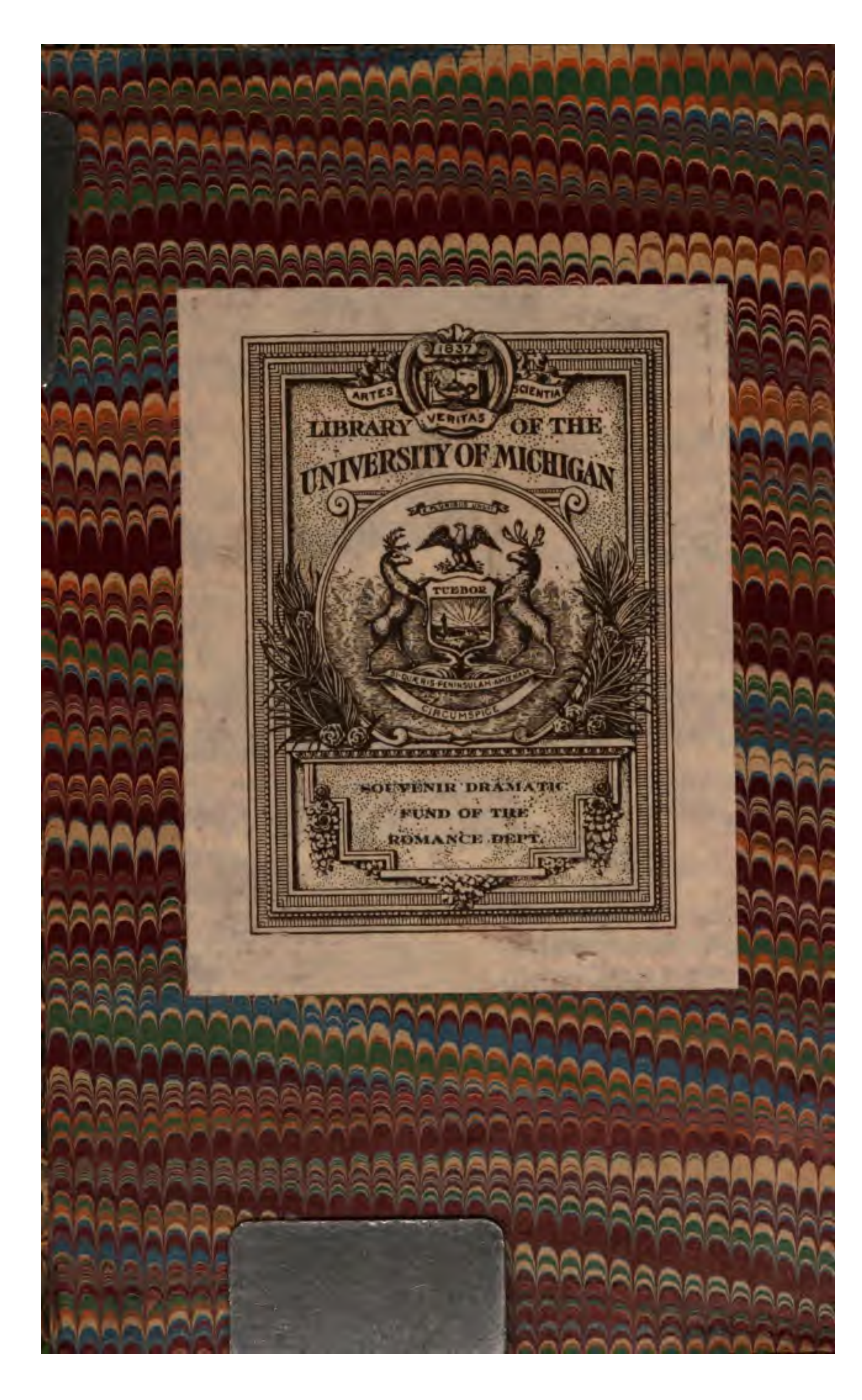
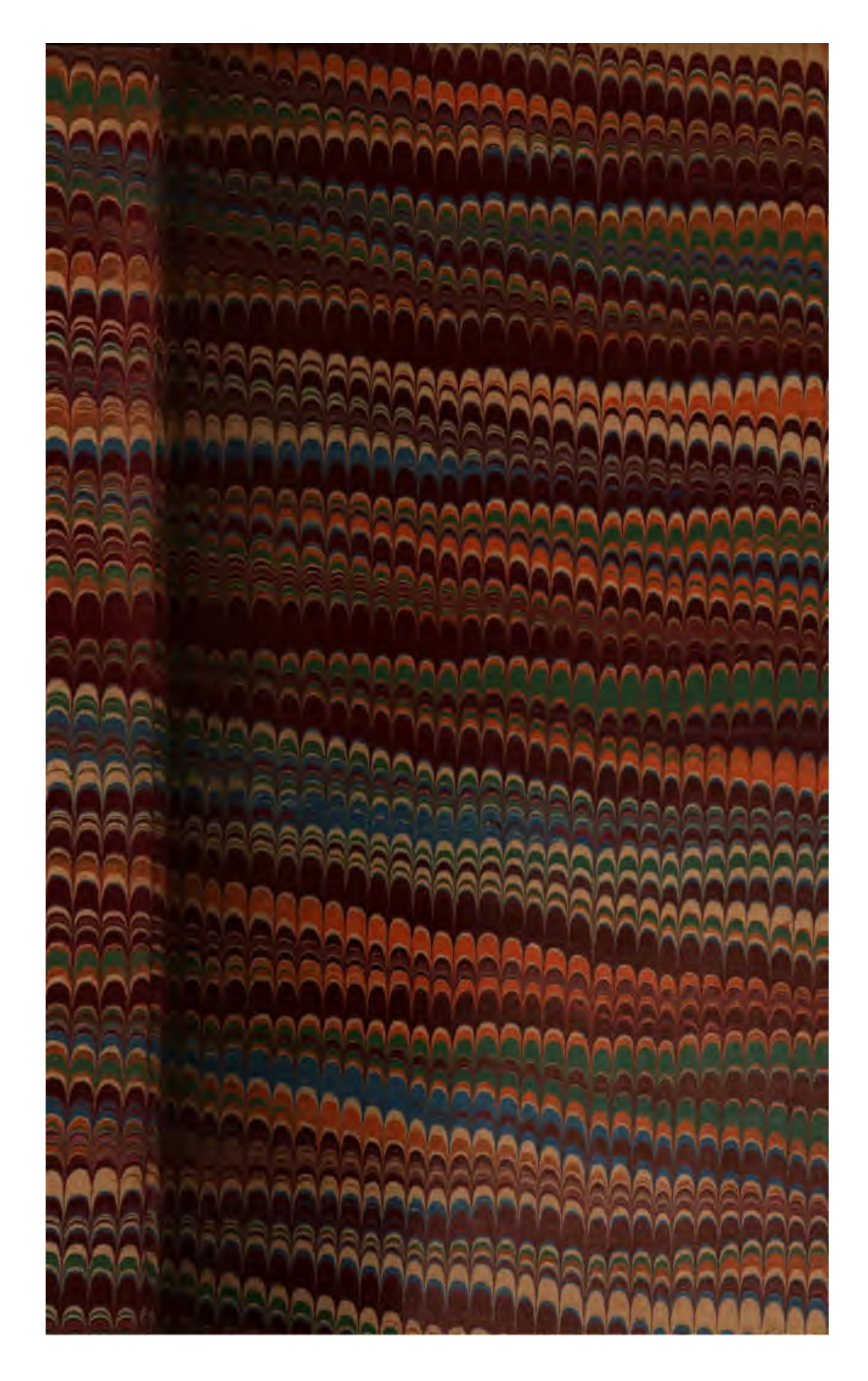




1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE
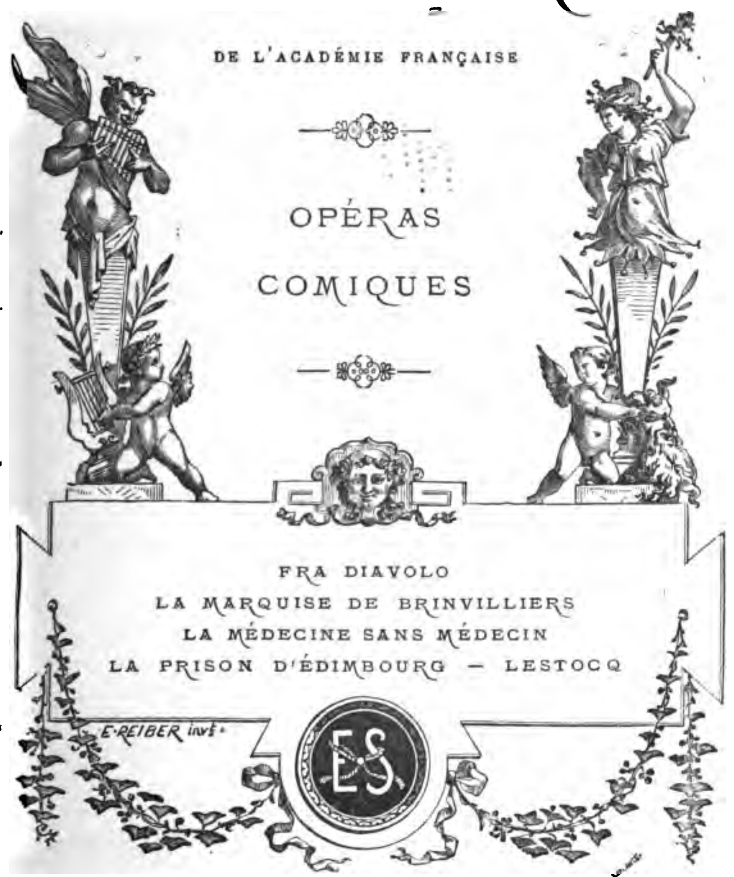
EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

IV. — 4.

1878



Paris-Imp. PAUL DUPONT 41, rue Jean-Jacques-Rousseau (1345, 1-5.)

FRA-DIAVOLO

OU

L'HOTELLERIE DE TERRACINE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE D.-F.-E. AUBER.

Théatre de l'Opéra-Comique. — 28 Janvier 1830.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRA-DIAVOLO, sous le nom du marquis de San-Marco	MM. Chollet.
LORD COKBOURG, voyageur anglais. . . .	Féréol.
LORENZO, brigadier des carabiniers.	Moreau-Sainti.
MATHÉO, maître de l'hôtellerie	Henri.
GIACOMO, } compagnons du marquis . . .	Fargueil.
BEPPO, } compagnons du marquis . . .	Belnie.
FRANCESCO, prétendu de Zerline, personnage muet	—
UN PAYSAN.	—
PAMÉLA, femme de lord Cokbourg.	Mmes Boulanger.
ZERLINE, fille de Mathéo	Prévost.

Habitants et Habitantes de Terracine. — Carabiniers. — Laquais. — Garçons d'auberge.

Dans un village aux environs de Tarracine.



FRA-DIAVOLO
OU
L'HOTELLERIE DE TERRACINE

ACTE PREMIER

Un vestibule d'auberge, en Italie, aux environs de Terracine. — Le fond, que soutiennent deux piliers, est ouvert et laisse apercevoir un riant paysage. A gauche et à droite, porte latérale ; sur le devant, à droite du spectateur, une table autour de laquelle boivent plusieurs soldats en uniformes de carabiniers romains.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARABINIERS, **MATHÉO, LORENZO, ZERLINE,** dans un coin.

INTRODUCTION.

LES CARABINIERS.

En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat

Soutient le soldat ;
Il mène à la gloire,
Donne la victoire.
(A Lorenzo.)
Brigadier romain,
Verse-nous du vin !

En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.

PLUSIEURS CARABINIERS.

S'il tombait en notre puissance,
Ce bandit, ce chef redouté,
Nous aurions donc pour récompense...

LORENZO.

Vingt mille écus !

PLUSIEURS CARABINIERS.

En vérité ?

LORENZO.

Tout autant !

TOUS.

Sans compter la gloire !
Allons, notre hôte, allons, à boire !

(Entre Mathéo, qui apporte de nouvelles cruches de vin, retire celles qui sont vides.)

Vingt mille écus ! nous les aurons !
Et, mort ou vif, nous le prendrons.
Nous le jurons, nous le jurons !

En bons militaires,
Buvons à pleins verres :
Le vin au combat
Soutient le soldat.

MATHÉO, s'adressant à Lorenzo, qui pendant ce temps s'est tenu à l'écart, triste et pensif.

Lorsque c'est vous qui leur payez rasades,
Qu'avec eux on vous voie au moins le verre en main.

LORENZO.

Buvez sans moi, buvez, mes camarades.

LES CARABINIERS, à demi-voix.

Le brigadier a du chagrin.

MATHÉO, à part.

Moi, je crois deviner d'où provient ce chagrin.
(Haut.)
Demain, mes chers seigneurs, ma fille se marie
Au riche Francesco, fermier de ce canton.
Je vous invite tous!

LORENZO, à part.

Plutôt perdre la vie !

LES CARABINIERS.

Du vin !... du vin !...

MATHÉO.

Je vais en chercher, et du bon !
(Il sort.)

ZERLINE, s'approchant de Lorenzo.

Lorenzo, vous partez ?

LORENZO.

Je vais à la montagne
Combattre ces brigands, et puissé-je y périr !

ZERLINE.

O ciel !

LORENZO.

D'un autre, hélas ! vous serez la compagne :
Votre père le veut, je n'ai plus qu'à mourir !

ZERLINE.

Cher Lorenzo, conservons l'espérance.

LORENZO.

En reste-t-il à qui perd ses amours ?

ZERLINE.

Reste du moins, c'est calmer ma souffrance !

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours !

ZERLINE.

Mes vœux, hélas ! au combat vont te suivre.

LORENZO.

Qu'ai-je besoin de penser à mes jours ?

ZERLINE.

Ah! pense à moi, qui sans toi ne peux vivre !

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours!

(En ce moment on entend un grand bruit au dehors; tous les carabiniers se lèvent.)

SCÈNE II.

LES MÊMES ; LORD COKBOURG et PAMÉLA; UN POSTILLON et PLUSIEURS LAQUAIS en livrée qui les suivent.

MILORD, PAMÉLA et LE CHŒUR.

Au secours! au secours !
On en veut à nos jours.
Quel pays effroyable !
Ah ! c'est épouvantable.
Au secours ! au secours !
On en veut à nos jours.

LORENZO, s'approchant de milord.

Qu'est-ce donc ? parlez, je vous prie.

MILORD.

Messié l'archer...

LORENZO, à part.

C'est un Anglais !

(Regardant Paméla, qui vient de s'asseoir.)

Une femme jeune et jolie !

MILORD.

J'étais dans le colère !

PAMÉLA, soutenue par Zerline.

Et moi, je me mourais.

MILORD, allant à elle et lui faisant respirer des sels.

Milady! Paméla ! Ma chère milady !
C'est ma femme, elle était sensible à l'infini.

PAMÉLA, se soutenant à peine.

Ah ! quel voyage abominable !
En vérité, c'est effroyable :
Ce monsieur le brigand
S'était conduit vraiment
En gentleman bien peu galant.
Je n'avais plus l'envie
De revoir l'Italie ;
Mes chapeaux, mes dentelles,
Mes robes les plus belles,
Répondez, où sont-elles ?
Est-il malheur plus grand ?

Oui, milord, cette aventure
Me mettait en courroux ;
Je voulais, je le jure,
Plus voyager avec vous.

Ensemble.

MILORD.

Non, non, jamais plus de voyage,
Pour longtemps j'en suis revenu;
Si je cours davantage,
Je veux être pendu !

LES CARABINIERS.

On prétend qu'en ce voisinage
Depuis quelque temps on l'a vu.
Gagnons avec courage
Le prix qui nous est dû.

PAMÉLA.

Non, non, jamais plus de voyage,
C'était un point bien résolu.

Malgré tout mon courage.
Que mon cœur est ému!

LORENZO.

On prétend qu'en ce voisinage
Depuis quelque temps on l'a vu.
Mes amis, du courage,
Le bandit est perdu.

ZERLINE.

Je tremble qu'en ce voisinage
Ce hardi brigand n'ait paru ;
Je redoute sa rage;
Que mon cœur est ému !

MILORD, s'approchant de Lorenzo.

Oui, messié le brigadier, c'est à vous que je faisais ma déclaration.

LORENZO.

Je vous écoute, milord.

MILORD.

Je havais l'honneur d'être Anglais; je havais enlevé, selon l'usage, miss Paméla, une riche héritière que je havais épousée par inclination.

PAMÉLA, soupirant.

Oh oui ! à Gretna-Green !

MILORD.

Et pour éviter les poursuites, je havais voulu voyager en Italie avec elle, et la dot que je havais enlevée aussi, comme je disais à vous, par inclination.

PAMÉLA, soupirant.

Oh oui!

MILORD.

Et, à une lieue d'ici, le postillon à moi, il avait été arrêté.

PAMÉLA.

Yes, par des bandits. Oh Dieu!

LORENZO.

De quel côté venaient-ils ?

MILORD.

Quand ils ont attaqué moi, je dormais dans le landau, près de milady.

PAMÉLA.

Yes. Maintenant, milord dormait beaucoup, aussi je disais : Cela portera malheur à vous, mon cher milord.

LORENZO.

Et que vous ont-ils dérobé ?

MILORD.

Ils havaient fouillé partout, et avaient pris...

PAMÉLA.

Tous mes diamants.

MILORD.

Ils étaient si beaux !

PAMÉLA.

Et ils allaient si bien à moi !

LORENZO.

C'est la bande que nous poursuivons, celle de Fra-Diavolo ! De quel côté se sont-ils réfugiés ?

MILORD.

Vers la montagne, et nos diamants aussi.

LORENZO, à ses soldats.

Allons, messieurs, en route ! buvez le coup de l'étrier, et dirigeons-nous de ce côté.

(Pendant que Mathéo verse à boire aux soldats.)

ZERLINE, s'approchant de Lorenzo et à demi-voix.

On dit ce brigand si redoutable... s'il vous arrivait malheur !

LORENZO, de même.

Autrefois je pouvais tenir à la vie ; mais maintenant...

ZERLINE.

Lorenzo !

LORENZO.

Demain vous en épouserez un autre ; vous avez eu plus d'obéissance pour votre père que d'amour pour moi, je ne vous en ferai point de reproches. Adieu, soyez heureuse, et pensez à moi quand je ne serai plus...

ZERLINE.

Vous vivrez, vous vivrez ! je ferai des vœux pour vous.

LORENZO.

Des vœux ! oui, faites-en pour que demain je ne puisse pas voir votre mariage.

ZERLINE.

Que dites-vous ?

LORENZO, essuyant une larme.

Allons ! allons ! le devoir avant tout. (Haut.) J'espère, milord, vous rapporter de bonnes nouvelles. Adieu, père Mathéo. Adieu, Zerline. (A ses soldats.) En marche !

(Il sort avec ses soldats.)

SCÈNE III.

MILORD, PAMÉLA, MATHÉO, ZERLINE.

MILORD.

Il avait l'air bien ému, le brigadier. Ce Fra-Diavolo, il effrayait tout le monde.

MATHÉO.

Vous vous trompez, Lorenzo n'a peur de rien. Il a servi dans l'armée d'Italie avec les Français ; c'est un brave garçon qui n'a qu'un défaut.

PAMÉLA.

Et lequel ? . . . .

MATHÉO.

Il est amoureux, et n'a pour s'établir que sa paie de soldat, et des coups de fusil en perspective.

MILORD.

Ce n'était pas assez pour vivre.

MATHÉO.

Sans cela je n'aurais pas demandé mieux. (Regardant sa fille.) Mais il faut de la raison. Allons, Zerline, serrez ces verres, ces bouteilles.

MILORD.

Je havais envie de donner du courage aux gens du pays avec des guinées. (S'avançant vers Mathéo.) Messié l'hôtesse, voulez-vous rédiger une pancarte, où je promettrai de l'argent beaucoup à celui qui rapporterait à nous ce que nous avons perdu ?

MATHÉO, se mettant à la table à droite, et écrivant pendant que milord lui dicte à voix basse.

Volontiers.

PAMÉLA, observant Zerline qui a été s'asseoir dans un coin à gauche.

Miss Zerline pleurait? elle avait du chagrin ?

ZERLINE, essuyant ses yeux.

Moi ! madame, pas du tout.

PAMÉLA.

Yes, je m'y connaissais. La petite brigadier, il avait lancé à vous un regard qui disait : Oh ! je vous aime beaucoup !

ZERLINE, effrayée.

Madame !

PAMÉLA.

Ce était bien. Ce était si joli, les mariages d'inclination ! (Tendrement.) N'est-ce pas, milord? (Voyant qu'il ne répond pas, et avec colère.) Milord?

MILORD, de l'autre côté, occupé avec Mathéo.

Vous voyez que j'étais occupé, et vous tourmentez moi !

Je faisais la pancarte pour le récompense. (A Mathéo.) Vous avez écrit que je promettais trois mille francs?

PAMÉLA.

Ce était pas assez! mettez dix mille francs. L'écrin il en valait trois cent mille! et s'il était perdu ce était la faute à vous, qui avez voulu prendre le chemin de traverse.

MILORD.

Pour éviter ce cavalier si élégant qui nous suivait partout, et qui s'arrêtait toujours dans les mêmes auberges.

PAMÉLA.

Je pouvais pas empêcher lui de faire le même route.

MILORD.

Vous pouviez empêcher vous de le regarder et de chanter, comme hier au soir, ce petit barcarolle qui amusait pas moi du tout.

PAMÉLA, avec humeur.

On peut pas faire le musique?

MILORD.

Vous faisiez pas le musique, vous faisiez le coquetterie avec lui.

PAMÉLA.

Moi! le coquetterie!

MILORD.

Yes, milady; je le havais vu, et je déclare ici que je ne voulais pas.

PAMÉLA.

Vous ne voulez pas?

MILORD.

C'est-à-dire, je voulais bien, mais je ne voulais pas! entendons-nous!

(Pendant les couplets suivants, Mathéo et Zerline vont placarder en dedans et en dehors des piliers de l'auberge les affiches que Mathéo vient d'écrire.)

COUPLETS.

Premier couplet.

Je voulais bien, je voulais bien
Que l'on trouve vous très-aimable,
Et que de loin maint fashionable
Admire aussi votre maintien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Mais qu'en tous les lieux où je passe,
En lorgnant vous avec audace,
Un galantin suive vos pas,
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

Deuxième couplet.

Je voulais bien, je voulais bien
Payer les bijoux et la soie;
Et pour qu'à la mode on vous voie,
Par an dépenser tout mon bien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Mais moi suivre votre méthode,
Mais être un époux à la mode
Comme on en voit tant ici-bas,
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Goddam! je voulais pas.

Troisième couplet.

PAMÉLA.

Je voulais bien, je voulais bien
Être sage et jamais coquette,
Et, s'il le faut, pour ma toilette
Ne plus dépenser jamais rien...
Je voulais bien, je voulais bien;
Car, par goût et par caractère,
Je suis très-douce d'ordinaire;
Mais dès qu'on dit : *Je veux...* hélas!
Je voulais pas, je voulais pas;
Non, non, non, non, je voulais pas,
Milord, je voulais pas.

MILORD.

Ah! vous voulez pas! Il faudra pourtant bien... car j'entends plus que vous voyiez jamais ce marquis napolitain.

MATHÉO, se levant et écoutant.

C'est le bruit d'une voiture!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; puis LE MARQUIS.

QUINTETTE.

MATHÉO, regardant par la droite.

Un landau qui s'arrête, ah! quel bonheur extrême!
C'est quelque grand seigneur qui vient loger ici.
(Voyant entrer le marquis.)
Oui, c'est un grand seigneur.

MILORD.

Qu'ai-je vu? c'est lui-même!

PAMÉLA.

C'est monsieur le marquis!

MILORD, avec fureur.

Comment! c'est encor lui?

LE MARQUIS.

Comment! c'est milady!

Ensemble.

LE MARQUIS.

Que vois-je? c'est elle!
C'est la charmante milady!
Que vois-je? c'est elle
Que je retrouve ici!

MILORD.

Surprise nouvelle!
Comme il regarde milady!

Surprise nouvelle!
Comment! c'est encor lui!

PAMÉLA.

Surprise nouvelle!
Il a suivi nous jusqu'ici!
Surprise nouvelle!
Comment! c'est encor lui!

MATHÉO et ZERLINE.

C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur le marquis;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris.

MATHÉO, à ses gens, montrant le marquis.

Que l'on serve Sa Seigneurie!

LE MARQUIS.

J'ai le temps, pourquoi vous hâter?
(Regardant Paméla.)
Je compte en cette hôtellerie
Jusqu'à demain matin rester.

MILORD, bas à sa femme.

Vous entendez? ce départ qu'il retarde,
C'était pour vous, assurément;
Et comme il vous regarde!
Tenez, encore en ce moment!

LE MARQUIS, à part.

La bonne folie!
Mon âme est ravie,
La fortune et l'amour secondent tous mes vœux.

PAMÉLA, de même.

De moi, bien jolie,
Son âme est ravie;
Est-ce ma faute, à moi, s'il était amoureux?

ZERLINE, de même.

Oui, cette étrangère
Aura su lui plaire;
Il lui fait les doux yeux, les yeux d'un amoureux.

Ensemble.

LE MARQUIS.

Que vois-je? c'est elle, etc.

MILORD.

Surprise nouvelle! etc.

PAMÉLA.

Surprise nouvelle! etc.

MATHÉO et ZERLINE.

C'est elle, c'est elle, etc.

(A la fin de ce morceau, milord force Paméla à rentrer dans l'auberge. Elle fait en sortant une révérence au marquis.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, à table; MATHÉO, ZERLINE, GARÇONS D'AUBERGE.

MATHÉO, à Zerline.

Allons donc, petite fille, servez M. le marquis. (Au marquis.) J'espère que monseigneur sera content du zèle de mes gens, et de ma fille, que je laisse maîtresse de la maison, car je suis obligé ce soir de m'absenter.

LE MARQUIS.

Ah! vous partez?

MATHÉO.

Dans l'instant. Je vais coucher à deux lieues d'ici, chez Francesco, mon gendre, que j'amènerai demain matin avec toute la noce.

ZERLINE, à part.

Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS.

Avez-vous beaucoup de monde dans cette auberge?

MATHÉO.

Vous, monseigneur, et ceux que vous venez de voir, milord et milady.

LE MARQUIS.

Pas d'autres? (Après un instant de réflexion.) Milady est jolie; mais milord est de mauvaise humeur.

ZERLINE.

On le serait à moins : il a été attaqué et dévalisé par les bandits de la montagne.

LE MARQUIS, toujours mangeant.

Pas possible! je ne crois pas aux voleurs.

MATHÉO.

Moi j'y crois comme en Dieu et en Notre-Dame des Rameaux, notre patronne.

LE MARQUIS.

Ce sont des histoires pour effrayer les voyageurs. J'ai parcouru le jour et la nuit les montagnes, et je n'ai jamais été attaqué.

MATHÉO.

Autrefois, peut-être; mais depuis que Fra-Diavolo s'est établi dans ce canton...

LE MARQUIS.

Fra-Diavolo? Qu'est-ce que c'est que cela?

ZERLINE.

Vous n'en avez pas entendu parler? un fameux bandit...

MATHÉO.

Qui est partout.

ZERLINE.

Et qu'on ne peut jamais joindre.

MATHÉO.

Il a une amulette qu'il a volée à un cardinal, et qui le rend invisible.

LE MARQUIS.

Voyez-vous cela!

ZERLINE.

Et les balles des gendarmes rebondissent sur sa peau.

LE MARQUIS.

Vraiment!

ZERLINE.

Oui, monseigneur; et comme dit la chanson...

LE MARQUIS.

Il y a une chanson sur lui?

MATHÉO.

Une fameuse en son honneur! Vingt-deux couplets! Si, pendant son dîner, monseigneur veut permettre...

LE MARQUIS.

Est-on obligé de l'entendre tout entière?

MATHÉO.

C'est au choix des voyageurs; on ne force personne.

LE MARQUIS.

A la bonne heure!

MATHÉO, détachant de la muraille une mandoline et la présentant à Zerline.

Tiens, ma fille.

ZERLINE, la repoussant de la main et la plaçant près d'elle sur le coin de la table.

Merci, mon père, je chanterai bien sans cela.

COUPLETS.

Premier couplet.

Voyez, sur cette roche,
Ce brave à l'air fier et hardi;
Son mousquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche
Un plumet rouge à son chapeau,

Et couvert de son manteau
Du velours le plus beau.
Tremblez! au sein de la tempête,
Au loin l'écho répète :
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

Deuxième couplet.

S'il menace la tête
De l'ennemi qui se défend,
Pour les belles on prétend
Qu'il est tendre et galant.
Plus d'une qu'il arrête
(Témoin la fille de Piétro),
Pensive rentre au hameau,
Dans un trouble nouveau.
Tremblez! car voyant la fillette,
Tout bas chacun répète :
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

Troisième couplet.

LE MARQUIS, se levant.

Il se peut qu'on s'abuse,
Ma chère enfant; peut-être aussi
Tout ce qui se prend ici
N'est-il pas pris par lui?
Souvent, quand on l'accuse,
Auprès de vous maint jouvenceau
Pour quelque larcin nouveau
Se glisse incognito!
Tremblez! cet amant qui soupire,
C'est de lui qu'on peut dire :
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; BEPPO, GIACOMO, paraissant près des piliers du fond.

ZERLINE.

Ah! mon Dieu, qu'ai-je vu?

MATHÉO, brusquement.

Qu'est-ce? que demandez-vous?

BEPPO.

L'hospitalité pour cette nuit.

GIACOMO.

Au nom de Notre-Dame des Rameaux.

MATHÉO.

On ne reçoit pas ainsi des mendiants, des vagabonds.

BEPPO.

Nous sommes des pèlerins.

ZERLINE.

Mon père, si c'était vrai!

MATHÉO.

Sous un pareil costume!

BEPPO.

Nous sommes partis pour remplir un vœu.

MATHÉO.

Et lequel?

GIACOMO.

Celui de faire fortune.

MATHÉO.

Ce n'est pas ici que vous la trouverez.

LE MARQUIS, se levant et ouvrant sa bourse, où il prend un peu de monnaie.

Peut-être! tenez, tenez, voici ce que je vous donne au nom de cette belle enfant.

BEPPO et GIACOMO.

Ah! monsieur le marquis!

MATHÉO, étonné.

Ils vous connaissent?

LE MARQUIS.

Oui, ce sont de pauvres diables que j'ai rencontrés ce matin, et à qui j'ai déjà fait l'aumône. Monsieur l'hôte, je veux bien payer leur souper et leur coucher.

MATHÉO.

Ce sera un écu par tête.

LE MARQUIS.

Par tête! c'est peut-être plus qu'elles ne valent; n'importe!

MATHÉO, recevant l'argent.

Dès que monsieur le marquis s'y intéresse, il n'y a pas besoin d'autre recommandation.

ZERLINE.

Mon père, on va les loger tout là-haut?

MATHÉO.

Pas dans la maison, surtout quand je vais passer la nuit dehors. (A un de ses garçons.) Jean, vous leur donnerez un morceau, et puis vous les conduirez vous-même à la grange, ici à côté. (Aux autres gens de l'auberge.) Rentrez, et préparez le souper de milord. (A Zerline.) Toi, ma fille, tu vas me reconduire à quelques pas d'ici, jusqu'à l'ermitage, et nous parlerons de ton prétendu. (Au marquis.) Adieu, monsieur le marquis; j'espère, demain matin, en revenant avec mon gendre, retrouver encore Votre Seigneurie.

LE MARQUIS.

Je l'espère aussi, je me lève tard. Adieu, notre hôte, bon voyage. Adieu, ma belle enfant.

(Les domestiques rentrent dans l'hôtellerie; Mathéo, qui a pris son chapeau et son bâton, sort par le fond avec Zerline.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

(Le marquis est assis sur le devant du théâtre, près de la table à droite, et tient un cure-dent; Beppo et Giacomo regardent si tout le monde est parti.)

BEPPO, redescendant le théâtre, et prenant la bouteille qui est sur la table, se verse un verre de vin.

A ta santé!

LE MARQUIS, se retournant avec hauteur.

Hein!

BEPPO, de même.

Je dis : à ta santé!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est que de pareilles manières?

GIACOMO, le chapeau bas.

Excusez, capitaine, c'est une recrue qui ne sait pas encore le respect qu'on vous doit. (Bas à Beppo.) Ote donc ton chapeau! (Au marquis.) Il n'est pas encore au fait; mais il sort d'une bonne maison, c'est un ancien intendant qui veut travailler maintenant en brave, et à découvert.

LE MARQUIS.

Il ne suffit pas d'être brave, il faut encore être honnête et savoir vivre. Je n'ai jamais vu, dans l'origine, de troupe plus mal composée que celle que j'ai l'honneur de commander. Les bandits les plus mal élevés! et si je n'y avais établi l'ordre et la discipline... (A Giacomo, lui montrant une carafe et relevant la manche de son pourpoint.) Verse-moi de l'eau! (A Beppo, tout en se lavant les mains.) A la première familiarité je te fais sauter la cervelle; cela t'apprendra.

BEPPO.

Eh bien! par exemple!

GIACOMO.

Il le ferait comme il le dit.

BEPPO, tremblant.

Hein !

LE MARQUIS.

Une serviette ! (S'essuyant les mains.) Qu'y a-t-il de nouveau ? et qu'est-ce qui vous amène ?

BEPPO, chapeau bas.

L'entreprise a réussi; nous avons arrêté le milord et ses diamants.

LE MARQUIS.

Crois-tu que je ne sois pas au fait? je le savais déjà.

GIACOMO.

Toutes les indications que vous nous aviez données étaient si exactes !

LE MARQUIS.

Je le crois bien; depuis trois jours que je les suis à la piste, que je dîne avec eux dans les mêmes auberges, et que tous les soirs je chante des barcarolles avec milady, vous croyez que ce n'est pas fatigant !

GIACOMO.

Nous savons, capitaine, ce que vous faites pour nous.

LE MARQUIS.

Milord ne s'est pas défendu et nous n'avons perdu personne ?

GIACOMO.

Non, capitaine, au contraire; le postillon était un ancien qui nous avait quittés, et qui demande à s'enrôler de nouveau.

LE MARQUIS.

Est-il entre vos mains ?

GIACOMO.

Oui.

LE MARQUIS, arrangeant sa chemise devant un miroir de poche.

Qu'on le fusille! je n'aime pas l'inconstance; dans notre état, s'entend; près des belles, c'est autre chose; et puisque, grâce à milord, nous avons des diamants, tu en enverras pour six mille écus à Fiorina, cette jeune cantatrice que je protége; j'aime les arts et surtout la musique.

GIACOMO.

Oui, capitaine.

LE MARQUIS.

Eh bien! est-ce tout?

GIACOMO.

Non vraiment, et nous craignons d'avoir été trompés.

LE MARQUIS.

Comment cela?

GIACOMO.

Cette cassette que vous nous aviez annoncée et que milord devait avoir dans sa voiture...

LE MARQUIS.

Cinq cent mille francs en or qu'il allait placer à Livourne chez un banquier; du moins milady me l'avait dit.

GIACOMO.

Impossible de les trouver.

LE MARQUIS.

Imbécile! manquer une si belle opération!

BEPPO.

Peut-être, pour nous faire du tort, les a-t-il dépensés?

LE MARQUIS.

Ce que c'est que de ne pas faire ses affaires soi-même! Mais je saurai à tout prix ce que cet or est devenu. Laissez-moi. (A part.) Allons, il faudra encore faire de la musique avec milady. Ces coquins-là sont-ils heureux de m'avoir! (Regardant par la porte de l'auberge.) C'est elle! (Apercevant Beppo

et Giacomo qui sont au fond du théâtre.) Eh bien! vous n'êtes pas encore partis!...

(Ils disparaissent par la droite.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, PAMÉLA.

DUO.

PAMÉLA, sortant de l'auberge.

Oui, je vais commander le punch à vous, milord.

LE MARQUIS, s'avançant.

Charmante milady!

PAMÉLA, effrayée.

Comment! c'est vous encor?
Et mon époux était dans la chambre voisine;
Lui si jaloux, jaloux comme Othello!

LE MARQUIS.

Est-ce donc l'offenser que chanter un duo?

(Prenant la mandoline que Zerline avait placée sur le coin de la table.)

Et nous pouvons, sur cette mandoline,
Répéter tous les deux cet air
Que nous commençâmes hier.

PAMÉLA, regardant à gauche par la porte de l'auberge.

Ah! je l'entends! c'est lui.

LE MARQUIS, saisissant brusquement la mandoline et en jouant.

« Le gondolier fidèle
« Brave, pour voir sa belle,
« Les autans ennemis.
(La regardant.)
« De loin, s'il obtient d'elle
« Un regard, un souris,
« C'est toujours ça de pris. »

(Il regarde vers la gauche si l'on ne vient pas, et remet la mandeline sur la table en s'adressant à Paméla.)

Faut-il que votre cœur ignore

Le feu brûlant qui me dévore!

PAMÉLA, voulant s'éloigner.

Monsieur, je ne puis écouter.

LE MARQUIS, la retenant.

Je me tais, vous pouvez rester;
Oui, vous admirer en silence
Ne peut vous paraître une offense.

PAMÉLA.

Je ne pouvais pas, je le croi,
Empêcher vous d'admirer moi.

LE MARQUIS.

Ah! combien mon âme est ravie
En contemplant ces traits charmants,
Cette robe simple et jolie!

(Regardant un médaillon qui est à son cou.)

Ah! grand Dieu! les beaux diamants!

PAMÉLA.

Les seuls échappés au pillage,
Tant je les cachais avec soin!

LE MARQUIS, à part.

Les maladroits! Ah! quel dommage!

(Haut, à Paméla, d'un ton galant.)

Pour plaire en avez-vous besoin?
Mais plus je considère
Ce riche médaillon... il contient un secret?

PAMÉLA.

Pour lui mon époux l'a fait faire,
Car il renferme mon portrait.

(L'ouvrantet le lui montrant.)

Trouvez-vous ressemblant?

LE MARQUIS, affectant un trouble amoureux.

O ciel! il se pourrait!

(Le regardant avec ivresse.)

Voilà ce regard doux et tendre,
Voilà ces traits si gracieux;

Je crois la voir, je crois l'entendre.
(Avec délire.)
Mon âme a passé dans mes yeux.
(Avec rage.)
Et c'est pour un rival, un tyran, un barbare!...
(Il met le portrait dans sa poche.)

PAMÉLA.

Que faites-vous!

LE MARQUIS.

Je m'en empare.

PAMÉLA, troublée et voulant le reprendre.

Monsieur!

LE MARQUIS.

Jamais, jamais il ne me quittera.

PAMÉLA.

Monsieur!

LE MARQUIS.

Oui, sur mon cœur toujours il restera.

PAMÉLA.

C'est mon mari!

(Milord sort de l'hôtellerie; et le marquis, saisissant vivement la mandoline, reprend le premier motif.)

LE MARQUIS.

« Le gondolier fidèle
« Brave, sur sa nacelle,
« Les jaloux, les maris;
« Quand son cœur de sa belle
« Presse los traits chéris ;
« C'est toujours ça de pris. »

SCÈNE IX.

LES MÊMES; MILORD, passant entre eux deux.

TRIO.

MILORD.

Bravi! bravi!

PAMÉLA.

Ah! c'était vous?

MILORD.

Oui, milady.

PAMÉLA.

Nous faisions de la musique.

MILORD.

Je n'aime pas la musique.

Ensemble.

PAMÉLA.

Combien moi j'aimais la musique!
Elle me plaisait fort,
Mais je vois, c'est unique,
Qu'elle ennuyait milord.
Jamais, avec milord,
Nous ne sommes d'accord.

LE MARQUIS, *à part.*

Bravo, bravo! c'est la musique
Qui nous a mis d'accord;
Il faudra qu'on s'explique
Et qu'on m'instruise encor.
Enlevons à milord
Et sa femme et son or.

MILORD.

Toujours ensemble, c'est unique,
Il sont très-bien d'accord;
Aussi cette musique
A moi me déplaît fort,
Et peut faire du tort
A l'honneur d'un milord.

PAMÉLA.

Nous répétions cette barcarolle...

MILORD.

C'était bien aimable à vous pendant que je m'impatientais, moi, pour le punch.

LE MARQUIS.

Permettez donc, milord! puisque vous preniez du punch, nous pouvions bien faire de la musique.

MILORD.

Oui, si j'en avais pris ! mais je n'en prenais pas, j'en attendais.

LE MARQUIS.

Que ne le disiez-vous? Holà ! quelqu'un!

MILORD.

Ce était pas besoin; je havais plus soif, je havais perdu le soif.

LE MARQUIS.

Depuis la perte de vos diamants?

MILORD.

Oui, cela et puis autre chose encore.

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il serait arrivé malheur à ces cinq cent mille francs en or que vous alliez placer à Livourne?

MILORD.

Je les havais toujours.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux! je respire; car si vous les aviez perdus, j'en aurais été fâché que vous-même.

PAMÉLA.

Que vous étiez bon !

LE MARQUIS.

Ce que j'en disais, c'était pour vous offrir mon portefeuille.

MILORD.

Je remerciais vous. (Tirant son portefeuille.) Je avais déjà regarni le mien.

LE MARQUIS.

Et comment cela? comment avez-vous pu sauver votre or?

MILORD.

Par un moyen bien adroit que je ne disais à personne.

LE MARQUIS.

Vous avez de l'esprit.

MILORD.

Je croyais bien.

PAMÉLA.

Il avait changé les pièces d'or en billets de banque, et il les avait fait coudre.

LE MARQUIS, vivement.

Où cela?

MILORD, riant.

Devinez.

LE MARQUIS.

Moi, je ne devine jamais rien.

MILORD.

Dans mon habit, et dans la robe de milady.

LE MARQUIS.

Il serait possible! (Regardant la robe de Paméla.) Ce tissu charmant et précieux... (Se retournant en riant vers milord.) C'est impayable!

MILORD, riant aussi.

Yes, yes, nous étions tout cousus d'or.

LE MARQUIS, à part.

C'est bon à savoir.

(En ce moment on entend en dehors une marche guerrière. Milord et Paméla vont regarder par le fond.)

FINALE.

MILORD et PAMÉLA.

Écoutez!

LE MARQUIS.

Quelle est donc cette marche guerrière?

BEPPO et GIACOMO, entrent mystérieusement et disent à demi-voix au marquis, sur le devant du théâtre :

Un brigadier et des soldats
Qui vers ces lieux portent leurs pas.
Fuyons!

LE MARQUIS.

Jamais! Poltrons, du cœur!

BEPPO.

Je n'en ai guère.

LE MARQUIS.

Auprès de moi n'êtes-vous pas?

SCÈNE X.

Les mêmes; LORENZO, Carabiniers, ZERLINE, Gens de l'auberge et du village.

LES CARABINIERS.

Victoire! victoire! victoire!
Réjouissons-nous!
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire!
Ils sont tombés sous nos coups.

ZERLINE, courant à Lorenzo.

C'est lui que je revois!

MILORD et PAMÉLA, à Lorenzo.

De grâce, expliquez-vous.

LORENZO.

En silence et dans l'ombre
Suivant leurs pas errants,
Dans un défilé sombre
J'ai surpris ces brigands.

LE MARQUIS, à part.

Et je n'étais pas là !

LORENZO.

Longtemps avec audace
Ils se sont comportés;
Vingt d'entre eux sur la place
En braves sont restés !

LE MARQUIS, à part.

O fureur!

LORENZO.

Mais l'effroi qui les gagne
Disperse ces bandits,
L'écho de la montagne
A répété ces cris :

LES CARABINIERS.

Victoire! victoire! victoire! etc.

LORENZO, à milord.

Sur l'un de ces brigands, couché sur la poussière,
J'ai retrouvé, milord, cet écrin.

MILORD et PAMÉLA, s'en emparant.

C'est le mien!
O sort heureux!

LE MARQUIS, à part.

O sort contraire!
(Montrant Lorenzo.)
Par lui perdre à la fois mes soldats et mon bien!

Ensemble.

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras!
Son sang expîra son offense :
Oui, je vous promets son trépas,
Oui, je jure ici son trépas!

ZERLINE, MILORD et PAMÉLA.

Honneur à sa vaillance!

Le ciel a protégé son bras;
Oui, je renais à l'espérance;
Pour moi quel moment plein d'appas!
Oui, quel moment plein d'appas!

LORENZO et LES CARABINIERS.

Victoire! victoire! victoire! etc.

LORENZO.

Adieu, milord.

ZERLINE.

Déjà quitter cette demeure!

LORENZO.

Il le faut.

ZERLINE.

Pourquoi donc repartir à cette heure?

LORENZO.

Le chef de ces bandits a su nous échapper;
Mais je suis sur sa trace, il ne peut nous tromper.
Adieu, Zerline.

PAMÉLA, le retenant.

Un instant, je vous prie.

(A milord.)

Le portefeuille à vous?

MILORD, le retirant avec peine de sa poche.

Et pourquoi, chère amie?

PAMÉLA, ouvrant le portefeuille et y prenant des billets de banque, et s'adressant à Lorenzo.

Milord, qui chérissait beaucoup les gens de cœur,
De ces dix mille francs est votre débiteur;
(Montrant la pancarte du fond.)
Lisez plutôt.

LORENZO, repoussant les billets.

Jamais! quelle idée est la vôtre?

PAMÉLA, à demi-voix.

C'est la dot de Zerline, acceptez aujourd'hui
Un trésor qui pourrait vous en donner un autre.

ZERLINE, les prenant vivement.

Moi, j'accepte pour lui;
Le voilà riche, Dieu merci!
Autant que son rival.

LORENZO, avec joie et vivement.

Et je puis...

ZERLINE, de même.

A mon père...

LORENZO.

Demander...

ZERLINE.

Dès demain...

LORENZO.

Et ton cœur...

ZERLINE.

Et ma main.

LORENZO.

O sort prospère!

ZERLINE.

Heureux destin!

Ensemble.

LORENZO et ZERLINE.

Ah! je renais à l'espérance,
Le ciel me ramène en tes bras;
D'aujourd'hui mon bonheur commence;
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD et PAMÉLA.

Rendons honneur à sa vaillance,
Le ciel a protégé son bras.
(Regardant l'écrin.)
Cher écrin, ma seule espérance,
Ah! tu ne me quitteras pas.
Quel moment plein d'appas!

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance, etc.

LES CARABINIERS.

Victoire! victoire! victoire! etc.

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo va parler à ses soldats et les range en bataille.)

LE MARQUIS, bas à Beppo et Giacomo, sur le devant, à droite.

Tout nous sourit, sachons attendre,
Le père ne peut revenir.

BEPPO.

Et ces soldats?

LE MARQUIS.

Ils vont partir.
Ils vont ailleurs pour nous surprendre!

LORENZO, au fond.

Partons, mes braves compagnons!

LE MARQUIS, à part.

Ils s'éloignent, et nous restons.

ZERLINE, à Lorenzo.

Demain, songe au bonheur que le ciel te destine.

LE MARQUIS, bas à ses compagnons.

L'or et les diamants, et la dot de Zerline,
Cette nuit...

BEPPO.

Sont à nous, et nous les reprendrons.

Ensemble.

MILORD, PAMÉLA, ZERLINE.

A demain, à demain, oui, nous nous reverrons.
Demain, demain, nous reviendrons.
Partons, partons.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

Cette nuit, cette nuit, oui, d'eux tous je réponds.
Ils sont à nous, oui, j'en réponds,
Nous les tenons.

Que la fureur et la vengeance
Pour le punir arment nos bras

Son sang expîra son offense,
Et je jure ici son trépas;
Oui, je jure son trépas!

LORENZO.

Mon cœur renaît à l'espérance;
Oui, demain, tu m'appartiendras :
D'aujourd'hui mon bonheur commence.
Pour moi quel moment plein d'appas!

ZERLINE.

Mon cœur renaît à l'espérance;
Demain, demain, tu reviendras;
D'aujourd'hui mon bonheur commence.
Pour moi quel moment plein d'appas!

MILORD et PAMÉLA.

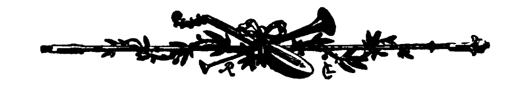
Le ciel protége sa vaillance!
Il doit encor guider ses pas.
Cher écrin, ma seule espérance,
Ah! tu ne me quitteras pas.

LES CARABINIERS.

Victoire! victoire! victoire!
Dieu combat pour nous.
Victoire! victoire!
Pour nous quelle gloire!
Il va tomber sous nos coups.

(Lorenzo, à la tête de ses soldats, défile au fond du théâtre, tandis que des gens de l'auberge apportent des flambeaux au marquis, à Paméla et à milord qui se souhaitent le bonsoir. Un garçon d'auberge montre à Beppo et à Giacomo la grange qui est à droite du théâtre, et les emmène de ce côté pendant que les autres entrent dans la maison.)





ACTE DEUXIÈME

Une chambre d'auberge. — Sur le premier plan, à gauche et à droite, deux portes vitrées faisant face au spectateur ; sur le second plan, à gauche, un lit et une table sur laquelle est un miroir ; à droite, sur le second plan, une porte conduisant dans l'intérieur de la maison. Au fond du théâtre, une croisée donnant sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERLINE, tenant à la main un bougeoir et des flambeaux. Elle entre par la porte à droite qu'elle laisse ouverte, et parle à la cantonade.

AIR.

Ne craignez rien, milord! oui, je vais sur-le-champ,
Pendant que vous êtes à table,
Préparer votre lit et votre appartement.
(Descendant le théâtre et posant le bougeoir sur la table.)
On n'entendit jamais de tapage semblable ;
J'en perdrai la tête, je croi :
Aller, venir, courir au bruit de vingt sonnettes,
Et de tous ces messieurs écouter les fleurettes,
On n'a pas un instant à soi.

Quel bonheur! je respire. Oui, je suis seule ici ;
On me laisse un instant : qu'au moins il soit pour lui!

A peine ai-je le temps de dire que je l'aime,
De peur de l'oublier je le dis à moi-même.
Non, pour moi ce mot-là
Jamais ne s'oublîra.
(Montrant son cœur.)
Son souvenir est là!

Quel bonheur! je respire. Oui, je suis seule ici;
On me laisse un moment : qu'au moins il soit pour lui!

Ce ne sera pas long, car voilà que l'on remonte déjà. (A milord et à sa femme qui entrent.) Quand milord et milady voudront, leur appartement est prêt. Au bout du corridor.

SCÈNE II.

LES MÊMES; MILORD, PAMÉLA.

TRIO.

MILORD.

Allons, ma femme,
Allons dormir.
Déjà le sommeil me réclame.
Pour un époux, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
De bien dormir!

PAMÉLA.

Eh quoi! milord, déjà dormir!
Déjà le sommeil vous réclame!
Jadis, je crois m'en souvenir,
Vous étiez moins prompt à dormir

MILORD.

Pour un époux, ah! quel plaisir!
Ah! quel plaisir
De bien dormir!

Ensemble.

ZERLINE.

Après un an de mariage,
On querelle donc son mari?
Avec le mien, dans mon ménage,
Il n'en sera jamais ainsi.

MILORD.

Après un an de mariage,
Comment! déjà changer ainsi!

Voyez donc le joli ménage!
Je reconnais plus milady.

PAMÉLA.

Après un an de mariage,
Comment! déjà changer ainsi!
Voyez donc le joli ménage,
Voyez donc l'aimable mari!

MILORD.

Il est minuit, c'est très-honnête;
Il faut partir de grand matin.

PAMÉLA.

Non vraiment : je reste à la fête;
(Montrant Zerline.)
Sa noce elle avait lieu demain.

ZERLINE.

Croyez à ma reconnaissance.

PAMÉLA.

Je veux vous donner des avis.
Ma chère enfant, je veux d'avance
Vous prévenir sur les maris...
Voyez-vous bien, tous les maris...

MILORD, l'interrompant.

Allons, ma femme, allons dormir.

Ensemble.

PAMÉLA.

Eh quoi! milord, déjà dormir?

MILORD.

Milord, milord aime à dormir.

ZERLINE, le bougeoir à la main.

Milord voudrait-il quelque chose?

MILORD.

Un oreiller.

ZERLINE, allant en prendre un dans le cabinet à droite.

C'est là, je croi!

PAMÉLA, à Zerline.

Où donc est la soubrette à moi?

ZERLINE.

De moi que madame dispose.

(Au moment où ils vont sortir, milord s'arrête et regarde au cou de sa femme.)

MILORD.

Mais qu'avez-vous donc fait, ma chère,
Du médaillon que d'ordinaire
J'ai l'habitude ici de voir
Attaché par un ruban noir?

PAMÉLA, un peu troublée.

Ce portrait ?

MILORD.

Oui ; ce médaillon.

PAMÉLA, troublée.

Il est... il est...

MILORD.

Où donc?

PAMÉLA.

Allons, milord, allons dormir, etc.

(Reprise de l'ensemble.)

(Zerline, qui a pris un bougeoir et l'oreiller, entre, en les éclairant, dans le corridor à gauche. Milord et sa femme la suivent. Le théâtre reste dans l'obscurité.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS seul, entrant mystérieusement.

(Au moment où ils sortent, le marquis paraît à la porte à droite.)

Ils sont tous retirés dans leurs appartements, et personne, grâce au ciel, ne m'a vu monter cet escalier. Orientons-nous. Au premier, m'a-t-on dit, la seconde chambre au

bout du corridor. Voici bien la première chambre, j'y suis. Pour la seconde, est-ce celle-ci? (Regardant par la porte à droite que Zerline a laissée ouverte.) Non, un cabinet noir avec des porte-manteaux, des rideaux. (Regardant de l'autre côté.) Alors voilà sans doute la porte du corridor qui conduit chez l'Anglais. Pas d'autre issue, notre proie ne peut nous échapper. Il s'agit maintenant d'avertir mes compagnons qu'on a logés dans la grange. (Ouvrant la fenêtre du fond.) Ils devraient déjà être dehors, et je ne les vois pas. La nuit est si sombre!... Peut-être rôdent-ils autour de la maison. (Apercevant une mandoline accrochée à l'un des murs.) Allons, le signal convenu. Et si on m'entendait! qu'importe? Je ne peux pas dormir, je chante. On chante jour et nuit en Italie. D'ailleurs, ma chanson n'éveillera pas de soupçons. C'est celle que fredonnent toutes les jeunes filles qui attendent leurs amoureux, et elle est joliment connue dans le pays.

BARCAROLLE.

Premier couplet.

Agnès la jouvencelle,
Aussi jeune que belle,
Un soir à sa tourelle
Ainsi chantait tout bas :
La nuit cachera tes pas,
On ne te verra pas;
La nuit cachera tes pas :
Et je suis seule, hélas !
C'est ma voix qui t'appelle,
Ami, n'entends-tu pas?

Deuxième couplet.

L'instant est si prospère!
Nulle étoile n'éclaire
Ta marche solitaire,
Pourquoi ne viens-tu pas?
Le jour, ma grand'mère, hélas!
Est toujours sur nos pas.
Mais ma grand'mère, là-bas,

Dort après son repas.
L'instant est si prospère !
Ami, n'entends-tu pas ?

(A la fin du couplet, Beppo et Giacomo paraissent à la croisée du fond.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

LE MARQUIS.

Entrez sans bruit.

GIACOMO.

Il ne nous a pas été difficile de sortir de la grange où l'on nous avait mis,

BEPPO.

Et nous voici exacts au rendez-vous.

LE MARQUIS.

Silence ! milord et milady viennent d'entrer dans leur chambre.

GIACOMO.

Et les cent mille écus de diamants qu'ils nous ont pris ?

BEPPO.

Les cinq cents billets de banque qu'ils nous ont dérobés ?

LE MARQUIS, montrant leur appartement.

Sont là, avec eux. (Voyant qu'ils font un mouvement pour y courir.) Où allez-vous ?

GIACOMO.

Reprendre notre bien.

LE MARQUIS.

Un instant ! ils ne sont pas encore endormis, il y a dans leur chambre quelqu'un qui ne va pas tarder à en sortir, cette petite servante...

GIACOMO.

Zerline ?

BEPPO.

Nous avons aussi un compte avec elle, car enfin il y a dix mille francs à nous qu'elle a détournés de la masse.

LE MARQUIS.

Ils nous reviendront; mais ce n'est pas à elle que j'en veux le plus, c'est à Lorenzo, son amoureux, qui nous a privés d'une vingtaine de braves, et par San-Diavolo, mon patron, je me vengerai de lui, ou je ne suis pas Italien !

ZERLINE, en dehors de la porte à gauche.

Bonsoir, milord ; il ne vous faut plus rien ?

LE MARQUIS.

On vient. (Leur montrant la porte à droite.) Dans ce cabinet, derrière ces rideaux.

BEPPO, hésitant.

Ces rideaux !

LE MARQUIS.

Eh oui ! jusqu'à ce que la petite soit partie !

(Ils entrent tous trois dans le cabinet à droite dont ils referment la porte.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, cachés; ZERLINE, tenant un bougeoir. — Le théâtre redevient éclairé.

ZERLINE.

Bonne nuit, milord; bonne nuit, milady. Oh ! vous dormirez bien : la maison est très-sûre et très-tranquille. (Posant son bougeoir sur la table, près du lit.) Grâce au ciel, voilà chez nous tout le monde endormi, et je ne suis pas fâchée d'en faire autant : je suis fatiguée de ma journée. Dépêchons-nous de dormir, car il est déjà bien tard, et demain au point du jour il faut être sur pied. (Elle s'approche du lit, dont elle ôte la courte-pointe.) Mon lit ne vaut pas celui de milord, non certainement. (Elle ouvre la porte du cabinet, et place sur la

chaise qui est à l'entrée la couverture qu'elle vient de plier, elle laisse la porte ouverte; cette porte doit s'ouvrir en dehors, c'est-à-dire du côté du spectateur; continuant à parler, elle se rapproche de son lit, et tourne le dos au cabinet.) Mais c'est égal, j'ai idée que j'y dormirai mieux; je suis heureuse!...

GIACOMO, paraissant à l'entrée du cabinet dont on vient d'ouvrir la porte.

Il paraît que c'est sa chambre.

BEPPO, de même.

Qu'allons-nous faire?

LE MARQUIS, de même.

Attendre qu'elle soit couchée et endormie.

BEPPO.

Alors, qu'elle se dépêche.

ZERLINE.

Demain matin Lorenzo reviendra; il demandera ma main à mon père, qui ne pourra la lui refuser; car il est riche, il a dix mille francs! (Les tirant de son corset.) Les voilà! Ils sont à lui! qu'est-ce que je dis? ils sont à nous! Le compte y est-il? oui vraiment! J'ai toujours peur qu'il n'en manque. Qu'ils sont jolis! que je les aime! (Elle les porte à sa bouche.) aussi ils ne me quitteront pas... (Allant les mettre sous son oreiller.) ils passeront la nuit à côté de moi, sous mon chevet.

BEPPO, à part dans le cabinet.

Ces coquins de billets!

LE MARQUIS.

Te tairas-tu?

BEPPO, avec mauvaise humeur.

On ne peut plus parler maintenant.

ZERLINE va chercher la table qui est à côté du lit, et sur laquelle est un miroir en pupitre.

Et Francesco, que mon père doit m'amener comme son gendre! Je lui parlerai franchement; je lui dirai que je ne l'aime pas, cela le consolera; et demain, à cette heure-

ci, peut-être que je serai la femme de Lorenzo. (S'arrêtant.) Sa femme ! il est vrai qu'il y a si longtemps que j'y rêve ! tous les soirs en me couchant; mais maintenant il n'y a plus à dire !

(Sur la ritournelle de l'air suivant, elle s'assied près de la table, et commence sa toilette de nuit: elle détache son collier, ses boucles d'oreilles et les rubans de sa coiffure.)

AIR.

Oui, c'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie !
C'est demain, c'est demain
Qu'il recevra ma main.
Que mon âme est ravie !
C'est demain, c'est demain,
C'est demain !

(Détachant son fichu.)

Nous ferons bien meilleur ménage
Que cette Anglaise et son époux ;
Car Lorenzo n'est pas volage,
Il ne sera jamais jaloux.
Aïe, aïe ; je n'y prends pas garde,
Et je me pique !

(Elle presse son doigt.)

BEPPO, regardant par la porte vitrée.

Elle est jolie ainsi.

(Sur un geste menaçant que lui fait le marquis.)

Je ne parle pas, je regarde.

LE MARQUIS, le repoussant et prenant sa place.

Va-t'en ! c'est moi qui dois tout observer ici.

ZERLINE, continuant l'air tout en faisant sa toilette.

Je suis sûre de mon mari :
En sa femme il a confiance ;
Aussi pour moi quelle espérance !

C'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie !
C'est demain, c'est demain,
Qu'il recevra ma main !

Que mon âme est ravie !
C'est demain, c'est demain,
C'est demain.

(Elle a ôté son tablier, ses manches et son corset ; elle reste le cou et les bras nus, et avec une petite robe de dessous.)

Pour moi, je n'ai pas l'élégance,
Ni les attraits de milady ;
(Se regardant.)
Pourtant Lorenzo, quand j'y pense,
N'est pas à plaindre, Dieu merci !
(Se retournant pour voir sa taille.)
Oui, voilà pour une servante
Une taille qui n'est pas mal ;
Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal :
Je crois qu'on en voit de plus mal.
(Avec satisfaction.)
Oui, oui, j'en suis assez contente.

LE MARQUIS, et les deux autres dans le cabinet, ne pouvant contenir un éclat de rire.

Ah ! ah ! c'est original.

ZERLINE, effrayée, s'arrêtant.

Je crois qu'on vient de rire.

(Elle remonte le théâtre, écoute du côté du cabinet et n'entend plus rien.)

Est-ce en la chambre de milord ?
(Allant écouter.)
Non, il ne rit jamais ; je n'entends rien ! il dort.
(Reprenant avec gaieté.)
C'est demain, c'est demain,
Ce jour que je désire ;
C'est demain, c'est demain
Qu'il recevra ma main.
Ah ! quel bonheur de dire :
C'est demain, c'est demain !

(Elle reporte la table près du lit, et s'y asseyant, elle défait ses souliers.)

Allons, allons, il faut dormir.

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

C'est heureux !

ZERLINE.

Lorenzo, que ton doux souvenir
Pour un seul instant m'abandonne !
Laisse-moi prier ma patronne.

(Se mettant à genoux près du lit.)

O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Veillez sur lui ! veillez sur moi !

(Se relevant et s'asseyant sur le lit.)

Bonsoir, bonsoir, mon ami,
Mon mari.

O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Priez pour lui, priez pour m...

(Le sommeil la saisit, ses yeux se ferment, et sa tête tombe sur son oreiller.)

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO, sortant du cabinet.

Que la prudence
Guide nos pas !
Que la vengeance
Arme nos bras !

LE MARQUIS, s'approchant de la lumière qui est sur la table et qu'il éteint.

Elle dort !

BEPPO.

Non sans peine.
Je croyais, capitaine,
(Montrant le cabinet.)
Que nous y resterions toujours.

GIACOMO.

Qu'une jeune fillette
Est longue en sa toilette,
Ainsi qu'en ses pensers d'amours!

BEPPO.

Entrons chez milord !

LE MARQUIS.

Du mystère !

GIACOMO, montrant son poignard.

Je sais comment le faire taire.

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

Oui, la prudence
Veut son trépas !
Que la vengeance
Arme nos bras !

GIACOMO, prêt à entrer dans la chambre de milord.

Marchons!

BEPPO, l'arrêtant et lui montrant Zerline.

Et cette jeune fille,
Que le bruit pourrait éveiller,
A son secours peut appeler.

LE MARQUIS.

Beppo par la prudence brille.

GIACOMO.

Que faire ?

BEPPO.

Commençons par elle.

GIACOMO, au marquis.

Le veux-tu ?

LE MARQUIS.

C'est dommage !

BEPPO.

Qu'ai-je entendu ?
Le capitaine y met de la délicatesse !

LE MARQUIS.

Moi, faquin ! pour qui me prends-tu ?
(Lui donnant son poignard.)
Tiens, frappe! et point de faiblesse.

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

Oui, la prudence

Veut son trépas !
Que la vengeance
Arme nos bras!

(Beppo passe derrière le lit en faisant face aux spectateurs. Il lève le poignard pour frapper Zerline.)

ZERLINE, dormant et répétant les derniers mots de sa prière.

O Vierge sainte, en qui j'ai foi,
Veillez sur lui! veillez sur moi!

(Beppo, troublé, hésite.)

GIACOMO.

N'importe, frappe!

LE MARQUIS, détournant la tête.

Allons, n'hésite pas.

(Beppo lève le bras de nouveau, et va frapper, lorsqu'on entend heurter violemment en dehors. Tous trois, étonnés, s'arrêtent.)

C'est en dehors, c'est à la grande porte !
Que veut dire ce bruit ?

(On frappe plus fort.)

ZERLINE, étendant les bras.

Quoi ! déjà m'éveiller! Qui frappe de la sorte
Au milieu de la nuit?

LE CHŒUR, en dehors.

Qu'on se réveille en cette auberge!
Voici de braves cavaliers.
Ouvrez vite ! qu'on les héberge,
Car ce sont des carabiniers;
Oui, ce sont des carabiniers.

BEPPO.

Des carabiniers ?

(Tremblant.)

Capitaine!

LE MARQUIS, froidement.

As-tu donc peur?

BEPPO.

Qui les ramène ?

LORENZO, en dehors.

Zerline ! Zerline ! écoute-moi :
C'est ton amant qui revient près de toi.

ZERLINE, avec joie.

C'est Lorenzo !

GIACOMO.

Grands dieux !

LE MARQUIS, avec colère.

Ah ! j'en aurai vengeance !
Mais d'ici-là de la prudence !

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO, se retirant vers le cabinet.

Que la prudence
Guide nos pas !
Faisons silence ;
Ne nous montrons pas.

LORENZO et les CAVALIERS, en dehors.

Qu'on se réveille en cette auberge !
Voici de braves cavaliers.
Ouvrez vite, qu'on les héberge !
Ce sont les carabiniers.

(Ils frappent de nouveau à la porte.)

ZERLINE, qui pendant le chœur précédent s'est habillée à la hâte, a remis ses souliers, etc.

Mais un instant ! un instant ! par Notre-Dame ! donnez-vous patience. (Allant à la fenêtre du fond qu'elle ouvre.) Est-ce bien vous, Lorenzo ?

LORENZO, en dehors.

Sans doute.

ZERLINE.

Vous en êtes bien sûr ?

LORENZO.

Moi et mes camarades que depuis une heure vous faites attendre.

ZERLINE.

Il faut bien le temps de s'habiller ! quand on est réveillée

en sursaut... Mais tenez, (Jetant une clef par la fenêtre.) vous entrerez par la cuisine, en voici la clef; la lampe y est allumée, d'ailleurs voici le jour qui commence à poindre. (Elle referme la croisée, et revient près du lit achever sa toilette.) Dépêchons-nous à grand renfort d'épingles; encore faut-il être présentable, surtout devant des militaires; c'est terrible!

(Le bruit redouble en bas; à gauche, en dehors, on entend milord.)

MILORD.

Calmez-vous, milady! je allais voir ce que c'était... je avais payé pour le dormir tranquille, et on volait à moi mon argent!

SCÈNE VI.

ZERLINE, LORENZO, entrant par la porte à droite, puis MILORD.

ZERLINE, apercevant Lorenzo et s'enveloppant vivement dans le rideau du lit.

Ah! mon Dieu! c'est déjà vous! on n'entre pas ainsi à l'improviste chez les gens! c'est très-mal!

LORENZO.

Ma Zerline, pardonne-moi; tu es si jolie dans ce négligé!

MILORD, entrant et apercevant Lorenzo.

C'est vous, la brigadier? D'où venait ce bruit, et qui ramenait vous ainsi?

LORENZO.

De bonnes nouvelles! je crois que maître Diavolo ne peut nous échapper.

ZERLINE et MILORD.

Vraiment?

LORENZO.

Nous avions de mauvais renseignements et nous le poursuivions dans une fausse direction, lorsqu'à trois lieues d'ici nous avons rencontré un brave meunier qui nous a dit :

« Seigneurs cavaliers, je sais où est le bandit que vous cherchez, il n'est pas à la montagne; je connais sa figure, car j'ai été deux jours son prisonnier, et ce soir je l'ai vu passer dans une voiture découverte et suivant la route de Terracine. »

ZERLINE.

Il serait possible!

LORENZO.

Il nous a offert alors de nous conduire, de ne pas nous quitter; ce que j'ai accepté, et de grand cœur: quand il ne servirait qu'à le désigner, c'est déjà beaucoup; et nous allons nous remettre à sa poursuite; mais auparavant, j'ai voulu faire prendre à mes soldats quelques heures de repos, car ils ont marché toute la nuit et meurent de faim.

MILORD.

Mourir de faim! c'était un vilain mort.

ZERLINE.

Jésus, Marie! Et vous, monsieur?

LORENZO.

Et moi aussi! pour être brigadier cela n'empêche pas.

ZERLINE.

Il y a d'autres auberges, où vous auriez depuis longtemps trouvé à souper.

LORENZO.

Il n'y avait que celle-ci où j'aurais trouvé Zerline.

ZERLINE.

Ah! ah! c'est pour cela?

LORENZO.

Justement, aussi je disais toujours : Cavaliers! en avant, marche! Voilà les occasions où il est agréable d'être commandant.

ZERLINE.

Ce pauvre garçon! je vais vous chercher à manger.

LORENZO.

Non, commencez par mes camarades ; eux qui ne sont pas amoureux sont plus pressés. Va vite, ma Zerline.

ZERLINE.

Ma Zerline ! Il se croit déjà mon mari.

LORENZO, la serrant dans ses bras.

Pas aujourd'hui, mais demain !

ZERLINE.

Finissez, monsieur, finissez ! Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Et tenez ! tenez ! voilà vos camarades qui s'impatientent.

(On entend les carabiniers qui sonnent et frappent sur les meubles.)

LES CARABINIERS.

Holà ! la fille, holà ! quelqu'un.

ZERLINE, se dégageant des bras de Lorenzo.

Ils ne sont pas comme vous, ils sont bien sages. — Voilà, voilà. — Je vais leur donner tout ce qu'il y aura, et puis je garderai ce qu'il y a de meilleur pour vous l'apporter... Eh ! mon Dieu ! quel tapage !

(Elle sort en courant. — Il est grand jour.)

SCÈNE VII.

LORENZO, MILORD.

MILORD.

Et moi, messié le brigadier, je allais retrouver milady qui était capable pour mourir de frayeur. J'ai dit, rassurez-vous, je vais aller voir. (Contrefaisant la voix d'une femme.) Milord, mon cher milord, ne laissez pas moi toute seule ! Et elle serrait moi tendrement beaucoup. C'était pas arrivé depuis bien longtemps.

LORENZO, souriant.

Vous voyez qu'à quelque chose la frayeur est bonne.

MILORD.

Yes, c'était bonne pour des femmes. (Continuant à parler pendant que Lorenzo remonte le théâtre, regarde par la porte à droite si Zerline revient, redescend à gauche du spectateur, et s'assied près de la table.) Mais pour nous autres, messié la brigadier, pour nous autres qui étaient des hommes...

(On entend dans le cabinet à droite le bruit d'une chaise qu'on renverse.)

MILORD, effrayé.

Hein! avez-vous entendu?

LE MARQUIS, bas à Beppo dans le cabinet.

Maladroit!

LORENZO, froidement.

C'est le bruit d'un meuble qu'on a renversé.

MILORD.

Nous n'étions pas seuls ici?

LORENZO.

C'est sans doute milady ou sa femme de chambre.

MILORD.

Non, elle n'est pas de cette côté : il n'y avait personne.

LORENZO, toujours assis.

Vous croyez?

MILORD, inquiet et regardant.

Je en étais persuadé!

BEPPO, dans le cabinet.

Nous sommes perdus!

FINALE.

MILORD.

N'était-il pas prudent de reconnaître
Ce qui se passe là-bas?

LORENZO, se levant.

On peut voir.

MILORD, l'engageant à passer.

Yes, voyez.

BEPPO, dans le cabinet.

C'est fait de nous !

LE MARQUIS, de même.

Peut-être.

Laissez-moi faire, et ne vous montrez pas.

(Au moment où Lorenzo traverse le théâtre pour entrer dans le cabinet le marquis en ouvre la porte qu'il referme.)

SCÈNE VIII.

LORENZO, MILORD, LE MARQUIS.

LORENZO et MILORD.

Ah! grand Dieu!

LE MARQUIS, le doigt sur la bouche.

Du silence!

MILORD.

C'est messié le marquis.

LORENZO, bas à milord.

Ce seigneur qu'hier soir j'ai vu dans ce logis?

MILORD.

Lui-même!

LORENZO, vivement et à voix haute.

Qui l'amène à cette heure?

LE MARQUIS, à demi-voix.

Silence!

J'ai d'importants motifs pour cacher ma présence.

LORENZO et MILORD.

Quels sont-ils?

LE MARQUIS, feignant l'embarras.

Je ne puis les dire en ce moment;
Si c'était, par exemple, un rendez-vous galant?

LORENZO et MILORD.

O ciel!

LE MARQUIS, passant entre eux deux.

En votre honneur je mets ma confiance.

LORENZO et MILORD.

Achevez!

LA MARQUIS.

Eh bien! oui, je l'avoue entre nous,
Soyez discrets, c'était un rendez-vous.

Ensemble.

MILORD.

Quel soupçon dans mon âme
Se glisse malgré moi!
Si c'était pour ma femme!
Ah! j'en tremble d'effroi!

LORENZO.

Quel soupçon dans mon âme
Se glisse malgré moi!

LE MARQUIS.

Je ris au fond de l'âme
Du trouble où je les voi;
Le courroux qui l'enflamme
Est un plaisir pour moi.

BEPPO et GIACOMO, dans le cabinet.

L'espoir rentre en mon âme;
J'en sortirai, je croi!
Le courroux qui l'enflamme
A banni mon effroi.

MILORD, au marquis.

Peut-on savoir au moins... la nuit... à la sourdine,
Pour qui donc vous veniez ici?

LORENZO, à voix basse et d'un air menaçant.

Était-ce pour Zerline?

MILORD, de même de l'autre côté.

Est-ce pour milady?

LE MARQUIS.

Qu'importe? de quel droit m'interroger ainsi?
De mes secrets ne suis-je pas le maître?

MILORD et LORENZO, chacun à voix basse, et aux deux côtés du marquis.

Pour laquelle des deux?

LE MARQUIS, riant.

Pour toutes deux, peut-être.

MILORD et LORENZO.

Monsieur, sur ce doute outrageant
Vous vous expliquerez ici même à l'instant.

LE MARQUIS, à part, avec joie, et les regardant l'un après l'autre.

De tous mes ennemis, enfin, j'aurai vengeance!
(Prenant milord à part, et à demi-voix.)
Pour vous-même, milord, ne faites point de bruit!
De milady, c'est vrai, les charmes m'ont séduit;
Et ce portrait charmant, gage de ma constance...
(Il tire de sa poche le médaillon qu'il lui montre.)

MILORD, furieux.

Ah! goddam! nous verrons!

LE MARQUIS, froidement et à voix basse.

Quand vous voudrez, suffit!
(Prenant à part Lorenzo, et montrant milord.)
Je voulais à ses yeux dérober ton offense;
Mais tu l'exiges...

LORENZO.

Oui!

LE MARQUIS, montrant le cabinet.

J'étais là... je venais..
Pour Zerline.

LORENZO.

Grand Dieu!

LE MARQUIS.

Tu comprends, je suppose?

LORENZO.

Être trahi par elle! et je le souffrirais!
Courons!

LE MARQUIS, le retenant par la main.

Je n'entends point qu'un tel aveu l'expose!

LORENZO.

Vous la défendez?

LE MARQUIS.

Oui, pour elle, point d'éclat.

LORENZO, s'arrêtant et regardant le marquis avec une fureur concentrée.

Quand un grand ne craint pas d'outrager un soldat,
S'il a du cœur...

LE MARQUIS, à demi-voix.

J'entends! tantôt, seul, à sept heures...
Aux rochers noirs.

LORENZO, de même.

C'est dit.

LE MARQUIS, à part, avec joie.

Il n'en reviendra pas.
Mes compagnons, dans ces sombres demeures,
De nos braves sur lui vengeront le trépas.

Ensemble.

LORENZO.

O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Après son inconstance
Je n'ai plus qu'à mourir!

LE MARQUIS.

O bonheur! ô vengeance!
Tout va me réussir!

Je punis qui m'offense :
Ah! pour moi quel plaisir!

MILORD.

O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Gardons bien le silence;
Mais sachons la punir!

BEPPO et GIACOMO, dans le cabinet.

O bonheur! ô vengeance!
Il s'en tire à ravir!
Attendons en silence
Le moment de sortir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; PAMÉLA, sortant de la chambre à gauche, ZERLINE, entrant par la porte à droite.

PAMÉLA.

Dans cette auberge quel tapage!
(A son mari.)
Vous veniez pas me rassurer.

ZERLINE, allant à Lorenzo.

Venez, j'ai fait tout préparer.

ZERLINE et PAMÉLA, l'une à Lorenzo, l'autre à milord.

Pourquoi donc ce sombre visage?

MILORD et LORENZO, à part.

La perfide!

PAMÉLA, tendrement.

Mon cher époux!

MILORD.

Laissez-moi! je voulais me séparer de vous.

PAMÉLA.

Pourquoi donc?

MILORD.

Je voulais.

ZERLINE, de l'autre côté, à Lorenzo.

Lorenzo, qu'avez-vous?

LORENZO, froidement et sans la regarder.

Laissez-moi! laissez-moi!

ZERLINE et PAMÉLA.

Quel est donc ce mystère?

LORENZO.

Pour vous, pour votre honneur, je consens à me taire.

ZERLINE.

Que dit-il?

LORENZO.

Mais partez!

ZERLINE.

Lorenzo!

LORENZO.

Laissez-moi!

ZERLINE.

Écoutez...

LORENZO.

Je ne puis! je vous rends votre foi!
(Bas, au marquis.)
Ce matin aux rochers.

LE MARQUIS, de même.

C'est dit : comptez sur moi.

Ensemble.

LORENZO, de même.

Comptez sur moi!

ZERLINE.

C'est fait de moi!

MILORD, à sa femme.

Oui, laissez-moi!

PAMÉLA.

Mais qu'avait-il donc contre moi?

ZERLINE.

Voilà donc sa constance!
Il ose me trahir.
Pour moi plus d'espérance!
Je n'ai plus qu'à mourir.

LORENZO.

O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Après son inconstance,
Je n'ai plus qu'à mourir!

LE MARQUIS, qui tient le milieu du théâtre, et qui les regarde tous avec joie.

O bonheur! ô vengeance!
Tout va me réussir;
Je punis qui m'offense :
Ah! pour moi quel plaisir!

PAMÉLA.

Le dépit, la vengeance
A moi se font sentir;
Milord de son offense
Pourra se repentir!

MILORD.

O fureur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir!
Gardons bien le silence;
Mais sachons la punir.

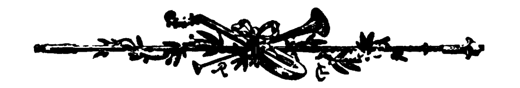
BEPPO et GIACOMO, dans le cabinet.

O bonheur! ô vengeance!
Il s'en tire à ravir,
Attendons en silence
Le moment de sortir.

(Milord veut entrer dans sa chambre; Paméla s'attache à ses pas et l'ar-

rête. Lorenzo, qui veut s'élancer vers la porte à droite, est retenu par Zerline qui le conjure encore de l'écouter. Beppo et Giacomo entr'ouvrent la porte du cabinet pour sortir. Le marquis étend la main vers eux et leur fait signe d'attendre encore.





ACTE TROISIÈME

Un riant paysage d'Italie. — A gauche des spectateurs, une porte extérieure de l'auberge, et devant, un bouquet d'arbres; à droite, une table et un banc de pierre, et derrière, un bosquet; au fond, une montagne et plusieurs sentiers pour y arriver. Au sommet de la montagne, un ermitage avec un clocher.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, **seul, descendant de la montagne.**

AIR.

J'ai revu nos amis! tout s'apprête en silence
Pour seconder ma vengeance,
Et pour combler tous mes vœux;
Est-il un destin plus heureux?

Je vois marcher sous mes bannières
Des braves qui me sont soumis;
J'ai pour sujets et tributaires
Les voyageurs de tous pays.
Aucun d'eux ne m'échappe,
Je leur commande en roi,
Et les soldats du pape
Tremblent tous devant moi.

On m'amène un banquier: — De l'or! — De l'or! — De l'or!
Là c'est un grand seigneur: — De l'or! — De l'or! — De l'or!
Là c'est un fournisseur: — Que justice soit faite!
De l'or! de l'or! bien plus encor.

Là c'est un pauvre pèlerin:
— « Je suis sans or, je suis sans pain! »

— En voici, camarade; et poursuis ton chemin.

Là c'est une jeune fillette !
Comme elle tremble, la pauvrette !
— « Par charité, laissez-moi, je vous prie !
« Ah ! ah ! ah ! ah !
« Par charité, ne m'ôtez pas la vie !
« Ah ! ah ! ah ! ah !
« Grâce, monseigneur le brigand !
« Je ne suis qu'une pauvre enfant. »

Nous ne demandons rien aux belles :
L'usage est de les épargner ;
Mais toujours nous recevons d'elles
Ce que leur cœur veut nous donner.
Ah ! quel plaisir et quel enchantement !
Le bel état que celui de brigand !
Mais, mais, dans cet état charmant...

Il faut se hâter, le temps presse,
Il faut se hâter de jouir !
Le sort qui nous caresse
Demain pourra nous trahir.
Quand des périls de toute espèce
Semblent toujours nous menacer,
Et plaisir et richesse,
Il faut gaîment tout dépenser.

Ah ! le bel état !
Aussi puissant qu'un potentat,
Partout j'ai des droits,
Et moi-même je les perçois.
Je prends, j'enlève, je ravis
Et les femmes et les maris.
J'ai fait battre souvent leur cœur,
L'un d'amour, l'autre de frayeur.
L'un en tremblant dit : Monseigneur !
Et l'autre dit : Cher voleur ! cher voleur !

Il faut se hâter, le temps presse, etc.

Oui, tout mon plan est arrêté, et j'espère que cette fois

messire Lorenzo ne pourra plus le déranger. Six heures viennent de sonner à l'horloge de l'auberge; dans une heure j'en serai débarrassé. Il est jaloux, il est brave : il ira au rendez-vous. (Souriant.) J'ai donné ma procuration à mes compagnons qui l'attendent, et qui se font toujours une fête de mettre du plomb dans la tête d'un brigadier romain. Moi, pendant ce temps, et sitôt que le détachement sera parti... Oui, si j'ai bonne mémoire, le père de Zerline, Mathéo, revient ce matin avec son gendre pour la noce; et pendant qu'ils seront tous à la chapelle, les billets de banque de milord, ses bijoux, et jusqu'à milady... je lui dois cela, je l'inviterai à venir passer quelque temps avec nous à la montagne. En sera-t-elle fâchée? Elle le dira. (Avec fatuité.) Mais je ne le crois pas; il est si agréable de pouvoir raconter son aventure dans toutes les sociétés de Londres! (Contrefaisant une voix de femme.) « Ah! ma chère, quelle horreur! j'ai été enlevée par les brigands les plus aimables et les plus respectueux. — Vraiment? — Je vous le jure. » Elles voudront toutes, d'après cela, faire le voyage d'Italie. (Regardant autour de lui.) L'essentiel est de guetter le départ de Lorenzo et celui du détachement. Je ne vois pas paraître Beppo et Giacomo que j'ai laissés ici en éclaireurs; et je n'ose les aller chercher dans l'auberge; car les carabiniers sont sur pied, et si je rencontrais ce paysan qu'ils ont amené et qui me connaît... Un ingrat! qu'on s'est contenté de voler. Voilà une leçon pour l'avenir. (Écoutant.) On vient! (Tirant des tablettes.) Ayons recours au messager convenu. (Montrant un des arbres du bosquet à droite.) Le creux de cet arbre... à Beppo et à Giacomo, deux mots qu'eux seuls pourront comprendre.

(Il déchire la feuille de ses tablettes, la plie, la jette dans l'arbre et s'éloigne par la droite.)

SCÈNE II.

MATHÉO, FRANCESCO, PAYSANS et PAYSANNES paraissent au haut de la montagne. Ils ont tous des feuillages à leur coiffure.

LE CHŒUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries !
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous; voici
Ce jour si joli !
Garçon, fillette,
Vite ! qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux.
C'est grande fête !
Voici, voici
Ce jour si joli!

SCÈNE III.

LES MÊMES, descendant la montagne; BEPPO et GIACOMO, sortant de la gauche, près de l'auberge.

GIACOMO.

Paresseux, viendras-tu ?

BEPPO.

C'est bien le moins qu'on prenne
Une heure de sommeil.

GIACOMO.

Et si le capitaine
Nous attendait ?

(S'arrêtant sous le bosquet à gauche.)

Eh ! mais voici tout le hameau.

BEPPO.

Eh ! oui, c'est jour de fête; et cependant, regarde,
Tu n'as pas seulement un buis à ton chapeau!
Veux-tu donc nous porter malheur?

GIACOMO, cueillant une branche d'arbre.

Le ciel m'en garde!
Dès longtemps pour son zèle on connaît Giacomo.

LE CHŒUR.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries! etc.

MATHÉO.

Est-il un plus beau jour pour entrer en ménage?
(A Francesco qui est près de lui, le bouquet au côté.)
Mon gendre, avant d'offrir vos vœux et votre hommage
(Montrant des jeunes filles et des garçons qui s'arrêtent au haut de la montagne, et qui s'agenouillent à la porte de l'ermitage.)
A Notre-Dame des Rameaux,
Faisons comme eux la prière d'usage.

LE CHŒUR, se mettant à genoux.

O sainte Vierge des Rameaux,
Exauce aujourd'hui nos prières!
Veille toujours sur nos chaumières!
Protége toujours nos travaux!

MATHÉO, montrant sa maison, où est sa fille.

Conserve à ma tendresse
L'enfant que je chéris!

LES PAYSANS.

Donne-nous la richesse!

LES JEUNES FILLES.

Donne-nous des maris!

LE CHŒUR.

O sainte Vierge des Rameaux!
Exauce aujourd'hui nos prières!
Veille toujours sur nos chaumières!
Protége toujours nos travaux!
(Mathéo leur montre la porte de l'auberge, et engage tous les gens de la noce à entrer chez lui.)
C'est grande fête
Aujourd'hui.
Garçon, fillette,

Voici, voici
Ce jour si joli!

(Ils sortent tous par la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

BEPPO, GIACOMO.

GIACOMO.

Ils s'éloignent. (Regardant par les sentiers du fond qui sont à droite et à gauche.) Vois-tu le capitaine?

BEPPO, s'asseyant sur le banc à droite.

Non, il est peut-être déjà parti.

GIACOMO.

Et que fais-tu là? à quoi t'occupes-tu?

BEPPO.

Je m'occupe... à rien faire; c'est si doux par ce beau soleil-là!

GIACOMO.

Dans le cas où le capitaine ne pourrait nous rejoindre, il a dit que nous trouverions ses instructions dans le creux de l'arbre, près de la treille.

BEPPO, se retournant et mettant son bras dans l'arbre.

C'est ici; il y a quelque chose, un papier, et de son écriture.

GIACOMO.

Lisons.

BEPPO.

Lis toi-même.

GIACOMO, lisant.

« Dès que l'amoureux de la petite sera parti pour le ren-
« dez-vous où nos braves l'attendent, les carabiniers pour
« leur expédition contre nous, et les gens de l'auberge pour

« la noce, vous m'en avertirez en sonnant la cloche de l'er-
« mitage. Je viendrai alors avec quelques braves, et me
« charge de milord et de milady. Attendez-moi. »

BEPPO.

C'est clair.

GIACOMO.

Clair ou non, dès qu'il le dit, il faut le faire; il s'agit de guetter le départ des carabiniers.

BEPPO.

Ce ne sera pas long, nous venons de les voir sur pied et prêts à se mettre en route.

GIACOMO.

Tant mieux.

BEPPO.

Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse. Attaquer ce milord un dimanche! un jour de fête!

GIACOMO.

Si c'était un chrétien, mais un Anglais! cela doit nous porter bonheur pour le reste de l'année.

BEPPO.

Tu as raison; que le ciel nous soit en aide!

GIACOMO.

Mais tiens, voici l'amoureux, le brigadier Lorenzo, qui vient de ce côté; il est triste, il soupire.

BEPPO.

Il fait bien de se dépêcher; car s'il va au rendez-vous que lui prépare le capitaine, il n'aura pas longtemps à soupirer.

GIACOMO.

Viens, laissons-le, et ne le perdons pas de vue...

(Ils s'éloignent par le sentier à droite qui est derrière la treille.)

SCÈNE V.

LORENZO, **sortant de l'auberge, à gauche.**

ROMANCE.

Premier couplet.

Pour toujours, disait-elle,
Je suis à toi;
Le sort peut bien t'être infidèle,
Mais non pas moi.
Et déjà la perfide adore
Un autre amant!
Ah! je ne puis le croire encore :
Je l'aimais tant!

Deuxième couplet.

Allons, que l'honneur seul me guide!
Je veux la fuir!
Je veux oublier la perfide,
Et puis mourir!
Oui, je la hais, oui, je l'abhorre,
Et cependant
Je ne puis l'oublier encore :
Je l'aimais tant!

Et j'ai su me contraindre, j'ai eu le courage de l'épargner! quand je puis, à haute voix, devant son père, devant tout le monde, lui reprocher sa trahison! Qu'ai-je dit? moi! déshonorer celle que j'ai aimée! la perdre à jamais! non, qu'elle se marie, qu'elle soit heureuse si elle peut l'être; elle n'entendra de moi ni plaintes, ni reproches. Voici bientôt l'heure du rendez-vous; j'irai, j'irai me faire tuer pour elle, ce sera ma seule vengeance.

SCÈNE VI.

LORENZO, MATHÉO, ZERLINE, sortant de l'auberge, à gauche.

MATHÉO.

Mettez là une table et du vin! les gens de la noce et les carabiniers ne seront pas fâchés de boire un coup avant de partir. Des carabiniers, c'est toujours altéré !

(Mathéo va et vient pendant toute la scène suivante. Durant ce temps, Zerline s'est approchée de Lorenzo qui est dans le coin à droite.)

ZERLINE, timidement.

Lorenzo, c'est moi qui vous cherche. Voici mon père de retour.

LORENZO.

C'est bien.

ZERLINE.

Francesco est avec lui!

LORENZO, un peu ému.

Francesco!

ZERLINE.

Il me l'a présenté comme son gendre. Tout est prêt pour notre mariage.

LORENZO, à part.

Tant mieux!

ZERLINE.

Dans une heure, je vais être à un autre, si vous ne parlez pas, si vous ne daignez pas m'expliquer votre étrange conduite.

MATHÉO, à la table à gauche.

Qu'est-ce que tu fais donc, au lieu de venir m'aider?

ZERLINE, allant à lui tout en regardant Lorenzo.

Me voici, mon père.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; BEPPO et GIACOMO, entrant par la droite.

BEPPO, s'asseyant près de la table à droite sous la treille.

D'ici nous pouvons tout surveiller.

ZERLINE, qui s'est approchée de Lorenzo.

Lorenzo, dites-moi la vérité : qu'avez-vous contre moi? qu'avez-vous à me reprocher?

BEPPO et GIACOMO, frappant sur la table.

Allons, la fille! ici! à boire!

MATHÉO.

Eh bien! eh bien! tu n'entends pas qu'on t'appelle?

ZERLINE, avec impatience.

Tout à l'heure. Il s'agit bien de cela dans ce moment! (Elle fait un signe à un garçon qui apporte à boire à Beppo et à Giacomo; Zerline cherche encore à parler à Lorenzo; mais dans ce moment entrent les carabiniers.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; CARABINIERS.

FINALE.

LES CARABINIERS.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO.

Quoi! déjà vous mettre en campagne!

LES CARABINIERS.

Dès longtemps l'aurore a paru :

Sept heures vont bientôt sonner.

LORENZO, à part.

Qu'ai-je entendu?

(Aux soldats.)

Nous partons.

(A un sous-officier qu'il prend à part.)

Écoute : au pied de la montagne
Un quart d'heure tu m'attendras;
Et, si je ne reparais pas,
A ma place commande et dirige leur zèle.

MATHÉO.

Quoi! seul dans ces rochers!

LORENZO.

C'est l'honneur qui m'appelle!

BEPPO, à part.

C'est à la mort qu'il va courir.

GIACOMO.

Enfin, enfin, il va partir!

ZERLINE, regardant Lorenzo.

Je ne puis le laisser partir.
Il faut...

(Elle va s'avancer vers lui; en ce moment Francesco et toute la noce arrivent et l'entourent.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; HABITANTS et HABIANTES du village avec des bouquets, MILORD, PAMÉLA; à la fin de la scène LE MARQUIS et QUATRE BRIGANDS.

Ensemble.

LES VILLAGEOIS.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambourins et les musettes

Annoncent l'instant du plaisir ;
Et pour la noce il faut partir.

LES CARABINIERS.

Allons, allons, mon capitaine,
Voici le jour qui nous ramène
Et les combats et le plaisir.
Allons, allons, il faut partir !

MATHÉO, unissant Francesco et Zerline.

Allons, enfants, votre bonheur commence.
(A Zerline, montrant Francesco.)
Dans un instant il recevra ta foi.

ZERLINE, à part.

Tout est fini ! pour moi plus d'espérance !
(Voyant Lorenzo qui va partir, elle s'approche de lui.)
Ah ! Lorenzo, de grâce, écoutez-moi.
Qu'ai-je donc fait?

LORENZO, avec une fureur concentrée.

Perfide !

ZERLINE, à haute voix.

Achevez !

LORENZO, à demi-voix, et lui imposant silence.

Imprudente !
Songez à cet amant que cette nuit j'ai vu
Non loin de vous caché...

ZERLINE.

Qu'ai-je entendu ?
De surprise et d'horreur je suis toute tremblante !
(Lorenzo, qui s'est brusquement éloigné d'elle, va retrouver ses soldats qui sont au fond du théâtre, et les range en bataille.)

BEPPO, sur la droite, près de la table, et buvant.

Partent-ils ?

GIACOMO, de même.

Dans l'instant.

ZERLINE.

O mystère infernal !

BEPPO, frappant sur la table et appelant.

Holà! du vin!

(Se retournant et apercevant Zerline qu'il montre à Giacomo.)

Eh ! mais ! vois donc, c'est la jeune fillette
Qui fut hier au soir si longue à sa toilette.

GIACOMO.

Et qui se trouve si bien faite ;
Il t'en souvient ?

BEPPO.

Oui, c'est original.

(Riant.)

« Oui, voilà, pour une servante,
« Une taille qui n'est pas mal.

(Imitant la posture de Zerline devant la glace.)

« Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal. »

ZERLINE, étonnée.

Qu'entends-je ?

BEPPO et GIACOMO.

Ah ! ah ! ce n'est pas mal :
Elle a raison d'être contente.

ZERLINE, cherchant à rappeler ses idées.

Qu'ont-ils dit ? quel est donc ce mystère infernal ?

Ensemble.

MATHÉO et LE CHŒUR.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Les tambourins et les musettes
Annoncent l'instant du plaisir ;
Et pour la noce il faut partir

LES CARABINIERS.

Oui, c'est l'honneur qui nous appelle !
Nous saurons courir avec zèle
Au danger ainsi qu'au plaisir ;
Allons, allons, il faut partir.

BEPPO et GIACOMO.

Bon, bon, bon, bon! il va partir !

C'est à la mort qu'il va courir.
Oui, tout semble nous réussir;
C'est bien, c'est bien, ils vont partir.

LORENZO.

Oui, de ces lieux il faut partir,
Et pour jamais je dois la fuir.

ZERLINE.

Qui donc ainsi m'a pu trahir?
Par quel moyen le découvrir?
O mon Dieu! viens me secourir!

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo, qui a rangé ses soldats en bataille, leur crie :)

LORENZO.

Portez armes! en avant! marche!

(Ils défilent devant lui et commencent à gravir la montagne; Mathéo vient prendre la main de Zerline et lui montre la noce qui se dispose aussi à partir. En ce moment, Zerline voit Lorenzo qui s'éloigne; et, hors d'elle-même, elle s'élance au milieu du théâtre. — Pendant ce temps, l'orchestre continue, et on entend toujours un roulement lointain de tambours.)

ZERLINE.

Arrêtez! arrêtez tous, et écoutez-moi!

TOUS, l'entourant.

Qu'a-t-elle donc?

ZERLINE, regardant Lorenzo qui est redescendu près d'elle.

J'ignore qui a fait naître les soupçons auxquels je suis en butte, et je cherche en vain à me les expliquer, mais je sais qu'hier soir j'étais seule dans ma chambre, (Avec force et regardant Lorenzo.) oui, seule! Je pensais à des personnes qui me sont chères, et je me rappelle avoir proféré tout haut des paroles que Dieu seul a dû entendre, et cependant on vient de les répéter tout à l'heure près de moi.

LORENZO.

Et qui donc?

ZERLINE, montrant Beppo et Giacomo.

Ces deux hommes que je ne connais pas. Ils étaient donc près de moi, cette nuit ! à mon insu !

LORENZO.

Dans quel but ? dans quelle intention ? Il faut le savoir.

(Le morceau de musique reprend.)

TOUS.

Grands dieux !

LORENZO, à ses soldats, montrant Beppo et Giacomo.

Qu'on s'assure de tous les deux !

Ensemble.

LES CARABINIERS et LE CHŒUR.

Il a raison, le capitaine ;
Saisissez-les.
Saisissons-les ! saisissons-les !
On connaîtra qui les amène ;
Oui, l'on connaîtra leurs projets.

LORENZO et ZERLINE.

Pour moi quelle lueur soudaine !
Il faut pénétrer leurs secrets ;
Du ciel la bonté souveraine
Peut me rendre à ce que j'aimais !

LORENZO.

Seraient-ce ces bandits que poursuivent nos armes ?
(Faisant approcher un paysan.)
Toi qui connais leur chef et dois nous le livrer,
Regarde bien, et parle sans alarmes :
Est-ce l'un d'eux ?

LE PAYSAN, après les avoir regardés quelque temps.

Non, non.

BEPPO et GIACOMO, à part.

Nous pouvons respirer.

LORENZO, les regardant.

Ils ne m'en sont pas moins suspects.

MATHÉO, montrant à Lorenzo deux poignards et un papier.

Voici des armes,
Un billet dont sur eux on vient de s'emparer.

LORENZO, le prenant vivement.

Lisons. (Même effet que plus haut. L'orchestre continue seul et en sourdine. Lorenzo, lisant une partie de la lettre à voix basse et le reste tout haut.) « Dès que les carabiniers et les gens de la noce « seront partis, vous m'en avertirez en sonnant la cloche de « l'ermitage ; je viendrai alors avec quelques braves, et me « charge de milord et de milady. »

TOUS.

Grands dieux !

MILORD et PAMÉLA, tremblants.

C'est un complot contre nous deux.
(A Lorenzo.)
Que veut dire ceci ?

LORENZO.

Nous le saurons.
(Il parle bas à un de ses soldats.)

MILORD.

Je tremble...
(A Paméla.)
Pour toi.

PAMÉLA.

Pour vous !

MILORD.

Non, pour tous deux.
Que l'amour...

PAMÉLA.

Ou du moins que la peur nous rassemble !

LORENZO, au soldat à qui il a parlé bas.

Ainsi que je l'ai dit, va, dispose-les tous.
(A un autre soldat, lui montrant Giacomo.)
Toi, monte à l'ermitage avec lui ; s'il hésite,

Qu'à l'instant même il tombe sous tes coups.
(Aux gens de la noce.)
Vous, mes amis, cachez-vous vite
Derrière ces buissons épais.
(A Beppo.)
Pour toi, reste seul ici, reste !
Et si, pour nous trahir, tu fais le moindre geste...
(Frappant sur sa carabine et lui montrant le buisson à gauche.)
Songe que je suis là! tu m'entends ?

BEPPO, tremblant.

Trop bien!

LORENZO.

Paix!

(Un soldat est monté avec Giacomo à l'ermitage qui est au haut de la montagne, en face le spectateur. Le soldat est dans l'intérieur de la chapelle ; on ne voit par une des fenêtres du clocher que le bras de Giacomo qui sonne lentement la cloche. — Les carabiniers sont à droite et à gauche dans les ravins qui bordent le théâtre. — Dans le bosquet à droite, Francesco, les paysans. — Dans le bosquet à gauche du spectateur et près de la porte de l'auberge, Lorenzo, Zerline, Milord, Paméla, et un paysan. — Beppo est seul au milieu du théâtre. — La cloche commence à sonner.)

Ensemble.

LORENZO.

Dieu puissant, que j'implore,
Seconde mon dessein!

LE CHŒUR.

Dieu puissant, que j'implore,
Seconde son dessein !

BEPPO, seul au milieu du théâtre, et jetant autour de lui des regards effrayés.

Dieu puissant que j'implore,
Renverse leur dessein!

ZERLINE.

Vient-il quelqu'un ?

LORENZO.

Non, pas encore!

BEPPO, à part.

Puisse-t-il rester en chemin!

(Reprise de l'ensemble.)

MATHÉO, au fond du théâtre, sur la première élévation.

Quelqu'un s'avance!

LORENZO.

Garde à vous! du silence!

(Tous les soldats disparaissent à droite et à gauche derrière les arbres et les rochers. — Le marquis paraît au fond du théâtre par la droite de la montagne. Il s'arrête, regarde d'en haut, n'aperçoit à l'ermitage que Giacomo qui continue à sonner, et Beppo sur le devant.)

LE MARQUIS, appelant.

Beppo!

LORENZO, caché par le bosquet, et couchant Beppo en joue avec sa carabine.

Ne bouge pas!

LE MARQUIS, toujours au fond sur la montagne.

Sommes-nous seuls ici?
Et peut-on avancer sans crainte?

LORENZO, derrière le bosquet sur le devant du théâtre, et à voix basse, à Beppo qu'il continue à coucher en joue.

Réponds : oui!

BEPPO, tremblant.

Oui!

LORENZO, de même.

Plus haut!

BEPPO, tournant la tête vers le fond.

Oui, oui, capitaine.

LE MARQUIS fait signe à quatre de ses compagnons de descendre, et les précède.

C'est le plaisir qui me ramène;
C'est la fortune qui m'attend.

BEPPO, entre ses dents.

Joliment! joliment!

LE PAYSAN, qui est dans le bosquet à gauche près de Lorenzo, regardant le marquis, au moment où il descend de la montagne.

C'est Diavolo!

LORENZO.

Qu'as-tu dit?

LE PAYSAN.

Je l'atteste!

MILORD.

C'est le marquis!

PAMÉLA.

O méprise funeste!
Ce seigneur...

MILORD.

Cet amant
N'était rien qu'un brigand!

(Pendant ce temps, le marquis est descendu de la montagne; il avance lentement au milieu du théâtre, en arrangeant son col et les boucles de ses cheveux.)

LE MARQUIS, s'appuyant sur l'épaule de Beppo.

Tu vois, Beppo, que le ciel nous protége:
Enfin, milord,
Et sa femme et son or
Sont à nous!

LORENZO, sortant du bosquet à gauche.

Pas encor!

(En ce moment, les rochers, les hauteurs, qui sont aux deux côtés du théâtre, et la montagne du fond, se garnissent de carabiniers qui couchent en joue Beppo et le marquis. Quant à leurs quatre compagnons qui étaient restés au fond du théâtre, les paysans, armés de bâtons, de pioches et de faux, les entourent et les saisissent.)

LE MARQUIS.

Grand Dieu! c'est un piége!

LORENZO.

Non, c'est le rendez-vous préparé par tes soins.
J'ai changé seulement l'endroit...
(Montrant les soldats.)
Et les témoins.
(Faisant signe de l'emmener.)
Allez !

LE CHŒUR.

Victoire ! victoire ! victoire !
Mes braves compagnons !
Victoire ! victoire ! victoire !
Ah ! pour nous quelle gloire !
Enfin, nous le tenons !

MILORD, à Paméla.

D'un mari...

LORENZO, à Zerline.

D'un amant pardonne les soupçons !

Ensemble.

LORENZO, ZERLINE, MILORD, PAMÉLA, MATHÉO.

(Reprise de la ronde du premier acte.)
Grand Dieu ! je te rends grâce !
C'est par ton pouvoir protecteur
Que rentrent dans notre cœur
La paix et le bonheur !
Dès que l'orage passe,
Gaîment chante le matelot,
Et se rassurant bientôt,
Chacun dans ce hameau,
Sans crainte en son foyer paisible,
Dira ce nom terrible :
Diavolo ! Diavolo !

(En ce moment Fra-Diavolo passe sur la montagne du fond, précédé et suivi des carabiniers ; tous les paysans se retournent et le montrent du doigt.)

LE CHŒUR, achevant l'air.

Diavolo !
Victoire ! victoire ! victoire !

(Montrant Lorenzo et Zerline.)
Combien ils sont heureux !
Victoire ! victoire ! victoire !
Et l'amour et la gloire
Vont combler tous leurs vœux !



LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

En société avec M. Castil-Blaze

MUSIQUE DE :

AUBER, BATTON, BERTON, BLANGINI, BOIELDIEU, CARAFA, CHERUBINI, HÉROLD et PAER.

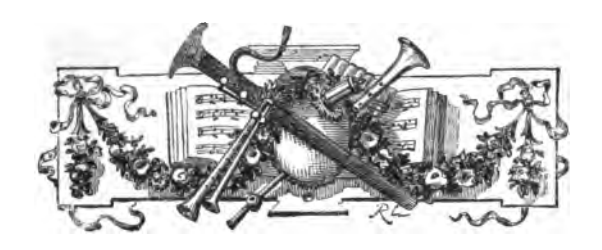
THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 31 Octobre 1831.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE VERNILLAC, fermier général	MM. BOULARD.
ARTHUR DE SAINT-BRICE, amant d'Hortense.	MOREAU-SAINTI.
GALIFARD, intendant de la marquise	FÉRÉOL.
M. DE COULANGES	ALFRED.
LE PREMIER DU ROI	LOUVET.
UN VALET de M. de Vernillac	CHARLES.
UN DOMESTIQUE de la marquise.	DUCHENET.
LA MARQUISE DE BRINVILLIERS . .	Mmes PRÉVOST.
HORTENSE DE MONTMÉLIAN, femme de M. de Vernillac	PRADHER.
MADELON, sœur de lait d'Hortense	BOULANGER.

CONVIVES et AMIS. — QUATRE EXEMPTS.

A Versailles, chez M. de Vernillac, pendant les deux premiers actes. — A Paris, rue Neuve-Saint-Paul, dans l'hôtel de la marquise, au troisième acte.

(Ouverture de CARAFA.)



LA MARQUISE DE BRINVILLIERS

ACTE PREMIER

Un salon dans une maison particulière à Versailles, au temps de Louis XIV. Des jardins au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERNILLAC, HORTENSE, CONVIVES, MADELON, HOMMES et FEMMES de la maison.

(Au lever du rideau, Vernillac, à gauche, debout, en grand costume, tient Hortense par la main, habillée en mariée. Convives et amis de Vernillac, qui viennent pour son mariage. A droite, Madelon, et plusieurs hommes et femmes de la maison.)

INTRODUCTION. (CHÉRUBINI.)

LE CHOEUR.

Que le chant d'hyménée
Retentisse en ces lieux !
Cette heureuse journée
Voit combler tous leurs vœux.

UN DOMESTIQUE, *en livrée, annonçant.*

Monsieur le marquis de Coulange,
Monsieur le duc de Villeroi.

VERNILLAC, *allant à eux et saluant.*

C'est pour nous un bonheur étrange...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le Premier du roi.

VERNILLAC, *avec joie.*

Ils viennent pour mon mariage ;
Dieu! quel honneur que celui-là!
Oui, tout Versailles, je le gage,
A mes noces assistera.

Ensemble.

LE CHŒUR.

Que le chant d'hyménée
Retentisse en ces lieux!
Cette heureuse journée
Voit combler tous leurs vœux.

HORTENSE, *à part.*

Victime infortunée
D'un devoir rigoureux,
Qu'un pareil hyménée
Pour mon cœur est affreux!

VERNILLAC.

Quelle douce journée!
Que mon cœur est joyeux!
Cet heureux hyménée
Voit combler tous nos vœux.

MADELON.

Dans un jour d'hyménée
Qu'elle a l'air malheureux!
Et, de fleurs couronnée,
Des pleurs sont dans ses yeux.

UN DES CONVIVES, *bas à un de ses voisins.*

Sans biens, sans espérance aucune,
Hortense épouse un fermier général.

UN AUTRE CONVIVE.

A la marquise elle doit sa fortune.

UN AUTRE CONVIVE.

Ah ! c'est pour elle un bonheur sans égal.

(Madelon, qui pendant ce temps s'est approchée d'Hortense, lui fait la révérence, en lui présentant un bouquet.)

COUPLETS.

MADELON.

Premier couplet.

Vous que depuis mon jeune âge,
Je chéris du fond du cœur,
J'arrive de not' village,
Pour êtr' témoin d' votr' bonheur.
Aux lieux où l'on vous adore,
D' temps en temps, rev'nez encore,
Et parfois pensez à nous
Qui prîrons toujours pour vous.

Deuxième couplet.

Quand de l'éclat dont il brille
Vot' sort éblouit nos yeux,
Hélas ! d'une pauvre fille
Qu'importent les humbles vœux ?
Mais au sein de la puissance,
D' la grandeur, et d' l'opulence,
Quelquefois pensez à nous
Qui prîrons toujours pour vous.

HORTENSE, avec émotion, et prenant son bouquet.

Merci, merci, mon cœur est bien heureux...
(A part.)
Cachons les pleurs qui coulent de mes yeux.

Ensemble.

LE CHŒUR.

Que le chant d'hyménée, etc.

MADELON.

Dans un jour d'hyménée, etc.

HORTENSE.

Victime infortunée, etc.

VERNILLAC.

Quelle douce journée! etc.

(Tous les convives entrent dans le salon à gauche. Vernillac offre la main à Hortense : mais elle lui fait signe qu'elle reste, et qu'elle veut parler à Madelon.)

SCÈNE II.

HORTENSE, MADELON.

HORTENSE.

Reste, Madelon, il faut que je te remercie de ton bouquet; et c'est bien le moins qu'à toi, ma sœur de lait, je te fasse mon présent de noces. (Lui présentant une petite boîte.) Le voici.

MADELON.

Un collier, et une croix, et des boucles d'oreilles en or! c'est trop beau, mademoiselle.

HORTENSE.

Et de plus, quand tu te marieras, je me charge de ta dot; choisis seulement quelqu'un que tu aimes, que tu puisses aimer, et sois heureuse. Adieu!

MADELON.

Eh bien! vous me quittez ainsi; et vous voilà tout en larmes!

HORTENSE.

Ah! je souffre tant! et là, dans ce salon, obligée de se contraindre...

MADELON.

Et qu'est-ce qui vous chagrine donc? Orpheline, et sans fortune, vous faites un mariage magnifique ; vous épousez,

dit-on, un fermier général, qui n'est peut-être pas très-beau, mais qui a de l'or à pleines mains, et qui avec son or a tout ce qu'il veut, même de la naissance : car on dit qu'il vient d'en acheter, ainsi qu'une charge à la cour ; et quand on est marquise ou duchesse, qu'est-ce qu'on peut désirer?

HORTENSE.

Ah! si tu savais ce que je sens là, ce que j'éprouve! sans amis dans ce monde, il n'y a que toi à qui je puisse le dire ; et puis, c'est la dernière fois que j'en parlerai.

MADELON.

Et de qui donc?

HORTENSE.

D'une personne que j'aimais bien, que je ne veux plus aimer ; et c'est ce qui me rend si malheureuse. Presque parents, et élevés ensemble, il était sans fortune, comme moi. Qu'importe? jusqu'à ce jour, je n'y avais jamais pensé. Nous devions être l'un à l'autre, il me l'avait juré du moins ; et depuis un an qu'il est allé à Nancy pour rejoindre son régiment, pas une lettre, pas un mot, pas un souvenir ; tandis que moi, tu sais, j'ai tenu mes promesses, je lui ai écrit.

MADELON.

Quoi! lorsque nous étions ensemble en Touraine, ces lettres que tous les jours je portais à la poste...

HORTENSE.

C'était pour lui.

MADELON.

M. le comte Arthur de Saint-Brice?

HORTENSE.

Ah! tu te rappelles ce nom-là?

MADELON.

Je l'ai lu assez de fois.

HORTENSE.

Eh bien! pas une seule réponse.

MADELON.

Il a été malade, blessé, peut-être?

HORTENSE.

Je l'ai cru; mais non, je m'abusais : j'ai reçu d'autres nouvelles. Pauvre autrefois, quoique d'une grande famille, il a perdu presque en même temps deux frères aînés, ce qui lui a donné un rang, des titres, une immense fortune; et depuis ce moment, adressant ses vœux à d'autres femmes...

MADELON.

En êtes-vous bien sûre?

HORTENSE.

On me l'a dit. Et après son silence et son oubli, est-il besoin d'autres preuves!

MADELON.

Ah! que c'est mal à lui!

HORTENSE.

Oui, n'est-ce pas, c'est bien mal? moi qui l'aimais tant, et me forcer à ne plus l'estimer! c'est là ce qui me fait le plus de chagrin. C'est alors que je suis venue à Versailles avec une de mes tantes; et un jour que dans une société on avait prononcé mon nom, une femme qui était assise à côté de moi ne me quitta plus de la soirée, me prit en amitié, moi que tout le monde délaissait; et je lui en sus d'autant plus de gré, que, veuve riche et brillante, tous les hommages l'entouraient.

MADELON.

C'était une brave femme celle-là, et je voudrais la connaître.

HORTENSE.

Tu l'as vue, elle était hier avec moi quand tu es arrivée.

MADELON.

Cette jolie dame, cette marquise qui a une terre dans les environs, et qui fait, dit-on, tant de bien dans le pays?

HORTENSE.

Jamais je n'ai vu de personne plus séduisante. Sans m'interroger sur mes chagrins qu'elle semblait deviner, elle cherchait à m'en consoler, blâmait devant moi la folie d'aimer un infidèle; bien mieux encore, s'occupant de mon avenir, elle ne cessait de me vanter à un de ses amis, M. de Vernillac, un fermier général, à qui elle a fait de moi un tel éloge, qu'il a fini par demander ma main.

MADELON.

Est-il possible?

HORTENSE.

Ah! si j'avais osé refuser! Je le voulais d'abord; mais ma tante, mais la marquise... mais tout le monde m'a tellement blâmée...

MADELON.

Et ils avaient raison; surtout cette marquise, à qui vous devrez votre bonheur, et qui mérite elle-même d'être heureuse. Aussi me voilà fâchée maintenant de ce que j'ai vu ce matin.

HORTENSE.

Et quoi donc?

MADELON.

Je l'ai rencontrée dans le parc; elle ne me voyait pas; elle se promenait la tête baissée, respirant avec peine, marchant très-vite, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

HORTENSE.

O ciel! que me dis-tu là?... Tais-toi, la voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES; LA MARQUISE.

HORTENSE, *allant à elle.*

C'est vous, madame, vous qui arrivez la dernière.

LA MARQUISE.

Oui, je suis en retard, ma toilette m'a retenue ; mais si j'ai été coquette aujourd'hui, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous, mon enfant, à qui je dois servir de mère, et j'ai voulu vous faire honneur.

MADELON.

C'est trop juste, puisque c'est madame qui a fait ce mariage.

LA MARQUISE.

Mariage dont vous me remercierez un jour, car à présent vous n'en êtes pas ravie.

HORTENSE.

Moi, madame !

LA MARQUISE.

Avec moi vous pouvez en convenir, votre tante n'est pas là, ni votre mari non plus; et il y a sans doute à votre froideur, à votre indifférence des raisons que je ne demande pas à connaître. Vous me les direz plus tard, quand j'aurai votre confiance.

HORTENSE.

Et vous la possédez.

LA MARQUISE.

Non, car je vois à vos yeux que vous avez pleuré ce matin.

HORTENSE, avec douceur.

Peut-être ne suis-je pas la seule.

LA MARQUISE.

Que dites-vous ?

HORTENSE.

Que vous aussi, vous, mon amie et ma bienfaitrice... vous avez des chagrins, j'en suis sûre.

LA MARQUISE.

Moi !... Qui vous le fait présumer ?

HORTENSE.

Quels changements dans vos traits !

LA MARQUISE.

Hortense, ne parlons pas de moi, n'en parlons jamais. Dites-vous seulement, quelque malheureuse que vous puissiez vous trouver, qu'il est des gens plus malheureux encore; qu'il est des tourments que votre amitié ne peut calmer, ni concevoir, et que moi-même, il y a quelques années, je n'aurais pu comprendre. Mais il y a une destinée qui est là, qui vous pousse; et quand on veut regarder en arrière, ou retourner sur ses pas, il n'est plus temps.

HORTENSE.

Quelle idée ! c'est vous, madame, qui vous plaignez de votre sort ? Ah ! si vous pensiez à votre brillante position dans le monde, si vous réfléchissiez...

LA MARQUISE.

Réfléchir ! jamais; il faut au contraire s'oublier et s'étourdir. Parlons de vous et de votre mariage; il fait du bruit dans Versailles. Il en a été question à la cour. M. de Louvois, que j'ai vu hier, à la chapelle, m'a annoncé que le roi vous ferait l'honneur de signer au contrat.

HORTENSE.

Madame...

LA MARQUISE.

A vous, cela vous est peut-être fort égal. Mais M. de Vernillac y tient beaucoup, car il ne manque pas de vanité; excellent homme du reste, qu'il faudra que je vous fasse connaître, puisqu'il doit être votre mari. Un peu fier, un peu orgueilleux, un peu dur, un peu égoïste ; tout cela tient à sa place de fermier général. En revanche, je ne lui connais qu'un défaut, c'est d'être défiant et jaloux à l'excès. D'après cela, c'est à vous... Eh ! mais, le voilà ce cher Vernillac !

SCÈNE IV.

LES MÊMES; VERNILLAC.

LA MARQUISE, continuant.

Hâtez-vous donc d'arriver, car je disais à votre femme bien du mal de vous.

VERNILLAC.

Madame de Brinvilliers est trop bonne; et je suis sûr que le portrait était flatté!

LA MARQUISE.

Mais non, pas trop, car il était ressemblant. Tout est-il prêt? tout le monde est-il venu?

VERNILLAC.

Nous n'attendons que le notaire pour signer le contrat, et il nous arrive un événement fort désagréable.

LA MARQUISE.

Et lequel?

VERNILLAC.

M. le duc de Villars, qui m'avait fait l'honneur d'accepter mon invitation et qui même devait danser ce soir le premier menuet avec madame de Vernillac, vient de recevoir l'ordre de se rendre sur-le-champ à Paris.

LA MARQUISE.

C'est fâcheux; et pourquoi donc?

VERNILLAC.

Il doit présider la Chambre ardente que le roi vient de créer et qui s'installe dès aujourd'hui extraordinairement.

HORTENSE.

Pour quelle raison?

VERNILLAC.

Pour juger les affaires d'empoisonnement qui se multi-

plient à l'infini, et qui ont jeté la terreur dans toutes les familles.

LA MARQUISE.

Vraiment !

MADELON.

Oui, madame, rien n'est plus réel, on ne parle plus que de cela. Ils ont des essences, des poudres mortelles.

VERNILLAC.

Qu'en ce pays, où l'on rit de tout, on appelle *poudre de succession*.

MADELON.

Et il suffit de respirer un flacon ou un sachet empoisonné pour expirer à l'instant.

LA MARQUISE.

Je sais qu'on débite à ce sujet beaucoup de fables.

VERNILLAC.

C'est un Italien nommé Exili qui a apporté en France ses dangereux talents auxquels il a initié beaucoup de monde, même beaucoup de personnes de haut rang; et dernièrement, à la cour, la mort subite de madame Henriette, sœur du roi, n'a donné à ces bruits que trop de consistance.

MADELON.

Aussi l'effroi s'est répandu partout.

COUPLETS. (BOIELDIEU.)

Premier couplet.

C'est pire qu'une épidémie
Qui gagne, hélas! les parents trop nombreux,
Et les oncles, sans maladie,
Font sur-le-champ hériter leurs neveux.
Ce fléau, l'on en a des preuves,
Semble surtout s'attaquer aux maris;
Jamais on n'a vu tant de veuves :
Voilà pourquoi l'on tremble dans Paris.

C'est vraiment
Bien effrayant.
Ah! c'est vraiment
Bien effrayant!

Deuxième couplet.

Oui, la terreur est générale,
Et cet effroi qui gagn' chaque mari,
Est venu de la capitale
Jusqu'en province, où l'on s'en r'sent aussi.
Craignant quelques funestes trames,
Les jeunes gens, par un commun avis,
Ne veulent plus prendre de femmes :
Voilà pourquoi l'on tremble en ce pays.

C'est vraiment
Bien effrayant.
Ah! c'est vraiment
Bien effrayant!

SCÈNE V.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE, sortant de l'appartement à gauche.

LE DOMESTIQUE.

M. le notaire vient d'arriver.

VERNILLAC.

A merveille, et tout de suite nous partons pour l'église, où le premier aumônier du roi veut bien officier lui-même. (A Hortense.) Venez, ma belle prétendue; car on ne peut se passer de vous, pas plus que du marié : c'est l'acteur nécessaire, indispensable.

LA MARQUISE, bas à Vernillac et souriant.

Ce qui n'empêche pas que quelquefois, par la suite, il n'ait des doubles.

VERNILLAC, souriant avec confiance.

Pas ici, je m'en flatte. Venez-vous, marquise?

LA MARQUISE.

Je vous suis.

LE DOMESTIQUE, *à la marquise.*

Il y a quelqu'un qui arrive de Paris, et qui demande à parler à madame.

LA MARQUISE.

Qu'il attende : nous verrons après la célébration.

LE DOMESTIQUE.

Il dit qu'il est au service de madame, et qu'on le nomme Galifard.

(*Le domestique sort.*)

LA MARQUISE.

Galifard ! ah ! oui, un serviteur qui m'est dévoué, et à qui j'ai des ordres à donner. (*A Madelon.*) Dites-lui d'entrer. (*A Vernillac.*) Vous permettez...

VERNILLAC.

Je vous en prie, faites comme chez vous.

(*Vernillac a pris la main d'Hortense, il entre dans l'appartement à gauche. Madelon est sortie par le fond.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, *s'asseyant à droite,* GALIFARD, *entrant un instant après par le fond : il est habillé en noir, s'approche respectueusement, et salue deux ou trois fois.*

LA MARQUISE.

Approchez, approchez, mon cher.

GALIFARD.

Madame la marquise est seule ?

LA MARQUISE.

Ah ! oui, vous le voyez bien. (*A part.*) Ce pauvre Galifard n'a qu'un défaut, c'est qu'il est horriblement bête.

GALIFARD, s'approchant.

Plaît-il, madame la marquise ?

LA MARQUISE.

Je parle d'un défaut que vous avez, et dont vous ne vous corrigerez jamais.

GALIFARD, naïvement.

C'est peut-être de naissance.

LA MARQUISE.

Justement, et vous auriez tort de vous en plaindre; car c'est pour cela que vous êtes à mon service, que vous êtes mon homme de confiance.

GALIFARD.

C'est bien de l'honneur pour moi.

LA MARQUISE.

Du reste, garçon intelligent et instruit, qui a même des connaissances.

GALIFARD.

J'ai été, dans ma jeunesse, chimiste et pharmacien, à Vérone.

LA MARQUISE.

Ce que nous appelons ici apothicaire.

GALIFARD.

On me nommait alors Galifardi : c'est en venant en France que j'ai perdu ma terminaison. C'est mon premier maître qui m'a appelé Galifard. Vous savez bien, M. le chevalier de Sainte-Croix.

LA MARQUISE, se levant brusquement.

C'est bien, cela suffit.

GALIFARD.

Un gentilhomme qui aimait bien madame; un bon maître, dont le souvenir m'est bien cher.

LA MARQUISE, brusquement.

Et à moi, il m'est odieux! je l'abhorre : sans lui, sans ses

perfides conseils... (A part.) Mais jeune, sans expérience, et quand on a une fois manqué à ses devoirs... de là, à enfreindre tous les autres, il n'y a qu'un pas. (Haut à Galifard.) N'en parlons plus. Son sort est accompli, et ce duel où il a succombé...

GALIFARD.

Hélas! oui, il est mort.

LA MARQUISE.

Il est bien heureux, et je voudrais souvent être comme lui.

GALIFARD.

J'oserai dire à madame que c'est là une idée qui ne mène à rien.

LA MARQUISE.

Oui, tu as raison, il vaut mieux vivre. (A part.) Pour se repentir, pour tout expier; et puisque, grâce au ciel, nulle preuve, nul témoin, nulles traces ne peuvent plus rappeler le passé, l'avenir du moins m'appartient encore; recommençons ma vie, et cette estime qui m'environne, et que j'ai usurpée, tâchons désormais de la mériter.

GALIFARD.

Madame est là, qui parle toute seule... a-t-elle des ordres à me donner?

LA MARQUISE.

C'est selon. Quelles nouvelles?

GALIFARD.

Des lettres de Paris.

LA MARQUISE, les ouvrant.

De M. le président de Harlay, de M. le coadjuteur; que de témoignages d'amitié, de considération! (Prenant d'autres lettres.) Et celles-ci! des vœux, des hommages. C'est bien : il n'y a pas autre chose?

GALIFARD.

Non, madame. Ah! j'oubliais, une visite : M. le comte Arthur de Saint-Brice.

LA MARQUISE, vivement.

M. de Saint-Brice !

GALIFARD.

Comme madame est émue !

LA MARQUISE.

Moi ! du tout... Il est à Paris, tu l'as vu ?

GALIFARD.

Oui, vraiment. Il était venu à l'hôtel, demander madame qui était absente ; alors, il a laissé son nom ; et en lisant, *Arthur de Saint-Brice*, je me disais : je connais ce nom; et en effet, c'était celui qui était sur toutes les lettres que nous avons interceptées cette année, et que j'apportais à madame.

LA MARQUISE, avec effroi.

Tais-toi, tais-toi, ici surtout. Je t'ai donné de l'or, je t'en donnerai plus encore, mais du silence !

GALIFARD.

Madame peut être tranquille; elle est généreuse, elle paye bien ; mais ce n'est pas de l'or que je voudrais, c'est la confiance de madame, et je ne l'ai pas : je ne sais jamais rien que ce que je puis deviner.

LA MARQUISE, à part.

O ciel ! (Haut.) Tu as raison, tu es un bon serviteur, pour qui j'aurais tort d'avoir des secrets; d'ailleurs, tu en sais trop maintenant pour te cacher la vérité. Liée depuis longtemps avec la famille de M. de Saint-Brice, j'avais pour le jeune homme quelque amitié, quelque affection...

GALIFARD.

Ah ! mieux que cela; madame ne pouvait entendre prononcer son nom sans changer de couleur, et souvent, après avoir lu ces lettres dont je parlais tout à l'heure, je voyais madame au désespoir, et tout en larmes.

LA MARQUISE.

Ah ! tu m'épiais ! Eh bien ! oui, le dépit, la jalousie ont pu

me porter à cette action, qui me ferait mourir de honte s'il en était instruit, car son estime avant tout, son estime du moins, à défaut de son amour... Si tu savais ce que j'ai souffert!... l'aimer! n'aimer que lui, tout lui sacrifier! et quand j'allais lui offrir ma main et ma fortune, apprendre qu'il en aimait une autre! Ah! il n'y a qu'un cœur de femme qui puisse concevoir de pareils tourments.

GALIFARD.

Dans mon pays, une Italienne l'aurait tué.

LA MARQUISE.

Cela m'aurait-il empêchée de l'aimer? en aurais-je été moins malheureuse? Non, non, je n'ai point renoncé à l'espoir de le ramener à mes pieds; et, par tous les moyens possibles, j'y parviendrai, ou alors, ce n'est pas lui, c'est moi qui mourrai. Maintenant, tu sais tout, tu connais mon secret, et je compte sur ton zèle.

GALIFARD.

Certainement. Mais madame qui a tant d'esprit doit savoir qu'il y a des demi-confidences qui, loin de gagner les gens, leur donnent au contraire des idées...

LA MARQUISE, *étonnée.*

Qu'est-ce à dire?

GALIFARD.

Des idées de curiosité. Moi, je suis curieux, et je me dis souvent, en pensant à ce que madame vient de m'apprendre : il y a peut-être d'autres choses encore que madame devrait me confier, dans son intérêt.

LA MARQUISE, *sévèrement.*

Et comment cela?

GALIFARD.

Madame me dit : fais ceci, et je le fais : va, et je vais, mais sans savoir pourquoi; si je le savais, cela irait peut-être mieux, pour les desseins de madame.

LA MARQUISE.

Quels desseins?

GALIFARD.

Je l'ignore, et c'est pour cela que je le demande. Voilà, par exemple, M. de Saint-Brice que madame protégeait beaucoup, et à qui, sans qu'il s'en doutât, elle a fait avoir un régiment, ce qui l'a fait partir pour Nancy...

LA MARQUISE.

Galifard!

GALIFARD.

C'est bien! voilà pour son avancement. Mais ensuite, il était le cadet de sa famille. Il avait deux frères aînés qui possédaient les titres, la fortune, et il s'est trouvé tout à coup héritier de leur rang et de leurs richesses.

LA MARQUISE, avec angoisse.

Il suffit.

GALIFARD.

C'était fort heureux pour lui.

LA MARQUISE, de même.

Assez, assez, encore une fois!

GALIFARD, d'un air respectueux.

Ce que j'en dis était pour prouver à madame que je suis la fidélité, la discrétion même.

LA MARQUISE.

C'est ce que nous verrons. Demain à Paris, je vous parlerai.

GALIFARD, naïvement.

Cela vaudra mieux, car jusque-là je ne suis engagé à rien; et comme je n'ai pas grand esprit, ce que je vous ai raconté là, je serais capable de le dire de même, et tout bêtement, au premier venu, à M. de Saint-Brice, par exemple.

LA MARQUISE, avec effroi.

O ciel! (Se reprenant.) C'est bien, Galifard, c'est bien. Retournez à Paris, à l'hôtel, sur-le-champ.

GALIFARD.

Sur-le-champ! cela plaît à dire à madame. Je suis parti à jeun, et je ne m'en retournerai pas de même, surtout dans une maison qui doit être bonne; une cuisine de fermier général!

LA MARQUISE.

Comme vous voudrez; passez à l'office. Faites-vous bien traiter.

GALIFARD.

Je vous promets de me soigner, et cette promesse-là, je la tiendrai. Je prie madame de ne pas oublier les siennes.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, seule.

Moi, qui ne m'en défiais pas! il a des soupçons, cela est certain; peut-être même plus encore. Et avoir un pareil homme pour confident, pour complice, lorsque tout à l'heure encore j'espérais échapper à tous les souvenirs et sortir enfin de cette atmosphère de crimes qui m'environne! Jamais, jamais je ne pourrai m'y soustraire. Et si près d'y parvenir, c'est un pareil obstacle qui m'arrêterait!... Qui vient là?

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, MADELON.

MADELON.

Mademoiselle s'inquiétait de votre absence.

LA MARQUISE.

Calmez-la, ce n'est rien. (Montrant les lettres qu'elle tient à la main.) Des lettres qui m'arrivent de Paris, et auxquelles je suis obligée de répondre sur-le-champ.

MADELON.

Je vais lui dire...

LA MARQUISE.

Attendez ; un de mes gens est là, à l'office. Il déjeune pendant que je fais mon courrier. Veillez à ce qu'il ne manque de rien.

MADELON.

Madame peut être tranquille. Un jour de noce tout le monde est bien traité. Je l'ai vu avec une bouteille de vin de Bordeaux et une aile de poulet; est-ce assez?

LA MARQUISE.

C'est bien; joignez-y quelques friandises, quelques biscuits ; ceux qui sont chez moi, sur ma cheminée.

MADELON.

Oui, madame... un ou deux?

LA MARQUISE.

Comme vous l'entendrez.

MADELON.

Madame peut être tranquille.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, seule.

AIR. (PAER.)

Oui, mon repos l'exige, et mon cœur qui balance
Écoute trop longtemps des remords superflus;
Vers l'abîme fatal, où sans effroi j'avance,
Que m'importe un pas de plus?

Bien jeune encor, hélas! de la tendresse,
De la vertu, je connus les douceurs;
Plus tard, j'ai vu se flétrir ma jeunesse
Par les conseils d'infâmes séducteurs.
Jours innocents! jours heureux! jours prospères!
Vous avez fui loin de moi sans retour!
Et maintenant, de mes vertus premières
Je n'ai gardé que mon premier amour.

O fatale ivresse!
O transports brûlants!
C'est vous qui, sans cesse,
Portez dans mes sens
Ce feu que rallume
Son seul souvenir,
Et qui me consume
Sans m'anéantir.

Bientôt, peut-être, l'heure
Arrivera pour moi;
Je l'attends sans effroi.
Qu'importe que je meure,
Pourvu qu'il soit à moi!

O fatale ivresse, etc.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, SAINT-BRICE, entrant par le fond.

LA MARQUISE, à part, l'apercevant.

O ciel! M. de Saint-Brice! (Haut.) Vous, mon ami, vous dans ces lieux! et qu'est-ce qui vous amène?

SAINT-BRICE.

L'impatience de vous voir. J'ai obtenu un congé; et en arrivant ce matin à Paris, j'ai couru d'abord à votre hôtel rue Neuve-Saint-Paul. On m'a dit que vous étiez absente pour quelques jours, et que vous demeuriez à Versailles, chez M. de Vernillac, fermier général.

LA MARQUISE, vivement.

Qui vous a dit cela?

SAINT-BRICE.

Une espèce d'intendant à qui j'ai parlé.

LA MARQUISE, à part.

Galifard! Il ne m'en avait pas prévenue, le traître!

SAINT-BRICE.

Par malheur, un rendez-vous que j'avais avec le ministre m'a pris une partie de ma matinée; mais libre enfin de tout soin, j'accours auprès de vous, qui êtes ma protectrice et mon amie.

LA MARQUISE.

Dites-vous vrai?

SAINT-BRICE.

Jamais je n'eus plus besoin de votre amitié et de vos conseils.

LA MARQUISE.

Ma fortune, ma vie, tout est à vous. Parlez, de grâce, parlez.

TRIO. (Batton.)

SAINT-BRICE.

J'espérais, hélas! par l'absence,
Chasser un cruel souvenir;
Et ni le temps, ni la distance,
De mon cœur n'ont pu le bannir.

LA MARQUISE, avec douleur.

Eh! quoi, malgré son inconstance,
Vous conservez son souvenir?
(A part, en le regardant.)
Ah! ni le temps, ni la distance,
De l'amour ne peuvent guérir.

SAINT-BRICE.

Oui, je l'aime encor, l'infidèle.

LA MARQUISE, à part.

Quel trouble règne dans mes sens!

SAINT-BRICE.

Et je ne puis vivre sans elle.

LA MARQUISE, de même.

Ah! rien n'égale mes tourments!

Ensemble.

SAINT-BRICE, à part.

Oui, je rougis de mon délire;
Mais je le sens, et malgré moi,
Je brûle encore, et je soupire
Pour celle qui trahit ma foi.

LA MARQUISE, à part.

Cachons ma rage et mon délire,
Moi qui lui consacrais ma foi;
Il est malheureux... il soupire...
Et pour une autre que pour moi!

SAINT-BRICE.

Je veux une fois dans ma vie
La voir encor.

LA MARQUISE, effrayée.

Dieu! quels projets?

SAINT-BRICE.

Lui reprocher sa perfidie,
Et puis m'éloigner pour jamais.

LA MARQUISE.

Croyez-en la voix d'une amie :
Quittez ces lieux, et pour jamais.
(Avec mystère.)
De l'abandon d'une infidèle
Vous y verriez bientôt, hélas!
La preuve certaine et cruelle...

SAINT-BRICE.

Que dites-vous?

LA MARQUISE.

Ne m'interrogez pas.

Ensemble.

LA MARQUISE, à part.

Cachons ma rage et mon délire, etc.

SAINT-BRICE, à part.

Oui, je rougis de mon délire, etc.

LA MARQUISE.

Pour vous plus d'espérance !
Que l'oubli, que l'absence
Soit la seule vengeance
D'un amant malheureux ;
Aux conseils d'une amie,
Dont la voix vous supplie,
Rendez-vous, je vous prie,
Abandonnez ces lieux.

SAINT-BRICE.

Pour moi plus d'espérance ;
Mais de son inconstance
Je veux avoir vengeance :
Je suis trop malheureux !
En vain, dans ma folie,
Je voudrais d'une amie
Suivre la voix chérie,
Hélas ! je ne le peux.

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; VERNILLAC.

VERNILLAC, à la marquise.

Venez, madame... enfin tout comble mon attente.
Vous seule nous manquez. Venez.

LA MARQUISE.

Oui, me voici.

VERNILLAC, apercevant Saint-Brice.

Quel est monsieur ?

LA MARQUISE.

Souffrez que je vous le présente
Monsieur de Saint-Brice, un ami.

VERNILLAC.

Il doit alors être le nôtre.
(Bas.)
Ne dois-je pas le convier?

LA MARQUISE, de même.

Gardez-vous-en... de lui, plus que tout autre,
Il faut vous défier.

VERNILLAC.

Pour quel motif?

LA MARQUISE.

Plus tard je me ferai comprendre.
(De l'autre côté, bas à Saint-Brice.)
Demain, à mon hôtel...

SAINT-BRICE.

Vous daignerez m'attendre ?

LA MARQUISE.

Je l'ai dit... mais partez. A demain.

SAINT-BRICE.

A demain.

LA MARQUISE, à Vernillac.

Et vous, mon cher, voici ma main.

Ensemble.

LA MARQUISE, à part.

Pour lui, plus d'espérance;
Et, servant ma vengeance,
L'objet de sa constance
Va former d'autres vœux.
(Haut.)
Aux conseils d'une amie,
Dont la voix vous supplie,

Rendez-vous, je vous prie,
Abandonnez ces lieux.

SAINT-BRICE.

Pour moi, plus d'espérance ;
Mais de son inconstance
Je veux avoir vengeance :
Je suis trop malheureux !
En vain, dans ma folie,
Je voudrais d'une amie
Suivre la voix chérie ;
Hélas ! je ne le peux.

VERNILLAC.

Oui, malgré moi, d'avance,
A trembler je commence ;
Cherchons avec prudence
Qui l'amène en ces lieux.
Croyons-en une amie
Qui doit être obéie ;
De lui je me méfie :
Ayons sur lui les yeux.

(Vernillac sort avec la marquise.)

SCÈNE XII.

SAINT-BRICE ; puis MADELON.

SAINT-BRICE.

Allons, puisqu'elle le veut absolument, puisque je l'ai promis, attendons à demain, et retournons à Paris. Aussi bien, si j'en juge par les apprêts que je vois, par l'air de fête qui règne en cette maison, il y a sans doute ici quelque grande cérémonie, quelque joyeux événement... Eh ! mais, quel tapage dans la rue ! et quel bruit de voitures !

MADELON, entrant et regardant.

Les voilà qui partent ; quelle file de carrosses ! tout cela, pour aller à l'église qui est à deux pas. Il n'y a qu'une

chose qui me fasse peine, c'est ma pauvre maîtresse, si triste et si pâle, au milieu de tous ces beaux messieurs qui lui adressent des compliments... (Apercevant Saint-Brice.) Eh bien! en voilà un qui est en retard. Dépêchez-vous donc, monsieur, ils sont partis!

SAINT-BRICE.

Qui donc?

MADELON.

Les mariés. La cérémonie doit déjà être commencée; car il y avait longtemps que M. l'aumônier les attendait.

SAINT-BRICE.

Pardon. Il y a donc ici un mariage?

MADELON.

Oui, vraiment.

SAINT-BRICE, à part.

J'aurais dû m'en douter.

MADELON.

Est-ce que monsieur n'est pas de la noce?

SAINT-BRICE.

Non, ma chère.

MADELON.

Monsieur voudrait parler à M. de Vernillac?

SAINT-BRICE.

Du tout.

MADELON, un peu déconcertée.

Eh bien! alors, que demandez-vous? et qui êtes-vous donc? car, dans ce temps-ci, on aime à savoir à qui on a affaire.

SAINT-BRICE.

N'ayez pas peur; je suis un ami de la marquise, M. le comte de Saint-Brice.

MADELON, avec surprise.

Ah! mon Dieu!

SAINT-BRICE.

Qu'a-t-elle donc?

MADELON.

M. le comte Arthur de Saint-Brice?

SAINT-BRICE.

Précisément.

MADELON.

Dont le régiment est depuis un an en garnison à Nancy?

SAINT-BRICE.

C'est cela même.

MADELON.

Et vous arrivez ici aujourd'hui? C'est indigne à vous.

SAINT-BRICE.

Et pourquoi donc?

MADELON.

Je n'ai pas besoin de vous le dire. Mais il y a quelqu'un au monde à qui vous pouvez vous vanter d'avoir fait bien du chagrin.

SAINT-BRICE.

Moi, mon enfant?

MADELON.

Oui, vous. Je ne souhaite de mal à personne, mais si vous êtes jamais aussi malheureux qu'elle, ce sera bien fait; et cela prouvera qu'il y a une justice.

SAINT-BRICE.

Et de qui veux-tu donc parler?

MADELON.

Pardi! de ma pauvre maîtresse, mademoiselle Hortense de Montmélian.

SAINT-BRICE.

Celle qui m'a trahi!

MADELON.

C'est bien plutôt vous. Fi! monsieur; fi! l'horreur! vous

qu'elle aimait tant, ne lui avoir pas écrit une seule fois; avoir laissé toutes ses lettres sans réponse !

SAINT-BRICE.

Que me dis-tu là ? Je n'ai rien reçu d'elle, je te l'atteste.

MADELON.

Ce n'est pas à moi que vous le ferez accroire; moi qui, en Touraine, au château d'Amboise, portais tous les jours moi-même les lettres à la poste.

SAINT-BRICE.

O ciel ! Et tu dis qu'elle me regrette, qu'elle est malheureuse?

MADELON.

Si malheureuse, que c'est malgré elle, que c'est par désespoir qu'elle se marie.

SAINT-BRICE, hors de lui.

Se marier! et qui donc?

MADELON.

Hortense.

SAINT-BRICE.

Et à qui?

MADELON.

A M. de Vernillac.

SAINT-BRICE.

Et quand donc?

MADELON.

Maintenant, dans l'instant.

SAINT-BRICE.

Ah! ma raison s'égare! courons.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; VERNILLAC, HORTENSE, LA MARQUISE, GENS DE LA NOCE.

FINALE. (BATTON.)

LE CHŒUR.

Ils sont unis... ah! quelle ivresse!
L'hymen couronne leur tendresse :
Amis, célébrons tour à tour
La beauté, l'hymen et l'amour!

HORTENSE, conduite par son mari, va remercier tous les convives. Arrivée près de Saint-Brice, elle lève les yeux et le reconnaît.

Que vois-je? Arthur!

SAINT-BRICE, à part.

Ah! c'est bien elle.

(Avec douleur.)

C'en est donc fait! mon malheur est comblé!

VERNILLAC, s'adressant à Hortense.

Qu'avez-vous donc? quelle pâleur mortelle!

(Regardant Saint-Brice.)

Et lui, cet étranger, comme il a l'air troublé!

LA MARQUISE, bas à Vernillac.

Je vous l'avais bien dit... Silence!

(Bas, de l'autre côté, à Saint-Brice.)

Et vous, en sa présence,
Par prudence, modérez-vous,

(Montrant Vernillac.)

Songez que c'est là son époux.

SAINT-BRICE, avec rage.

Son époux!

Ensemble.

SAINT-BRICE et HORTENSE, à part.

O destin qui m'accable!
O funeste avenir!

Pour jamais misérable,
Je n'ai plus qu'à mourir !

LA MARQUISE, à part.

Cet hymen qui l'accable
Vient de les désunir,
Et le sort favorable
Ne peut plus me trahir.

VERNILLAC, à part.

O rençontre incroyable!
Tous deux semblent frémir;
Et d'un trouble semblable
Je ne puis revenir.

LE CHŒUR.

Près d'une femme aimable
Ses jours vont s'embellir.
Quel destin agréable!
Quel heureux avenir!

LA MARQUISE, regardant Saint-Brice.

Je l'emporte; il n'est plus d'obstacle,
Pour s'opposer à mes projets.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; GALIFARD.

GALIFARD, entrant par le fond et s'adressant à Vernillac.

Monsieur est servi.

LA MARQUISE, étonnée et à part.

Quel miracle!
C'est Galifard! j'espérais
En être délivrée.

(Haut.)

Eh! quoi, c'est vous!

GALIFARD, appuyant sur les mots.

Moi-même,
Frais... dispos... et bien portant.

LA MARQUISE, à part.

Quand j'y pense, c'est étonnant!

VERNILLAC, lui frappant sur l'épaule.

A-t-on eu soin de vous, mon ami?

GALIFARD.

Mais, vraiment
J'ai bien bu, j'ai mangé de même,
(A la marquise.)
Et de votre obligeance extrême
Votre humble serviteur sera reconnaissant.

Ensemble.

SAINT-BRICE et HORTENSE.

O destin qui m'accable!
O funeste avenir!
Pour jamais misérable,
Je n'ai plus qu'à mourir!

VERNILLAC.

O rencontre incroyable!
Tous deux semblent frémir;
Et d'un trouble semblable
Je ne puis revenir.

LA MARQUISE.

O hasard qui m'accable!
Je n'en puis revenir :
Le destin favorable
Voudrait-il me trahir?

GALIFARD.

C'est vraiment fort aimable,
Je dois m'en applaudir;
Et d'un bienfait semblable
Gardons le souvenir.

LE CHŒUR.

Ils sont unis.. ah ! quelle ivresse !
L'hymen couronne leur tendresse.
Amis, célébrons tour à tour
La beauté, l'hymen et l'amour !





ACTE DEUXIÈME

Une chambre à coucher élégante. A droite, une table sur laquelle est déposée la corbeille de la mariée. Deux portes au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-BRICE, seul.

LE CHOEUR, en dehors.

Vive le vin! vive la danse!
A tous les plaisirs livrons-nous;
Buvons à leur douce alliance,
Buvons à ces heureux époux!

SAINT-BRICE, entrant par la porte du fond, à droite.

AIR. (Blangini.)

De ces lieux que j'abhorre, en vain j'ai voulu fuir :
Un pouvoir inconnu malgré moi m'y ramène.
(**Regardant autour de lui.**)
Oui, cette chambre est la sienne,
Et nul œil indiscret ne m'y vit parvenir.

O Dieu puissant! toi que j'implore,
Toi qui sais mes tourments affreux,
Qu'une fois je la voie encore,
Et ce sont là mes derniers vœux!
Oui, du moins, qu'elle apprenne
Que l'envie et la haine
Ont désuni nos jours;
Et que, toujours fidèle,
Je vais mourir loin d'elle,

En l'adorant toujours.

(En ce moment le chœur reprend avec plus de force. Il écoute.)

Mais l'heure s'avance,
Du bal qui commence
L'on entend la danse...
O rage! ô fureur!
Des chants d'allégresse
Et des cris d'ivresse,
Lorsque la tristesse
Règne dans mon cœur!

Dans cette demeure,
Où moi seul je pleure,
Où je maudis l'heure
Qui trompa mes vœux;
Leur destin prospère
Double ma misère,
Et moi seul sur terre
Suis donc malheureux?

LE CHŒUR, en dehors.

Vive le vin! vive la danse!
A tous les plaisirs livrons-nous;
Buvons à leur douce alliance!
Buvons à ces heureux époux!

SAINT-BRICE.

Oui, l'heure s'avance,
Du bal qui commence
L'on entend la danse...
O rage! ô fureur!
Ces chants d'allégresse,
Et ces cris d'ivresse
Que j'entends sans cesse
Déchirent mon cœur.

On vient; et si quelqu'un de la maison me découvre ici, dans son appartement!... Où me cacher? Dieu! c'est elle! et elle est seule. Voilà le premier bonheur qui m'arrive aujourd'hui.

SCÈNE II.

SAINT-BRICE, HORTENSE, entrant par une porte du fond sans voir Arthur.

HORTENSE, se jetant sur un fauteuil.

Je n'y tiens plus. Les larmes me suffoquaient... J'ai pu m'échapper. Je peux donc pleurer seule un instant !

SAINT-BRICE, à part, et s'avançant doucement.

Ah ! elle est aussi malheureuse que moi ! (A demi-voix.) Hortense, je vous revois enfin; mais dans quel moment !

HORTENSE, se levant vivement.

M. de Saint-Brice ! (Avec dignité.) Vous, monsieur, vous ici ! qui vous a donné ce droit?

SAINT-BRICE.

Mes droits ! je les ai tous perdus; je n'en ai plus d'autres que votre compassion, que votre pitié.

HORTENSE.

Laissez-moi ; je ne dois plus vous voir.

DUO. (Blangini.)

SAINT-BRICE, la retenant par la main.

Un mot, encore un mot, madame,
C'est, avant de quitter ces lieux,
La seule faveur que réclame
Des amants le plus malheureux.

HORTENSE, avec ironie.

Vous malheureux !
Lorsqu'en vos serments infidèles,
Bravant mon trop juste courroux,
Vous trahissez pour d'autres belles
Un cœur qui ne pensait qu'à vous !

SAINT-BRICE, vivement.

Que dites-vous?

Hélas! par une indigne trame,
Tous les deux on nous abusait,
Toujours constant, c'est vous, madame,
Que mon amour accusait.

Ensemble.

SAINT-BRICE.

O trahison! ô perfidie!
Et pénétrer de tels secrets,
Lorsque le serment qui vous lie
Nouo sépare, hélas! pour jamais!

HORTENSE.

O trahison! ô perfidie!
Et pénétrer de tels secrets,
Lorsque le serment qui me lie
Nous sépare, hélas! pour jamais!

SAINT-BRICE.

Comme moi, vous aimiez encore?

HORTENSE.

Oui, pour mon malheur, je le crois,
Car de cet hymen que j'abhorre,
Je saurai respecter les droits...
Il faut partir, je vous l'ordonne.

SAINT-BRICE.

Quoi! vous auriez cette rigueur!

HORTENSE.

Arthur! lorsque tout m'abandonne,
Qu'au moins il me reste l'honneur!

SAINT-BRICE.

Vous perdre, c'est perdre la vie.

HORTENSE.

Ah! partez, je vous en supplie!

SAINT-BRICE.

Et vous m'aimez?

HORTENSE.

Plus que jamais!

SAINT-BRICE, avec joie.

Je pars, je pars, je le promets.

HORTENSE et SAINT-BRICE.

Il faut te fuir encore;
O toi, mes seuls amours!
Adieu! toi que j'adore,
Adieu donc, pour toujours!

(Saint-Brice, hors de lui, est aux genoux d'Hortense, baise ses mains, et ne peut se décider à la quitter.)

HORTENSE.

On vient; vous me perdez.

SAINT-BRICE.

C'est fait de nous... Non! grâce au ciel, c'est la marquise.

SCÈNE III.

LES MÊMES; LA MARQUISE.

LA MARQUISE, à part.

Ici, ensemble! (Allant avec colère à Saint-Brice.) Eh quoi! Arthur, vous osez...

SAINT-BRICE.

Qu'avez-vous? vous êtes tremblante?

LA MARQUISE, cherchant à se remettre.

Oui, d'effroi pour vous! imprudent que vous êtes, la compromettre ainsi!

SAINT-BRICE.

Ah! vous avez raison.

LA MARQUISE.

Vernillac a des soupçons, il se doute que vous êtes son rival; on le lui a dit, ou il l'a deviné, je ne sais comment. Mais il cherchait Hortense; il la demandait. Il peut monter en cet appartement.

SAINT-BRICE.

Qu'il vienne; c'est à lui de trembler. Qu'il redoute mon désespoir, ma vengeance !

HORTENSE.

O ciel !

LA MARQUISE.

Arthur, y pensez-vous ! songez à sa position, à la vôtre. Soyez prudent. Heureusement, je suis avec vous, et il n'y a plus rien à craindre. Mais tout à l'heure, là, en tête à tête... (A part.) J'ai peine à me contenir. (A Saint-Brice.) Pardon, c'est plus fort que moi ; je suis si émue...

SAINT-BRICE.

Autant que nous, en effet. (Lui prenant la main.) Notre amie !

HORTENSE.

Notre seule amie !

LA MARQUISE, à Hortense.

Rentrez au salon, où il ne faut pas que votre absence se prolonge plus longtemps.

HORTENSE.

Oui, madame. (A Saint-Brice.) Adieu, Arthur, adieu pour jamais.

SAINT-BRICE, lui baisant la main qu'il ne peut quitter.

Adieu !

LA MARQUISE, à part.

Et devant moi ! Ah ! je me sens mourir. (A Saint-Brice.) Éloignez-vous, il le faut.

SAINT-BRICE, regardant Hortense, qui vient de sortir.

Ah ! maintenant je vous le promets.

LA MARQUISE.

Et pour en être plus sûre, c'est avec moi que vous partirez. Je vous emmène.

SAINT-BRICE.

Vous le voulez, et je vous en remercie. Votre présence, votre amitié peuvent seuls adoucir mes peines.

LA MARQUISE.

Demandez mes chevaux, ma voiture, et revenez me donner la main.

SAINT-BRICE.

Oui, madame, oui... Ah! je suis bien malheureux!

(Il sort.)

LA MARQUISE, à part.

Et moi donc! mais grâce au ciel mes tourments finiront. (Avec satisfaction.) Séparés maintenant, séparés pour jamais! et bientôt peut-être... (Avec joie.) Ah! oui. Qui pourrait s'y opposer... (Se retournant vers le fond.) Ah! c'est ce Galifard!

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, GALIFARD.

GALIFARD.

Je vous cherchais; je viens prendre vos ordres, madame. Madame a-t-elle quelque chose à me commander pour Paris?

LA MARQUISE.

C'est inutile, car j'y retourne moi-même dès ce soir.

GALIFARD, avec intérêt.

Et madame y retourne seule, à une pareille heure?

LA MARQUISE.

Je vous remercie de vos craintes pour moi... Mais rassurez-vous, M. de Saint-Brice m'accompagnera.

GALIFARD.

Quoi! ce jeune homme avec madame, dans sa voiture; ça ne se peut pas.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc?

GALIFARD, *froidement.*

Parce que ce ne serait pas convenable.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Par exemple !

GALIFARD, *ingénument.*

Madame me répondra à cela qu'elle est libre, qu'elle est veuve, et que peut-être même déjà elle le regarde comme un futur époux.

LA MARQUISE.

Et quand il serait vrai ? je vous trouve bien hardi...

GALIFARD.

Ce que j'en dis n'est pas pour moi, à qui cela est parfaitement égal; mais c'est dans l'intérêt de madame.

LA MARQUISE.

Et comment cela ?

GALIFARD, *avec ironie.*

Un jeune homme qui est la candeur, la douceur, la bonté même. Cela ne peut pas convenir à madame.

LA MARQUISE.

Quelle insolence !

GALIFARD, *levant la tête avec fierté.*

C'est possible ; j'ai changé de défaut. Ce matin j'avais celui d'être bête, je m'en suis corrigé.

LA MARQUISE.

Quel changement ! et qui donc êtes-vous ?

GALIFARD, *reprenant son air simple.*

Je vous l'ai dit : Galifard, un simple garçon pharmacien, élève, comme vous, du chevalier de Sainte-Croix, votre maître, qui a, comme vous, quelques connaissances en chimie, et qui, mettant jusqu'à présent sa science au service

de la vôtre, vous a secondée dans toutes vos entreprises, sans rien voir, sans rien dire...

LA MARQUISE, *à part.*

O ciel !

GALIFARD.

Et qui, content du sort que vous lui faisiez, n'aurait peut-être rien exigé davantage, sans ce déjeuner de ce matin, qui, par une attention délicate, devait être mon dernier repas.

LA MARQUISE.

Vous pourriez supposer...

GALIFARD, *vivement.*

Mais, aussi habile que vous, j'avais les moyens de rendre nulle votre générosité. Je vous conseille donc à l'avenir de renoncer à me faire des présents, c'est du bien perdu. Comme cette tabatière en or, dont vous m'avez gratifié en sortant de table. (*La tirant de sa poche.*) Elle contient un macouba, terrible peut-être pour tout autre amateur, que Dieu bénisse! mais pour moi tout à fait innocent. Ainsi, vous le voyez, nous pouvons nous dire mutuellement ce que disait l'autre jour le chevalier de Grammont à un joueur aussi adroit que lui : « Nous ne nous ferons rien, payons les cartes. »

LA MARQUISE.

Monsieur !...

GALIFARD.

Après cela vous les paierez peut-être un peu cher ; c'est votre faute. Mais voici mes conditions : vous n'épouserez pas M. de Saint-Brice...

LA MARQUISE.

Que dites-vous?

GALIFARD.

Parce que je vous destine un autre parti.

LA MARQUISE.

Quel est-il ?

GALIFARD.

Moi.

LA MARQUISE.

Une telle infamie...

GALIFARD.

Ne doit pas vous étonner. Vous avez une immense fortune; je n'ai rien que mes talents, et entre associés...

LA MARQUISE.

Jamais, jamais! plutôt mourir. Et quand vous connaissez mon amour, quand vous savez qu'il était le but de toutes mes actions et le seul espoir de ma vie...

GALIFARD, souriant.

Oui, cela change un peu vos plans. (Sévèrement.) Mais il le faut; je le veux, ou j'ai là les moyens de vous perdre. (Tirant son portefeuille.) Ces ordres que vous m'avez donnés par écrit, et dont le sens, quoique détourné, serait aisément compris ou expliqué; ces lettres de vous que j'ai gardées...

LA MARQUISE.

Ah! traître que tu es! c'est là ce qui fait ta force. Eh bien! livre-moi, tu le peux, tu en es le maître.

GALIFARD, froidement.

A quoi bon? et qu'y gagnerais-je?... Vous me supposez des intentions que je n'ai pas. Je ne demande rien, je vous l'ai dit, que ce mariage, secret si vous voulez, qui aura lieu en Italie, en pays étranger, où cela vous conviendra. Mais vous m'appartiendrez, votre fortune du moins. Après cela, et quoique Italien, je ne suis ni exigeant, ni jaloux; et une fois marié, je ne serai pas ridicule; vous n'aurez à craindre de moi ni infidélité, ni indiscrétion; et pour encourager votre confiance, je commencerai, je vous donnerai l'exemple. Je m'en rapporte à votre bonne foi et à votre générosité. (Lui tendant le portefeuille.) Voici vos lettres.

LA MARQUISE.

Est-il possible !

GALIFARD.

Elles y sont toutes ; vous pouvez les examiner à loisir. (Voyant la marquise qui se hâte de serrer le portefeuille.) Mais pour cela, vous n'en êtes pas moins en mon pouvoir ; vous renverrez M. de Saint-Brice, il retournera à Paris, seul et sans vous.

LA MARQUISE.

M'imposer de telles conditions !

GALIFARD.

Vous les tiendrez, s'il vous est cher ; car à la moindre infraction à nos traités, je me venge sur lui par les mêmes moyens que vous m'avez enseignés.

LA MARQUISE, tremblante et s'appuyant sur un fauteuil.

C'est fait de moi !

GALIFARD, l'examinant et avec joie.

Ah ! vous l'aimez bien ! car je vous ai fait trembler, je ne me croyais pas tant de pouvoir. Alors, pensez à lui ; mais le voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; SAINT-BRICE, MADELON.

MADELON.

La voiture de madame est à ses ordres. (A Saint-Brice.) Et puisque vous partez avec elle...

SAINT-BRICE.

Oui, je suis prêt à l'accompagner.

LA MARQUISE, cherchant à cacher son trouble.

C'est bien... pas encore... tout à l'heure... je suis à vous.

GALIFARD, bas.

Ce n'est pas là ce dont nous sommes convenus.

SAINT-BRICE.

Auriez-vous différé votre départ ?

LA MARQUISE.

Oui, pour quelques instants. (Galifard tire de sa poche la tabatière d'or et frappe légèrement dessus avant de l'ouvrir; la marquise voit ce geste.) O ciel! (A Saint Brice.) Il faut d'abord que je vous voie, que je vous parle.

SAINT-BRICE, vivement.

Disposez de moi.

(Madelon, pendant ce temps, range tout dans l'appartement, et regarde le bouquet qui est dans la corbeille de la mariée.)

LA MARQUISE, le regardant avec crainte et tendresse.

Oui, je reste auprès de vous ; je ne vous quitterai pas. Il le faut, je le dois ; je dois veiller sur vous.

GALIFARD, qui a ouvert froidement la tabatière, la présente à Saint-Brice.

Monsieur le comte veut-il me faire l'honneur...

(Saint-Brice, sans lui répondre, ôte son gant et se dispose à prendre dans la tabatière. Mais avant que ses doigts y aient touché, la marquise se jette entre lui et Galifard.)

LA MARQUISE, vivement.

Partez, partez sur-le-champ.

SAINT-BRICE, étonné.

Comment!... et ce que vous me disiez tout à l'heure?

LA MARQUISE, cherchant à se remettre.

Certainement; moi, je reste, j'ai des motifs, qui jusqu'à demain me retiennent ici. Mais vous, c'est différent; vous savez bien, et c'était convenu, qu'il faut vous éloigner à l'instant. Nous nous reverrons plus tard.

GALIFARD, froidement et jouant avec la boîte.

C'est bien!

LA MARQUISE.

Mais il y va de ce que j'ai de plus cher; partez sans moi; je le veux, je l'exige.

SAINT-BRICE.

J'obéis; mais auparavant...

LA MARQUISE.

Non, sortez de ces lieux, tout de suite; je le demande. Adieu.

(Saint-Brice s'incline.)

GALIFARD, remettant la tabatière dans sa poche.

A la bonne heure!

(La marquise veut encore se rapprocher de Saint-Brice, mais elle rencontre un regard de Galifard qui la force à s'éloigner; elle sort avec lui.)

SCÈNE VI.

SAINT-BRICE, MADELON.

MADELON.

C'est une amie véritable que vous avez là, et elle a bien raison : il faut partir.

SAINT-BRICE.

Oui, je le sens comme elle; mais m'éloigner sans apprendre à Hortense les motifs de ce départ!

MADELON, l'entraînant.

Il le faut.

SAINT-BRICE, apercevant la table qui est à droite, y court et s'assied.

Ah!

MADELON.

Eh bien! que faites-vous?

SAINT-BRICE.

Rien qu'un mot, un seul mot! (Écrivant.) Qu'elle sache que c'est pour son repos, pour son honneur que je m'arrache des lieux qu'elle habite!

MADELON, avec crainte et regardant autour d'elle.

Et si l'on vous surprenait dans cette chambre qui est la sienne?

SAINT-BRICE, sans regarder.

Non, personne! (Écrivant toujours.) Elle saura que le temps ni l'absence ne peuvent nous désunir; et ce serment que je signe d'être toujours à elle, je le tiendrai jusqu'à la mort! (Se levant, et à Madelon.) Tiens, remets-lui ce billet.

MADELON.

Y pensez-vous?

SAINT-BRICE.

Une lettre tout ouverte... ce sont mes adieux, mes derniers adieux; qu'elle les lise, et je pars moins malheureux.

(La marquise paraît en ce moment à la galerie du fond; elle voudrait parler à Saint-Brice, mais le voyant avec Madelon, elle s'arrête.)

MADELON.

Impossible aujourd'hui d'approcher de madame, monsieur ne la quitte pas un instant.

SAINT-BRICE.

Eh bien, ce soir, demain! je t'en conjure, il y va de ma vie!

MADELON, prenant la lettre.

Pauvre jeune homme! Mais moi-même je n'oserai jamais. (Apercevant la corbeille qui est sur la table.) Ah! une idée. (Elle va à la corbeille, y prend un bouquet de roses, y cache la lettre et remet le bouquet dans la corbeille.) Comme cela, cela vaut mieux. J'avertirai madame de la prendre.

SAINT-BRICE.

A merveille!

MADELON.

Si toutefois M. de Vernillac me permet de lui parler; car les maris, c'est terrible! surtout les nouveaux. (Geste de colère de Saint-Brice.) Mais partez, monsieur, partez.

SAINT-BRICE.

Un instant encore...

MADELON, le poussant et l'entraînant avec elle.

Non, non, je ne vous quitte pas que je ne vous aie vu dehors.

(Ils sortent par la porte à droite du spectateur; la marquise entre par la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, seule, vivement.

Un billet, là, dans cette corbeille, pour Hortense. (Elle va à la corbeille et prend le bouquet de roses.) Lisons vite! Quand il y a à peine une heure qu'il l'a quittée. Que peut-il avoir à lui dire? (Tenant la lettre.) Ma main tremble malgré moi. (Lisant avec émotion et dépit.) Ah! que d'amour! (Avec douleur.) Tout ce que j'éprouve, il l'a écrit, et c'est à elle! (Lisant à haute voix et distinctement la lettre.) « Oui, Hortense, je vous ai aimée et « vous aimerai toujours! la trahison a pu nous séparer, mais « non nous désunir. Vos nouveaux serments ne me dégagent « pas des miens; j'y resterai fidèle, je resterai libre; et tant « que vous vivrez, aucune union, aucun hymen n'engagera « ma foi; je vous le jure, et j'en signe la promesse. » Qu'ai-je lu! Ainsi se dissipe mon seul espoir! (Elle replie la lettre qu'elle remet dans le bouquet.) Après tant d'efforts pour l'unir à moi! après tant d'obstacles détruits, il en reste encore! Ce Galifard! cette Hortense qui est perdue pour lui, et dont le souvenir vient encore se placer entre nous!... Ah! que ne puis-je renverser tout ce qui nous sépare! me défaire à la fois de tous mes ennemis! (Elle se rapproche de la corbeille, reprend le bou-

quet de roses et la lettre, et joue de l'autre main avec un flacon de cristal attaché à sa ceinture.) Oui, c'est bien là de l'amour, de l'amour passionné, insurmontable. Tant qu'elle vivra... Et quand je pense qu'une goutte de ce flacon peut me délivrer à jamais de l'ennemie la plus redoutable pour moi! (S'arrêtant et détournant la tête.) Ah! une pauvre fille qui ne m'a jamais offensée... (Reprenant avec colère.) Jamais offensée! mais il l'aime, il l'aimera toujours! unis ou séparés, il sera toujours à elle; il lui appartiendra, *et tant qu'elle vivra!* (Avec rage.) Tant qu'elle vivra!... (Par un mouvement convulsif et presque involontaire, elle jette sur le bouquet quelques gouttes du flacon.) Dieu! l'on vient!

(Elle remet le bouquet dans la corbeille et s'en éloigne.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, VERNILLAC, HORTENSE, MADELON, HOMMES et FEMMES de la noce, venant assister au coucher de la mariée.

FINALE. (CARAFA.)

LE CHŒUR.

Dans le mystère et le silence
Conduisons ces heureux époux;
Oui, voici la nuit qui s'avance,
Voici minuit, retirons-nous.

(On entend dans le lointain un air de danse.)

VERNILLAC.

J'en ai les craintes les plus grandes,
Ce bal-là n'en finira pas;
Entendez-vous encor là-bas
Les menuets, les sarabandes?

LA MARQUISE, à Vernillac, s'efforçant de sourire.

Adieu, moi, je retourne à Paris à l'instant.

VERNILLAC, à la marquise.

Si les autres, du moins, pouvaient en faire autant!

Moi, que le bal n'amuse guère,
Je voulais m'échapper sans bruit;
Et ces messieurs, avec mystère,
Jusqu'ici m'ont tous reconduit.

LE CHŒUR.

Dans le mystère et le silence, etc.

HORTENSE, à part, à droite du théâtre.

Que désormais l'honneur seul me conseille!

MADELON, s'approchant d'Hortense, lui dit à demi-voix :

Une lettre de lui!

HORTENSE, vivement.

Je dois la refuser.

MADELON, montrant la table à droite.

Dans un bouquet de fleurs, là! dans cette corbeille!...

VERNILLAC, qui les voit causer à voix basse, s'approche et entend ces derniers mots:

« Là! dans cette corbeille!... »

(A part.)

Que veut dire cela? voudrait-on m'abuser?

LE CHŒUR.

Dans le mystère et le silence, etc.

(Tous les gens de la noce sortent. Vernillac ferme les portes.)

SCÈNE IX.

HORTENSE, VERNILLAC.

(Hortense s'est jetée à gauche sur un fauteuil, du côté opposé à celui où est la corbeille de noce. Elle reste la tête appuyée sur sa main, et plongée dans ses réflexions. Vernillac, après avoir regardé attentivement autour de lui, s'approche d'elle lentement.)

VERNILLAC.

Lorsque l'hymen qui nous engage
Tous deux nous enchaîne à jamais.

Dans votre cœur ce mariage
Ne laisse-t-il aucuns regrets?

HORTENSE.

Soumise au nœud qui nous engage,
Et toujours fidèle à l'honneur,
Vous obéir dans mon ménage,
Vous plaire sera mon bonheur.

VERNILLAC, la regardant avec défiance.

Ainsi donc, il n'est dans votre âme
Rien dont je puisse être jaloux?
Eh! mais... vous vous taisez, madame.

HORTENSE, tremblante et baissant les yeux.

Je n'aimerai que mon époux.

VERNILLAC, la regardant.

Et jamais dans votre pensée
Vous n'aurez de secrets pour lui?

HORTENSE, à part.

De terreur mon âme est glacée.

VERNILLAC, insistant d'une voix sévère.

Jamais de secrets?

HORTENSE, pouvant à peine parler.

Non, jamais!

VERNILLAC, d'un air menaçant, et montrant la corbeille.

Pas même ici?
Parmi ces fleurs...

(A part.)

O ciel! elle a frémi.

Ensemble.

HORTENSE, à part.

La force m'abandonne,
Hélas! et malgré moi,
Dans mon cœur, je frissonne
Et de trouble et d'effroi.

VERNILLAC, à part.

Malgré moi, je soupçonne
Son trouble et son effroi;
La prudence l'ordonne,
Soyons maître de moi.

(A Hortense.)

Ce trouble, je le vois, cache quelque mystère
Que je veux pénétrer...

(Il s'élance vers la corbeille.)

Il n'importe à quel prix!

HORTENSE.

Arrêtez! qu'allez-vous faire?

VERNILLAC, avec colère.

Vous savez donc?...

HORTENSE, d'un air suppliant.

Monsieur!

VERNILLAC.

Achevez.

HORTENSE.

Je ne puis.

VERNILLAC, lui prenant la main.

Parlez.

HORTENSE, hors d'elle-même.

Eh bien, je ne puis m'en défendre;
Là, dans ces fleurs... du moins on vient de me l'apprendre,
Car moi je l'ignorais...

VERNILLAC, avec impatience.

Eh bien?

HORTENSE, baissant les yeux.

Est un billet.

VERNILLAC, avec colère.

Et de qui?

HORTENSE, tremblante.

De quelqu'un qui dès longtemps m'aimait.

VERNILLAC.

O fureur!

HORTENSE, vivement et les mains jointes.

De quelqu'un dont l'image est bannie,
Que je ne verrai plus, que pour jamais j'oublie.

VERNILLAC, allant à la table.

Je veux voir cet écrit.

HORTENSE, le retenant.

Monsieur, au nom du ciel!

VERNILLAC.

Je veux le voir.

HORTENSE.

Ah! par pitié!... par grâce!...

VERNILLAC, la repoussant.

Eh quoi! votre cœur criminel
De m'implorer a l'audace!
(Courant à la corbeille et saisissant le bouquet.)
Non, point de pitié, point de grâce!

(Il veut regarder le bouquet, en respire la vapeur empoisonnée, et tombe sur le fauteuil qui est près de la table, puis, se soulevant avec peine, il retombe en s'écriant :)

Hortense! Ah! je me meurs.

HORTENSE.

Monsieur!... Il n'entend plus; ô comble de terreurs!
(Lui prenant la main.)
Quel froid mortel!... et seule ici... personne!
(Écoutant au fond.)
Personne autour de moi, quand l'air au loin résonne
Du tumulte du bal et de ses sons joyeux.
(Elle court à plusieurs sonnettes qu'elle tire avec violence.)
Au secours! au secours!

SCÈNE X.

Les mêmes; MADELON, entrant la première, puis PLUSIEURS PERSONNES de la noce; les portes du fond restent ouvertes, et l'on entend pendant la fin de cet acte un bruit lointain de bal.

MADELON.

Qu'avez-vous?

(**Apercevant Vernillac.**)

Ah ! grands dieux !

(**Les gens de la noce se pressent autour de lui, et cherchent à le faire revenir.**)

Ensemble.

HORTENSE et MADELON.

La force m'abandonne,
Hélas! c'est fait de moi;
Je tremble, je frissonne
Et d'horreur et d'effroi.

LE CHŒUR, autour de Vernillac.

Le trépas l'environne,
Et qu'est-ce que je voi?
Je tremble, je frissonne
Et d'horreur et d'effroi.

(**A Madelon, à demi-voix.**)

Il n'est plus !

MADELON.

Mort... mort ! ah ! grands dieux !

HORTENSE, voulant s'avancer.

Que dites-vous?

MADELON, l'empêchant d'approcher.

Éloignez de ses yeux.
Ce spectacle affreux.

LE CHOEUR.

Sortez, éloignez de ses yeux
Ce spectacle affreux.

(Les gens du bal ont formé des groupes autour de Vernillac, et masquent sa vue à Hortense, que Madelon entraine. Pendant ce temps, le bruit de bal continue toujours dans le lointain.)





ACTE TROISIÈME

A Paris, rue Neuve-Saint-Paul, dans l'hôtel de la marquise. Un salon. Porte au fond ; deux portes latérales. A gauche du spectateur, une cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, assise près de la cheminée, et DEUX DOMESTIQUES debout recevant ses ordres.

Vingt personnes à dîner, vous entendez? A côté de moi, M. de Soubise et M. de Dangeau. Nous dînerons tard, très-tard, à deux heures. M. de Dangeau est obligé d'aller ce matin à la cour; et c'est pour se rendre à mon invitation qu'il reviendra exprès de Versailles. (Réfléchissant.) De Versailles ! Il nous en rapportera des nouvelles... (Aux deux domestiques.) Je déjeunerai seule, ici, au coin du feu; une tasse de thé, pas autre chose; pour tantôt, que l'on n'épargne rien, et que tout soit convenable. (Ils vont pour sortir.) Un mot encore; je ne reçois personne ce matin que M. de Saint-Brice, si par hasard il se présentait, et mon intendant Galifard, qui doit venir. Allez, qu'on me laisse.

(Les domestiques sortent.)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, seule.

Oh! il viendra! il n'aura garde d'y manquer; il m'a fait demander un moment d'entretien, et lui-même a fixé l'heure.

C'est fini, nous traitons d'égal à égal! Patience! nous verrons qui des deux l'emportera. Commençons par examiner ces lettres que mon imprudence avait laissées entre ses mains, et qu'il m'a rendues, pour donner, disait-il, l'exemple de la générosité. (Ouvrant une des lettres.) Générosité qui lui coûte peu; car ces lettres, il ne pouvait guère en faire usage contre la personne qui les a écrites, sans compromettre celle qui les avait reçues. (Après avoir lu.) Oui, voilà quelques phrases douteuses, que l'on pouvait tourner contre moi. (Prenant d'autres lettres.) Ces deux autres aussi, (Réfléchissant.) surtout à cause des événements qui les ont suivies. (Parcourant d'autres lettres.) J'ai eu tort, grand tort. (Froidement.) Je n'écrirai plus! Brûlons tout cela. (Elle jette l'une après l'autre toutes les lettres au feu.) Me voilà tranquille! Ne reste-t-il plus rien dans ce portefeuille? (Le secouant.) Non. (L'examinant avec attention.) Cependant, et quoique rien ne soit apparent, il me semble à la forme que ce doit être un de ces portefeuilles à secret, inventés par cet Italien, et je crois me rappeler qu'en pressant un des coins de la monture... (Elle pousse un ressort.) Oui, vraiment, c'est bien cela; (Elle retire quelques papiers qu'elle parcourt.) des formules, des recettes; il est vraiment plus habile que je ne pensais, et ce papier rouge plié... (L'ouvrant.) Ah! ah! un antidote certain : je comprends maintenant... (Souriant.) C'est à l'aide de ce préservatif infaillible, qu'il a déjoué hier matin mes combinaisons. (Elle jette au feu la poudre que renfermait ce papier.) Ennemi difficile à surprendre! et s'il s'apercevait... (Avec joie et saisissant une idée qui lui vient.) Il ne s'en apercevra pas! (Lentement et réfléchissant.) Et si l'on remplaçait ce moyen de défense par un autre tout contraire; si plus tard, trahi lui-même par ses propres précautions... (Sortant brusquement de sa rêverie.) Qui vient là?

SCÈNE III.

LA MARQUISE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Galifard, qui demande à parler à madame la marquise.

LA MARQUISE, se levant.

Galifard! (Froidement.) C'est bien; je suis à lui. Faites-le entrer dans ce salon, et qu'il attende : je vais revenir.

(Elle prend le papier rouge et le portefeuille qu'elle emporte, et entre dans l'appartement à gauche.)

LE DOMESTIQUE, s'inclinant.

Oui, madame. (Allant à la porte du fond, et s'adressant à Galifard, qu'il fait entrer.) Entrez, entrez, madame est occupée, et elle ne peut vous donner audience que dans un instant. Attendez là, camarade.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

GALIFARD, seul, le regardant sortir.

Camarade! En voilà un que je mettrai à la porte, et dès demain. (Regardant autour de lui.) C'est agréable d'être chez soi! Bel appartement, bel hôtel! et quand je pense que bientôt, que dès à présent tout cela m'appartient... (Souriant.) Mais cela devait finir ainsi : avec de l'ordre et de l'intelligence, on prospère toujours.

COUPLETS. (Berton.)

Premier couplet.

Gens sans caractère
Et sans dignité,
Qui, dans la misère

Et la probité
Végétez sans cesse,
Et qui, mal vêtus,
Vantez la sagesse,
L'honneur, les vertus :
Sots, sots que vous êtes,
Changez tous d'emplois,
Car les plus honnêtes
Sont les plus adroits.

Deuxième couplet.

Sans peur, sans reproches,
De gros fournisseurs,
En vidant vos poches,
Remplissent les leurs.
Quand ils ont voiture,
Laquais et bon vin,
La probité pure,
A pied meurt de faim...
Sots, sots que vous êtes,
Changez tous d'emplois;
Car les plus honnêtes
Sont les plus adroits.

(A part.) Ah! C'est mon épouse!

SCÈNE V.

GALIFARD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, le saluant de la main.

Vous êtes de parole.

GALIFARD.

Toujours, madame la marquise.

LA MARQUISE.

J'ai trouvé en effet toutes les lettres que vous aviez reçues de moi.

GALIFARD.

Le compte y était bien, n'est-il pas vrai? et il n'en manquait aucune?

LA MARQUISE, lui rendant le portefeuille.

Aucune.

GALIFARD, examinant le portefeuille et voyant qu'il est intact.

La régularité dans mes comptes, c'est une habitude que j'ai prise dans mon état d'intendant. (Mettant le portefeuille dans sa poche.) Et puis les lettres de madame m'étaient trop chères, pour ne pas les conserver toutes avec soin; trésor précieux, qui maintenant, je m'en doute, n'existe plus.

LA MARQUISE.

Je viens de les brûler.

GALIFARD.

C'est aussi ce que j'aurais fait à la place de madame; et maintenant, grâce au ciel, il n'y a plus entre nous d'autres rapports que ceux de la bonne foi, et d'une inclination mutuelle. On ne pourra plus dire que c'est un mariage d'intérêt.

LA MARQUISE, avec un mouvement de colère qu'elle réprime soudain.

Un mariage!... vous y tenez donc toujours?

GALIFARD.

Plus que jamais : c'est une idée fixe.

LA MARQUISE.

Et vous n'avez pas pensé à ce qu'on en dirait dans le monde?

GALIFARD.

Tant pis pour ceux qui en médiraient. (Froidement.) Nous savons, vous et moi, comment les faire taire.

LA MARQUISE, avec hauteur.

Galifard!

GALIFARD.

Après cela, je conviens qu'en France, à Paris, dans vos brillantes sociétés de la place Royale, cela pourrait avoir

quelque inconvénient. Mais dans mon pays, en Italie, où je ne suis plus connu, rien ne vous empêche d'épouser le signor Galifardi, ou même le prince Galifardi; car en Italie nous sommes tous princes.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; DEUX DOMESTIQUES, apportant du thé sur un guéridon qu'ils placent près de la marquise.

LA MARQUISE.

Ah! c'est bien. C'est mon déjeuner. (Aux domestiques.) Retirez-vous. (A Galifard.) Vous permettez, monsieur Galifard ?

GALIFARD.

Comment donc, madame !...

LA MARQUISE.

Oserais-je vous offrir une tasse de thé?

GALIFARD.

Certainement, madame. Aux termes où nous en sommes... c'est un honneur que tout autre que moi serait peut-être bien téméraire d'ambitionner. Mais, comme je vous le disais hier, je ne crains rien ; j'ai confiance, j'accepte.

LA MARQUISE, d'un air aimable.

Et vous avez raison. Prenez un siége ; mettez-vous là, et parlons d'affaires.

GALIFARD, s'asseyant.

Parlons-en de bonne amitié.

DUO. (AUBER.)

GALIFARD et LA MARQUISE.

Douce amitié ! par ta puissance,
Tout ici-bas est oublié,
Et qu'entre nous règnent d'avance
La confiance et l'amitié.

GALIFARD.

Ainsi donc, et pour l'Italie
Tous deux nous partons dès demain ?

LA MARQUISE, faisant le thé.

Nous partirons pour l'Italie,
Puisque tel est votre dessein.

GALIFARD, la regardant.

C'est là que d'une tendre amie
L'amour me destine la main.

LA MARQUISE, préparant toujours le thé.

Ah ! c'est là qu'une tendre amie
Doit au vôtre unir son destin.

GALIFARD.

Destin glorieux qui m'honore !

LA MARQUISE, souriant.

Ah ! nous n'y sommes pas encore.

(Versant du thé, d'abord dans sa tasse, puis ensuite dans celle de Galifard.)

Déjeunons, mon futur époux.

GALIFARD.

C'est juste.

(La marquise met du sucre dans sa tasse et boit. Pendant ce temps, Galifard, qui a pris son portefeuille, en ouvre le ressort, prend le papier rouge, et jette dans sa tasse une pincée de la poudre qui s'y trouve renfermée.)

LA MARQUISE, le regardant faire.

Eh ! mais, que faites-vous ?

GALIFARD, froidement, et d'un air détaché.

Rien : c'est mon régime ordinaire !
Une espèce de vulnéraire
Qui rend le thé très-stomacal,
(Souriant.)
Et l'empêche de faire mal.

LA MARQUISE, souriant.

Une semblable inquiétude
Entre amis !

GALIFARD, souriant aussi.

C'est égal,
On peut, sans le vouloir, se tromper... l'habitude...

LA MARQUISE, pendant qu'il boit.

Oh ! je ne dis plus rien.
C'est bien.

GALIFARD.

N'est-il pas vrai ?

LA MARQUISE.

Très-bien, très-bien, très-bien.

GALIFARD et LA MARQUISE.

Douce amitié ! par ta puissance, etc.

LA MARQUISE, avec gaieté.

Nous partons donc pour l'Italie !
Et nous partirons dès demain ?

GALIFARD.

Ah ! combien l'hymen qui nous lie
Nous promet un heureux destin !

LA MARQUISE.

Et quel bonheur sera le nôtre !

GALIFARD.

Point de contrainte, de façons.

LA MARQUISE.

Jamais de secrets l'un pour l'autre.

GALIFARD.

Quel bon ménage nous ferons !

GALIFARD et LA MARQUISE.

L'hymen qui nous rassemble
N'aura que de beaux jours ;
Buvons, buvons ensemble
A l'hymen, aux amours !

GALIFARD, à part.

Ah ! pour moi, quelle ivresse !
J'ai su, par mon adresse,

Partager sa richesse,
Et l'engager à moi.
Ah! quel bonheur extrême!
Malgré celui qu'elle aime,
Je la force elle-même
A me donner sa foi.

LA MARQUISE, à part.

Ah ! pour moi quelle ivresse !
Sa haine vengeresse
D'une telle promesse
A dégagé ma foi.
Oui, par ce stratagème,
C'est son adresse même
Qui vient aujourd'hui même
De le livrer à moi.

GALIFARD et LA MARQUISE.

L'hymen qui nous rassemble, etc.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; SAINT-BRICE, entrant par la porte à droite, et regardant encore dans l'appartement par lequel il entre.

GALIFARD.

Qui vient nous déranger? On ne peut pas être seul un moment dans son ménage.

LA MARQUISE.

M. de Saint-Brice.

SAINT-BRICE, pâle et agité, entrant brusquement.

Ah! madame! je viens à vous; si vous saviez... (Apercevant Galifard.) Mais pardon, vous étiez en affaires; j'attendrai.

LA MARQUISE, d'un ton de prière.

Galifard!

GALIFARD, bas.

Je comprends! je m'en vais, mais il ne faut pas qu'il s'y accoutume. Faites-lui vos adieux, et demain en Italie.

LA MARQUISE, gaiement, de même.

Soit, je m'y résigne; il faut bien se faire une raison, et demain, ce soir même, je l'espère, ces idées-là n'auront plus rien qui m'effraie.

GALIFARD, de même.

A la bonne heure! nous serons unis, je le jure. Adieu, signora.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, SAINT-BRICE, qui s'est jeté dans un fauteuil, et qui y reste la tête appuyée dans les mains.

LA MARQUISE, à part, regardant sortir Galifard avec joie.

Adieu, et cette fois, pour jamais; avant une heure je serai sûre de son silence; et libre maintenant de ma main et de mon cœur... (Elle s'approche de Saint-Brice, qui est toujours assis dans le fauteuil.) Qu'avez-vous, mon ami? que vouliez-vous m'apprendre? parlez, vous savez si je vous suis dévouée!

SAINT-BRICE.

Je connais votre amitié, et j'en viens réclamer une grande preuve. Un événement horrible est arrivé...

LA MARQUISE, à part.

Aurait-il appris déjà?...

SAINT-BRICE.

Hier soir à Versailles.

LA MARQUISE, à part.

Il sait tout.

SAINT-BRICE.

Concevez-vous un malheur pareil? le soir même de leurs noces, à peine les avions-nous quittés...

LA MARQUISE.

Eh bien! achevez.

SAINT-BRICE.

Expiré sur-le-champ, comme frappé de la foudre.

LA MARQUISE.

O ciel! celle que vous aimiez tant! cette pauvre Hortense!...

SAINT-BRICE, *vivement.*

Non, madame, ce n'est pas elle.

LA MARQUISE, *stupéfaite.*

Et qui donc?

SAINT-BRICE, *de même.*

Son mari!

LA MARQUISE, *atterrée.*

Ah! grand Dieu! mais ce n'est pas possible; c'est épouvantable!

SAINT-BRICE.

La nouvelle n'en est que trop certaine; et vous sentez que l'honneur, la délicatesse, me forcent seuls à contraindre des sentiments que maintenant je serais maître de laisser éclater; car enfin elle est libre, moi aussi; nous nous aimons, et rien ne peut nous empêcher plus tard d'être unis.

LA MARQUISE, *à part.*

Tant de périls, tant de crimes, pour en arriver là!

SAINT-BRICE, *continuant avec chaleur.*

Mais d'ici à ce qu'il me soit permis de réaliser un tel projet, jusqu'à ce que je puisse lui rendre publiquement mes soins et mes hommages, c'est près de vous que je lui ai conseillé de chercher un asile, près de vous qui, seule, nous avez témoigné de l'intérêt; et dans ce moment elle doit être ici, chez vous.

LA MARQUISE, *troublée.*

Chez moi! je ne puis... craignez de me la confier.

SAINT-BRICE.

Et pourquoi?

LA MARQUISE.

Je ne sais, mais les convenances et votre présence chez moi...

SAINT-BRICE.

Je m'éloignerai. Je sais qu'elle est là ; daignez l'accueillir ; convenez avec elle du temps, de l'époque où je pourrai me présenter devant elle, je me soumets à tout ; et même aujourd'hui, avant mon départ, je ne lui ferai mes adieux qu'autant qu'elle et vous daignerez y consentir.

LA MARQUISE.

C'est bien ; laissez-nous.

SAINT-BRICE, lui baisant la main.

Ah ! que vous êtes bonne !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, HORTENSE.

LA MARQUISE, à part.

Les laisser se voir, s'aimer ! Je ne le pourrais pas ! Que faire cependant ? elle ne serait plus, qu'il l'aimerait encore ; ils s'aimeront donc toujours ! oh ! non, non. (Haut à Hortense qui s'avance lentement et les yeux baissés.) Approchez, mon enfant.

HORTENSE.

M. de Saint-Brice vous quitte ?

LA MARQUISE, d'un air distrait.

Oui ; et je suis encore toute tremblante de ce qu'il vient de m'apprendre.

HORTENSE.

N'est-ce pas, madame ? et qui m'aurait dit hier... Eh ! mais, vous ne m'écoutez pas ?

LA MARQUISE.

Non, une autre idée m'occupait ; pardon.

HORTENSE.

Conçoit-on un événement pareil ? aussi prompt, aussi effroyable ?

LA MARQUISE.

Il n'était que trop à craindre : ses menaces d'hier m'avaient fait frémir; et la jeunesse, l'amour, le désespoir...

HORTENSE

Que dites-vous ?

LA MARQUISE, avec égarement et sans l'écouter.

Qui ne l'excuserait ? Quand il faut renoncer à ce qu'on aime, et plus encore, la voir dans les bras d'un autre ! (Avec exaltation.) Ah ! je conçois tout, je comprends tout ce que la passion peut faire entreprendre, et peut faire oublier.

HORTENSE.

Madame, au nom du ciel !... Vous me glacez de terreur.

LA MARQUISE, sortant de son égarement.

Qu'ai-je dit ? qu'avez-vous entendu ?

HORTENSE, tremblante.

Je ne sais. Mais M. de Saint-Brice, qui à l'instant même vous quittait...

LA MARQUISE, avec effroi et lui mettant la main devant la bouche.

Taisez-vous, taisez-vous ; je ne sais rien, je ne dois rien savoir, ni vous non plus : ce serait nous perdre tous. (Avec force.) Voulez-vous le perdre ?

HORTENSE, poussant un cri.

Ah !

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous, mon enfant ?

HORTENSE, se jetant dans ses bras en sanglotant.

Ah ! madame ! ah ! ma protectrice !...

LA MARQUISE.

Calmez-vous, de grâce.

HORTENSE, à voix basse.

Qu'il parte à l'instant, qu'il quitte la France! Je ne le verrai plus, ni lui, ni personne; je renonce au monde, et ensevelie dans un couvent...

LA MARQUISE.

Silence, on vient. Cachez votre effroi, vos larmes! pour vous et, je n'ose le dire, pour notre ami.

SCÈNE X.

LES MÊMES; PLUSIEURS INVITÉS de la marquise.

FINALE. (HÉROLD.)

LE CHŒUR.

Quand l'amitié nous appelle,
Nous accourons à sa voix;
Certains de trouver près d'elle
Tous les plaisirs à la fois.

LA MARQUISE, allant à eux.

Pardon, messieurs, pardon du trouble où je me voi.
En voulant aujourd'hui vous réunir chez moi,
J'étais loin de m'attendre au coup qui nous accable,
Une fête aujourd'hui serait peu convenable
Quand je viens de perdre un ami.
Vernillac!

LE CHŒUR.

Ah! grands dieux!

LA MARQUISE, montrant Hortense.

Dont la veuve est ici.

LE CHŒUR, regardant Hortense.

Eh quoi, si jeune encore!
A peine à son aurore

Connaître le malheur?
Respectons sa douleur.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE, à la marquise.

Eh bien! vous l'avez vue, et puis-je devant elle
Me présenter?

LA MARQUISE.

Pas à présent; plus tard.

SAINT-BRICE, avec surprise.

Elle refuse?

LA MARQUISE.

Oui, sa douleur mortelle,
Ainsi que son devoir, veulent votre départ.

SAINT-BRICE, s'approchant d'Hortense.

Dois-je le croire? est-ce bien vous, Hortense,
Qui d'un ami redoutez la présence?

HORTENSE, avec émotion et baissant les yeux.

Je ne dois plus, je ne veux plus vous voir.

SAINT-BRICE.

Et pourquoi donc?

HORTENSE.

Vous devez le savoir.

SAINT-BRICE.

Qui, moi?

HORTENSE.

Partez, vous devez me comprendre;
Dans un couvent demain je vais me rendre.

SAINT-BRICE.

Et pour quel temps?

HORTENSE.

Pour toujours.

SAINT-BRICE.

Ah! grands dieux!
Écoutez-moi.

HORTENSE.

Jamais! je ne le peux.

Ensemble.

HORTENSE.

Dans mon âme éperdue,
Je frémis à sa vue;
Une secrète horreur
S'empare de mon cœur.

SAINT-BRICE.

Quelle crainte inconnue
Fait redouter ma vue?
D'une horrible terreur
Je sens battre mon cœur.

LE CHŒUR, regardant Hortense.

Elle tremble à sa vue!
Son âme trop émue
Succombe à son malheur;
Respectons sa douleur.

LA MARQUISE, à Saint-Brice.

Venez, fuyez sa vue;
Son âme trop émue
Succombe à son malheur;
Respectez sa douleur.

SAINT-BRICE, à Hortense.

Vous le voulez, je me retire!
Mais qu'un seul mot calme mon cœur,
Qu'au moins mon aspect vous inspire
De la pitié!

HORTENSE, s'éloignant.

C'est de l'horreur!

SAINT-BRICE.

Ah ! c'en est trop! un tel outrage
De l'amitié rompt tous les nœuds.

LA MARQUISE, l'entraînant.

Venez, venez, quittons ces lieux.

SAINT-BRICE.

Oui, je veux fuir... oui, j'aurai le courage
De briser des nœuds détestés.

LA MARQUISE, l'entraînant, et prête à sortir.

Il est à moi, je triomphe!

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; GALIFARD, pâle, mourant, et entouré de GENS DE JUSTICE.

GALIFARD, montrant du doigt la marquise, et parlant avec effort.

Arrêtez !
Cette fois votre adresse a déjoué la mienne,
Mais j'ai pris ma revanche ; avant ma fin prochaine,
J'ai tout dit.

LA MARQUISE, à part.

Ah ! c'est fait de moi !

GALIFARD, aux gens de justice.

Saisissez-la, messieurs, au nom du roi.

SAINT-BRICE, aux exempts qui s'avancent.

De quel droit ?

GALIFARD, essayant de sourire.

Oh ! j'ai plus d'une preuve.
(Montrant Hortense.)
C'est par elle d'abord que madame fut veuve.

HORTENSE et SAINT-BRICE, se tenant l'un contre l'autre.

O ciel ! est-il possible ?

GALIFARD, souriant avec ironie.

Et bien d'autres encor !

HORTENSE, à demi-voix, à Saint-Brice.

Pardon, pardon ! d'horreur, ah ! mon âme est glacée.

GALIFARD, s'approchant de la marquise.

Je vous l'avais bien dit : nous aurons même sort,
Même destin. Venez, ma noble fiancée,
Vous savez comme moi quel autel nous attend.

Ensemble.

LES EXEMPTS.

Allons, qu'on nous suive à l'instant !
Et sur sa tête criminelle,
Qu'enfin la justice éternelle
Fasse tomber le châtiment !

SAINT-BRICE, HORTENSE et LE CHŒUR.

Dieu tutélaire ! ô Dieu puissant !
Gloire à ta justice éternelle !
Contre une trame criminelle
Elle a protégé l'innocent.

(Saint-Brice et Hortense sont à droite, l'un près de l'autre. Des exempts ont entouré la marquise. Galifard veut les suivre ; mais il chancelle et tombe expirant. La marquise, que l'on entraîne, jette sur lui des regards de triomphe et de vengeance)



LA MÉDECINE
SANS MÉDECIN

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

En société avec M. Bayard

MUSIQUE DE L.-J.-F. HÉROLD.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 17 Octobre 1832.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DELAROCHE, négociant	MM. Henri.
DARMENTIÈRES, médecin.	Vizentini.
LORD ARTHUR, neveu de mistress Berlington.	Ponchard.
AGATHE, fille de M. Delaroche	Mmes Hébert Massy.
MISTRESS BERLINGTON	Boulanger.

A Paris, chez M. Delaroche.



LA MÉDECINE
SANS MÉDECIN

L'arrière-boutique d'un magasin de soieries et de nouveautés : un bureau à droite, porte de cabinet du même côté ; étalage d'étoffes dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, DELAROCHE.

(Delaroche est à droite à son bureau, et feuillette un registre. Agathe est assise à gauche, et travaille à une broderie.)

DUO.

DELAROCHE, avec désespoir, et regardant le registre.

Oui, c'en est fait, plus d'espérance!
Mon malheur n'est que trop certain.
(Montrant Agathe.)
A ses yeux cachons ma souffrance;
Pour moi seul gardons mon chagrin.

AGATHE, chantant en travaillant.

Jeune Tyrolienne,
On t'attend dans la plaine

Pour conduire la chaîne
Que ta voix guidera.
Ah ! ah ! ah! ah ! ah!

A tes sons, en cadence,
Va s'animer la danse;
Par ta seule présence
Le plaisir reviendra.
Ah ! ah ! ah ! ah! ah !

DELAROCHE, de l'autre côté.

Et je me trouve la victime
De ceux mêmes que j'obligeais.
(Frappant du poing sur le registre.)
Ils m'ont entraîné dans l'abîme!

AGATHE, levant la tête à ce bruit.

Mon père !...
(Le regardant.)
Eh ! mais, dans tous vos traits
Quel trouble !...

DELAROCHE, cherchant à se remettre.

Moi ! je travaillais.
(A part, la regardant.)
Ma pauvre fille ! ah ! quel dommage !
Et moi qui rêvais son bonheur !
Ne lui laisser pour héritage
Que la honte et le déshonneur !

AGATHE, qui s'est levée et s'est approchée de lui.

Qu'avez-vous !

DELAROCHE.

Je n'ai rien ; va, reprends ton ouvrage
Et ta chanson... tes chants me donnent du courage.

Ensemble.

(Tout en chantant, Agathe regarde toujours son père avec inquiétude.)

AGATHE.

Jeune Tyrolienne, etc.

DELAROCHE, à part.

Oui, c'en est fait, plus d'espérance ! etc.

AGATHE.

Vous avez beau dire, vous souffrez, vous êtes malade ; oh ! vous me l'avez avoué hier, et d'ailleurs je le vois bien ! Si vous consentiez à voir un médecin... un seul, mon papa?

DELAROCHE.

A quoi bon ?

AGATHE.

Écoutez donc, un médecin ! si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

DELAROCHE.

Ah ! tu crois ?

AGATHE.

Dans Paris on peut choisir... il y en a tant!...

DELAROCHE, souriant.

Il y en a trop.

AGATHE.

Et voyons... pour avoir votre confiance... s'il était vieux?

DELAROCHE.

Oui, un ami de la routine, un entêté qui aimerait mieux laisser partir son malade que de le sauver par des moyens à la mode !

AGATHE.

Vous avez raison; ce n'est pas ce qu'il vous faut : mais un jeune docteur ?

DELAROCHE.

Encore!... quelque étourdi qui se jette à corps perdu sur les pas d'un maître dont il gâte la doctrine en l'exagérant; un ennemi de tout ce qui est vieux, fût-ce le bien; un romantique en médecine !

AGATHE.

Eh bien ! non; mais on pourrait... en cherchant un peu...

Tenez, celui dont je vous parlais hier soir... M. Darmentières !

DELAROCHE.

M. Darmentières ! par exemple ! celui-là moins que tous les autres.

AGATHE.

Mais, mon papa...

DELAROCHE.

Non... je ne veux pas le voir, je ne le verrai pas... ne m'en parle jamais. Allons, mon enfant, rassure-toi... ne pleure pas... je suis mieux que tu ne penses... Il faut que je passe à ma caisse... adieu... je suis très-bien... adieu.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE II.

AGATHE, seule.

Oui, très-bien !... comme si je ne le voyais pas ; et maintenant, comment dire cela à M. Darmentières, s'il vient ?... et il viendra ! Il y a de quoi le mettre en colère, et la colère d'un médecin, ça peut avoir des suites... Ah ! mon Dieu ! c'est lui !

SCÈNE III.

AGATHE, DARMENTIÈRES.

DARMENTIÈRES.

Pardon... c'est sans doute à mademoiselle Agathe Delaroche que j'ai l'honneur...

AGATHE.

Oui, monsieur.

DARMENTIÈRES.

C'est vous, mademoiselle, qui m'avez fait prier de passer ici... je suis un peu en retard... c'était l'heure de mes consultations...

AGATHE.

Gratuites...

DARMENTIÈRES.

Oui, à de pauvres diables qui sans cela n'auraient pas le moyen d'être malades. Eh ! mais, c'est singulier... non, je ne me trompe pas... je vous connais, je vous ai rencontrée...

AGATHE.

Oh ! plusieurs fois... et hier encore, chez cette pauvre mère de famille...

DARMENTIÈRES.

C'est cela, dans les mansardes, où vous portiez des secours, des bienfaits... Mademoiselle, quand on a l'habitude de se rencontrer dans ces lieux-là, on est déjà d'anciens amis... Voyons, pourquoi m'avez-vous fait appeler ? est-ce quelque malheureux à secourir ? s'agit-il de nous entendre ?... le malade...

AGATHE.

Ah ! monsieur, c'est quelqu'un qui m'est bien cher !

DARMENTIÈRES.

Et à moi aussi, par conséquent... Ah ! mon Dieu ! comme vous paraissez émue !... Cette personne c'est...

AGATHE.

C'est mon père.

DARMENTIÈRES.

Votre père !... je conçois... allons, rassurez-vous ; je ne suis pas très-habile, mais je guéris... quelquefois... Je verrai votre père... il aura confiance en moi.

AGATHE.

Eh bien ! non, monsieur, voilà ce qui me désole, il n'a

pas confiance... et quand je lui ai parlé de vous hier... ce matin...

DARMENTIÈRES.

Il vous a répondu... achevez...

AGATHE.

C'est que je ne sais comment vous dire qu'il ne veut pas vous recevoir...

DARMENTIÈRES.

Eh bien! c'est dit à présent... ça ne doit plus vous embarrasser... et la raison?

AGATHE, avec embarras.

C'est qu'il ne croit pas à la médecine.

DARMENTIÈRES.

N'est-ce que cela? ni moi non plus.

AGATHE.

Vous, un médecin?

DARMENTIÈRES.

C'est peut-être pour cela; bien plus, je soutiens, c'est là mon système, qu'il n'y a point de maladies; non pas que mes confrères n'en fassent de très-belles et qui sont d'un excellent rapport; mais presque toujours elles ont leur source dans nos chagrins, dans nos passions, dans nos peines secrètes; c'est là que je les attaque pour les guérir, persuadé qu'un médecin qui observe en sait plus que tous les philosophes. Voyez cette jeune femme que la jalousie dévore, cette jeune fille qu'un amour malheureux a flétrie, ce citoyen que le remords accable, ce sybarite que les plaisirs ont usé : ils sont malades, ils le seront demain davantage... mais combattez par la raison, par des bienfaits, par un peu d'espérance le mal qui les déchire, aidez-les à rejeter le poids qui les tue, leurs forces se ranimeront; ils reviendront à la santé, au bonheur, à la vie... Voilà mon système, mademoiselle; trouvez-vous qu'il soit si mauvais?

AGATHE.

Au contraire ; et c'est pour cela sans doute qu'hier encore, dans la mansarde où je vous ai rencontré, votre bourse...

DARMENTIÈRES.

Chut ! c'est mon secret !... Cette pauvre femme, elle avait plus besoin d'un peu d'argent que de toute la science de nos docteurs ; vous aviez commencé le traitement, j'ai doublé la dose, et la voilà guérie.

AGATHE.

On ne me trompait pas : vous êtes si bon, si bienfaisant !

DARMENTIÈRES.

Allons, allons, ménagez ma modestie... à charge de revanche... Revenons à ce qui vous intéresse, à votre père ; vous connaissez mon système à présent.

AGATHE.

Oui, monsieur, mais ce n'est pas ici que vous en ferez l'application ; l'estime de tout le monde... une fille qui l'aime...

DARMENTIÈRES.

Oh ! oui, il est bien heureux, je n'en doute pas ; et cependant il souffre, dites-vous?

AGATHE.

Oui, souvent, je le vois bien... Ah ! mon Dieu ! voilà du monde, quelqu'un qui vient pour acheter.

DARMENTIÈRES, prenant un journal.

Faites vos affaires, j'attendrai ; vous savez bien que nous sommes d'anciens amis, et entre amis...

AGATHE.

Ah ! que vous êtes bon !

SCÈNE IV.

DARMENTIÈRES, MISTRESS BERLINGTON, AGATHE.

MISTRESS BERLINGTON, à la cantonade.

C'est bien, attendez, on vous appellera. (A Agathe.) Ah ! ma belle demoiselle, je suis un peu pressée, faites-moi servir sur-le-champ.

AGATHE.

Que désire madame ?

MISTRESS BERLINGTON.

Des étoffes de soie, une garniture de salon, quelque chose d'élégant... (Darmentières, qui tient son journal, se retourne et lève la tête.) Eh ! mais, je ne me trompe pas ; c'est vous, docteur !

DARMENTIÈRES.

Mistress Berlington !

MISTRESS BERLINGTON.

J'allais chez vous, en sortant d'ici ; c'est pour cela que j'avais gardé mes chevaux, quoique vous m'ayez recommandé l'exercice... (A Agathe.) Ah ! mademoiselle, voilà la note que mon tapissier a faite ; voyez ce qu'il me faut, je vous prie. (Agathe passe dans le magasin ; à Darmentières.) Vous viendrez avec moi, n'est-il pas vrai ? je vous emmène...

DARMENTIÈRES.

Non pas, on a besoin de moi ici ; tandis que vous...

MISTRESS BERLINGTON.

Je ne peux pas m'en passer, docteur, je ne le peux pas ; depuis deux jours que je ne vous ai vu, je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre. Et vous me laissez ! vous vous emportez contre moi !

DARMENTIÈRES.

Il n'y a peut-être pas de quoi ?... vous qui, Française et

veuve d'un négociant anglais, riche et sans enfants, me refusez cinquante louis pour traiter de pauvres malades qui meurent de faim!

MISTRESS BERLINGTON.

Je n'avais pas d'argent.

DARMENTIÈRES.

Et aujourd'hui, de nouvelles emplettes...

MISTRESS BERLINGTON.

Ne vous fâchez pas; j'ai envoyé ce matin ce que vous exigiez afin que vous reveniez chez moi.

DARMENTIÈRES, qui jusque-là lui a toujours parlé en lui tournant le dos, se retourne d'un air gracieux.

C'est différent; vous êtes donc bien malade?

MISTRESS BERLINGTON.

Oui, docteur.

DARMENTIÈRES.

Et qu'avez-vous?

MISTRESS BERLINGTON.

Je ne sais, mais ce matin je me regardais dans ma glace, et je ne suis pas contente de moi; cela va mal, oh! très-mal!

COUPLETS.

Premier couplet.

Doucement je sommeille,
Mes songes sont heureux,
Je déjeune à merveille,
Et je dîne encor mieux;
Et pourtant, moins légère,
Quand je veux m'élancer,
Je ne sais quoi sur terre
Semble, hélas! me fixer.
Ma taille qu'on admire
(Formant le cercle avec ses dix doigts.)
Ne tient plus dans cela...

Chaque jour me retire
Ma fraîcheur qui s'en va...
Ah ! docteur, cher docteur, docteur, daignez me dire
Quand cela reviendra.

Deuxième couplet.

De mes grâces parée,
Lorsque dans un salon
Je passe la soirée
A jouer au boston,
Tout ce qui m'environne
A toujours cinquante ans ;
Partout je vois l'automne,
Et jamais le printemps ;
Plus de tendre sourire,
Regards, *et cætera.*
Chaque jour me retire
Un galant qui s'en va...
Ah ! docteur, cher docteur, docteur, daignez me dire
Quand cela reviendra.

DARMENTIÈRES.

Je comprends, je comprends ; ce que nous appelons une maladie chronique.

MISTRESS BERLINGTON, effrayée.

Chronique !

DARMENTIÈRES.

Oui, qui vient avec le temps.

MISTRESS BERLINGTON.

Et ça se passera ?

DARMENTIÈRES.

Au contraire.

MISTRESS BERLINGTON.

Et quel remède y a-t-il ?

DARMENTIÈRES.

La raison : il faut s'en faire une ; il faut savoir vieillir.

MISTRESS BERLINGTON.

Qu'est-ce que cela signifie ?

DARMENTIÈRES.

Nous allons encore nous fâcher, mais peu importe; voilà mon ordonnance : il faut quitter le rose et les fleurs et les coiffures en cheveux, ne plus danser la galope, se créer des goûts paisibles, un intérieur agréable, se faire des amis, une famille ; et pour commencer, vous raccommoder avec votre neveu contre qui vous plaidez.

MISTRESS BERLINGTON.

Jamais ; je ne puis le souffrir.

DARMENTIÈRES.

Et moi, je l'aime de tout mon cœur. Un Anglais cependant, le seul parent de feu votre mari ; mais noble, généreux, un cœur d'or, qui, lors de ce duel où je l'ai soigné et où il a manqué mourir, voulait de force et malgré moi me laisser toute sa fortune ; heureusement qu'en France les médecins n'héritent pas, sans cela je ne sais pas comment j'aurais fait pour m'y soustraire. Voilà ce qui vous convient, ce qui vous tiendra lieu de famille ; il faut qu'il devienne votre fils.

MISTRESS BERLINGTON.

Mon fils ! à moi ! à mon âge ! je me remarierai plutôt. Savez-vous qu'il vient de gagner contre moi un procès qui lui donne une fortune immense ?

DARMENTIÈRES.

Vous êtes si riche !

MISTRESS BERLINGTON.

On ne l'est jamais assez. Et j'en appelle. Savez-vous en outre qu'il s'est permis, dans un bal où je dansais, de ces railleries qu'on ne pardonne pas ? qu'il m'a tournée en ridicule, moi, docteur, moi ! vous ne le croirez pas ?

DARMENTIÈRES.

Si, parbleu !

MISTRESS BERLINGTON.

Et loin de me raccommoder avec lui, si je peux trouver quelque moyen de me venger, de l'humilier, de le tenir dans ma dépendance...

DARMENTIÈRES.

Et c'est comme cela que vous voulez bien vous porter? de la colère, de l'emportement; voilà comme on se donne le choléra.

MISTRESS BERLINGTON.

Le choléra! ah! mon Dieu! moi, qui en ai tant peur!

DARMENTIÈRES.

Eh bien! il n'y a qu'un moyen de l'éviter : c'est d'avoir de la bonté, de la douceur...

MISTRESS BERLINGTON.

J'en aurai.

DARMENTIÈRES.

De bannir tout sentiment de haine, tout ce qui excite, tout ce qui irrite.

MISTRESS BERLINGTON.

Je verrai, je tâcherai; ce neveu, je le déteste bien pourtant; mais la santé avant tout.

AGATHE, rentrant.

On vient de porter à la voiture de madame tout ce qu'elle avait demandé; et si madame n'est pas contente, nous changerons les étoffes.

MISTRESS BERLINGTON.

C'est bien, mon enfant, c'est bien... Je vous verrai, docteur, n'est-il pas vrai? Vous m'avez dit tout à l'heure un mot qui me fait trembler; j'ai si grand' peur maintenant de me mettre en colère, que cela me donne une irritation continuelle. Vous viendrez, n'est-ce pas? je ne crains plus rien quand je vous vois.

DARMENTIÈRES.

C'est bon, c'est bon ; songez à mon ordonnance.

(Mistress Berlington sort.)

SCÈNE V.

DARMENTIÈRES, AGATHE.

DARMENTIÈRES.

J'ai cru qu'elle ne s'en irait pas. A nous deux maintenant, mon enfant ; revenons à ce qui vous intéresse bien davantage, à votre père ; il souffre, dites-vous ?

AGATHE.

Il dit que non, mais il me trompe ; je le vois toujours triste, soucieux...

DARMENTIÈRES.

Est-ce que son état l'ennuierait ?

AGATHE.

Non, monsieur ; il y est si estimé, il y jouit d'une telle considération...

DARMENTIÈRES.

C'est égal ; on tient à s'élever, le négociant veut devenir banquier, et le banquier ministre ; c'est la maladie du siècle.

AGATHE.

Mon père m'a toujours dit qu'il voulait vivre et mourir dans son comptoir.

DARMENTIÈRES.

Alors ce n'est pas cela ; mais s'il n'a pas d'ambition pour lui, peut-être en a-t-il pour vous ; peut-être des idées de mariage ?

AGATHE.

Au contraire, depuis quelque temps il éloigne ces idées-là ; et si j'osais vous faire part de la dernière de mes observations, peut-être cela vous mettrait-il sur la voie.

DARMENTIÈRES.

Parlez, mon enfant.

AGATHE.

Mais c'est que pour cela il faudrait entrer dans des détails qui me concernent.

DARMENTIÈRES.

Raison de plus ! on doit tout dire à son médecin ; achevez, de grâce, achevez !

AGATHE.

C'est qu'il y a deux mois, je me rendais à Rouen, avec ma tante, en diligence, et voilà que l'essieu se brise, la voiture verse...

DARMENTIÈRES.

Jusque-là rien d'extraordinaire ; cela arrive tous les jours.

AGATHE.

Moi, je n'eus aucun mal, mais ma tante fut assez grièvement blessée.

DARMENTIÈRES.

Et je n'étais pas là !

AGATHE.

Hélas ! non ! mais par bonheur, dans ce moment, passait sur la grande route une berline élégante où il n'y avait qu'un seul voyageur, un jeune étranger. Il s'élance de voiture, et avec une bonté, une obligeance que je n'oublierai jamais, il prodigue à ma tante les soins les plus touchants ; voyant qu'elle avait besoin d'être transportée...

DARMENTIÈRES.

Il offre sa berline.

AGATHE.

Oui, monsieur ; il y monte avec nous jusqu'à la ville voisine, et là, loin de nous quitter, il reste auprès d'elle pendant deux jours ; il y serait même demeuré bien davantage encore, si son domestique ne lui eût répété toute la journée

en mauvais anglais : « Mais, monsieur, l'ambassadeur vous attendra. » Et, avant son départ, il voulait absolument savoir qui j'étais, mon nom, ma demeure. Moi, j'allais le lui dire ; c'est ma tante qui m'en a empêchée, prétendant que ce n'était pas convenable, et cela est cause que je ne l'ai pas revu, et que je ne le reverrai sans doute jamais !

DARMENTIÈRES.

Ce qui vous fait de la peine ?

AGATHE.

Sans doute ! ne pouvoir s'acquitter envers lui, et lui témoigner notre reconnaissance...

DARMENTIÈRES.

Et puis, qui sait ? des idées de jeune fille ; un roman qui aurait pu, comme tous les autres, finir par un mariage.

AGATHE.

Vous croyez ?

DARMENTIÈRES.

Dame ! ça s'est vu ; et qu'en dit votre père ?

AGATHE.

Mon père ! c'est justement là où je voulais en venir, et voilà le plus étonnant.

ROMANCE.

Premier couplet.

Lorsque j'en parlais à mon père,
D'un air et sombre et douloureux,
Il attachait sur moi les yeux,
Et des pleurs baignaient sa paupière.
Sur ce sujet alors supprimant mes discours,
Je n'en parle jamais... et j'y pense toujours.

Deuxième couplet.

Quand pour moi dans le voisinage
D'hymen par hasard on causait,
Soudain mon père soupirait

A ce seul mot de mariage ;
Et moi, sur ce sujet supprimant mes discours,
Je n'en parle jamais... et j'y pense toujours.

DARMENTIÈRES, réfléchissant.

En effet, il y a dans cette appréhension, dans cet éloignement pour votre établissement, quelque chose qui, comme vous le disiez, peut nous faire arriver à la source du mal, et nous en viendrons à bout, je vous le promets.

AGATHE, le poussant à gauche.

C'est mon père ; le voilà ! tenez, tenez, il ne nous aperçoit seulement pas ; regardez comme il a l'air sombre et soucieux.

DARMENTIÈRES, l'examinant d'un air effrayé, et à part.

Ah ! mon Dieu ! il y a dans ces traits-là du malheur réel. (Regardant encore.) Un morne désespoir ! c'est plus sérieux que je ne pensais. (A Agathe à demi-voix.) Laissez-nous, mon enfant, laissez-nous ; il faut que nous soyons seuls.

AGATHE.

Oui, monsieur le docteur.

(Elle sort en faisant des signes à Darmentières.)

SCÈNE VI.

DELAROCHE, DARMENTIÈRES.

(Delaroche est plongé dans ses réflexions ; Darmentières, qui s'est assis en face de lui, l'examine toujours avec attention, la main et le menton appuyés sur sa canne.)

DELAROCHE, à part.

Cette lettre de change de Londres peut arriver d'un instant à l'autre ; dix mille francs à payer, aujourd'hui, ce matin ! et Verdier, mon commis, ne revient pas ! Verdier que j'ai envoyé chez tous mes amis, si toutefois il en reste quand on est dans le malheur... (Il lève les yeux et aperçoit Dar-

mentières assis vis-à-vis de lui et qui l'examine.) Ah ! que veut monsieur ?

DARMENTIÈRES.

Rien ; je vous attendais pour vous parler.

DELAROCHE, avec crainte.

Monsieur est négociant, et vient de Londres peut-être?

DARMENTIÈRES, à part.

Comme il est troublé !

DELAROCHE, avec désespoir.

Vous venez de Londres, n'est-il pas vrai?

DARMENTIÈRES.

Non, monsieur. (Delaroche fait un geste de joie. — A part.) C'est singulier, ce mot seul l'a calmé. (Haut.) Je suis de Paris, et, quoique vous ne me connaissiez pas, je suis de vos amis; car, lorsque je me mets une fois à aimer les gens, c'est de tout mon cœur, de toutes mes forces, et c'est ainsi que j'aime votre fille.

DELAROCHE.

Ma fille !

DARMENTIÈRES.

Rassurez-vous, je ne viens pas vous la demander en mariage; je sais que cela vous déplaît, vous fait de la peine...

DELAROCHE, avec trouble.

A moi, monsieur?

DARMENTIÈRES.

On me l'avait dit; j'en suis sûr maintenant, et c'est par intérêt, par amitié pour elle que je viens à votre secours.

DELAROCHE, lui prenant la main.

A mon secours, est-il possible? Ah! monsieur, vous me rendez la vie!

DARMENTIÈRES.

C'est mon devoir.

DELAROCHE.

Et qui vous amène vers moi? qui donc êtes-vous?

DARMENTIÈRES, qui lui a pris le pouls.

Darmentières, médecin.

DELAROCHE, retirant sa main avec colère.

Un médecin! chez moi!

DARMENTIÈRES.

Et pour qui me preniez-vous donc?

DELAROCHE.

Un médecin! quand j'ai déclaré que je ne voulais pas en voir, que je n'en avais pas besoin, que je n'étais pas malade!

DARMENTIÈRES.

Plus que vous ne croyez; mais rassurez-vous, nous vous guérirons.

DELAROCHE, avec colère.

Monsieur...

DARMENTIÈRES.

Oh! vous ne me connaissez pas! quand j'ai promis de sauver un malade, que cela lui convienne ou non, il faut qu'il en prenne son parti, et malgré la Faculté, malgré vous-même, je vous guérirai; oui, monsieur, je l'ai promis, je vous guérirai; pour cela, il n'y a qu'une difficulté, c'est de savoir ce que vous avez, et nous le saurons, je suis déjà sur la voie.

DELAROCHE.

Silence, monsieur, silence! on vient.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; ARTHUR.

TRIO.

ARTHUR, à la cantonade.

John, avec la voiture attendez à la porte.

DARMENTIÈRES.

Eh! mais... c'est lord Arthur! c'est un de mes clients.

ARTHUR.

Moi-même, cher docteur.

DARMENTIÈRES.

Voyez comme il se porte!

ARTHUR.

Je ne vous ai pas vu, je crois, depuis longtemps.

DARMENTIÈRES, souriant.

C'est peut-être pour ça... Vous venez, je suppose,
En ces beaux magasins acheter quelque chose?
(A Delaroche.)
Faites-le payer cher.

DELAROCHE, avec indignation.

Monsieur...

DARMENTIÈRES.

C'est pour son bien.
Il n'a qu'un seul défaut : il est propriétaire
De quelques millions dont il ne sait que faire.

DELAROCHE, soupirant.

Ah! il est bien heureux.

DARMENTIÈRES, vivement.

Que dites-vous?

DELAROCHE.

Moi, rien.

DARMENTIÈRES, l'observant.

D'où vient qu'il a pâli?

Ensemble.

DARMENTIÈRES, à part.

Je n'y suis pas encore;
Mais sachons découvrir
Le mal qui le dévore
Et que je veux guérir.

DELAROCHE, à part.

Mon malheur qu'on ignore
Va donc se découvrir!
Quand on se déshonore,
On n'a plus qu'à mourir.

ARTHUR, à Darmentières.

Vous que j'aime et j'honore,
Ce soir j'allais partir,
Et vous revoir encore
Me cause un grand plaisir.

DELAROCHE, à Arthur.

A vos ordres, monsieur, me voilà... quelle étoffe
Voulez-vous qu'on vous montre?

ARTHUR.

Aucune.

DELAROCHE, étonné.

Eh quoi! vraiment?

ARTHUR.

Je ne tiens pas au luxe.

DARMENTIÈRES.

Oh! c'est un philosophe.

DELAROCHE.

Qui vous amène alors?

ARTHUR.

Je viens pour un paîment :
Une lettre de change.

DELAROCHE, troublé.

O ciel!

DARMENTIÈRES, l'observant.

D'où vient son trouble?

ARTHUR.

Dix mille francs!

DELAROCHE, à part.

Grand Dieu!

(Haut.)

Mon caissier est sorti;
Mais dans quelques instants...

DARMENTIÈRES, de même.

Ah! sa pâleur redouble.

DELAROCHE.

Il va rentrer...

ARTHUR, négligemment.

Très-bien, j'attendrai.

DELAROCHE.

Je frémi.

DARMENTIÈRES, l'observant toujours.

J'y suis, j'y suis... l'infortuné!
(Montrant la lettre de change.)
Voilà d'où vient son mal : j'ai trop bien deviné!

Ensemble.

DARMENTIÈRES.

Ce mal qui le dévore,
J'ai su le découvrir.
Ah! je l'espère encore,
Je pourrai le guérir!

ARTHUR, à Darmentières.

Vous que j'aime et j'honore,
Ce soir je dois partir,
Et vous revoir encore
Me cause un grand plaisir.

DELAROCHE, à part.

Une heure, une heure encore!
Tout va se découvrir!
Quand on se déshonore,
On n'a plus qu'à mourir.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ARTHUR, DARMENTIÈRES.

DARMENTIÈRES, le regardant sortir.

Pauvre homme! il est bien malade!

ARTHUR, froidement.

Ah! il a une maladie?

DARMENTIÈRES.

Oui. (A part.) Maladie d'argent! mal épidémique, et source de tant d'autres. (Haut.) Et je vous avoue que je suis inquiet pour lui.

ARTHUR, froidement.

Moi, je ne le suis pas; il est entre vos mains.

DARMENTIÈRES, avec embarras.

Vous êtes bien bon; mais j'ai idée que, sans être médecin, vous pourriez m'aider dans le traitement.

ARTHUR, froidement.

Hier, peut-être; aujourd'hui, impossible; j'ai d'autres idées, je pars!

DARMENTIÈRES.

Et pour quel endroit?

ARTHUR.

Ça, docteur, c'est mon secret.

DARMENTIÈRES.

Et depuis quand en avez-vous pour moi? qu'est-ce que cela veut dire? qu'est-ce que cela signifie? Si vous avez quelque bonne fièvre, quelque bonne maladie, ça me regarde; je suis votre médecin, et si c'est quelque chagrin, ça me revient encore, ça m'appartient, car je suis votre ami, et tout à l'heure je prenais votre défense auprès de mistress Berlington, votre tante, et je n'ai pas craint, pour vous, de me fâcher avec ma meilleure malade.

ARTHUR.

Vous avez raison, docteur, vous êtes mon vrai, mon seul ami, et avant mon départ autant me confier à vous ; voilà ma situation.

AIR.

Dans le monde, lorsque je vois
Une femme au joli minois,
Je regarde, et cela m'ennuie;
Lorsqu'à table, dans un festin,
On me verse un nectar divin,
Je bois... et puis cela m'ennuie.
Oui, même au sein de la folie,
Je ris, et puis cela m'ennuie.
Le son du cor retentissant,
Les chiens, les chevaux et la chasse,
Et le champagne pétillant,
Rien ne m'amuse, tout me lasse.
Alors, docteur, alors, ma foi,
Je me suis dit à part moi :

Sur cette terre,
Que puis-je faire?
J'ai su, j'espère,
De tout user.
C'est mon envie :
Si tout m'ennuie,
Quittons la vie
Pour m'amuser.

Oui, dans ma sagesse profonde,
Dès ce soir je serai parti,
Afin de voir dans l'autre monde
Si l'on rit plus qu'en celui-ci.

Sur cette terre,
Que puis-je faire?
J'ai su, j'espère,
De tout user;
Rien ne m'y lie,
Et tout m'ennuie :

Quittons la vie
Pour m'amuser.

Tel est donc mon dessein, et, sans plus de retards,
Adieu, docteur, adieu, ce soir gaîment je pars.

DARMENTIÈRES.

A merveille! le spleen! une maladie, ou plutôt la plus grande extravagance que j'aie jamais rencontrée.

ARTHUR.

Extravagance!

DARMENTIÈRES.

Oui, monsieur, et pire encore! Ingratitude, manque de procédés. Quand on a un médecin, on ne part pas, comme vous dites, sans sa permission, sans son ordonnance. Que diable, nous n'en refusons pas, et vous me ferez le plaisir de remettre encore de quelques mois...

ARTHUR, froidement.

Du tout; je partirai aujourd'hui, à une heure, je me suis arrangé pour cela.

DARMENTIÈRES.

Je vous demande une semaine de réflexion.

ARTHUR, tenant sa montre.

Je partirai à une heure.

DARMENTIÈRES.

Jusqu'à demain seulement.

ARTHUR, de même.

Je partirai...

DARMENTIÈRES.

Allez au diable! et faites comme vous voudrez. Je vous croyais mon ami, et comme tel j'avais un service à vous demander.

ARTHUR, se levant.

Un service! qu'est-ce que c'est?

DARMENTIÈRES.

Je n'en demande pas aux gens qui partent.

ARTHUR.

Oh! vous parlerez; allons, voyons! d'ici à une heure nous avons le temps.

DARMENTIÈRES, à part.

Est-il obstiné! (Haut.) Eh bien! cette lettre de change de dix mille francs que vous veniez toucher, en êtes-vous bien pressé?

ARTHUR.

Oui; de vieux domestiques qui m'aiment et à qui je voulais laisser cette somme.

DARMENTIÈRES.

C'est bien! mais vous n'êtes pas à cela près, et si vous pouvez attendre...

ARTHUR, froidement.

Je partirai à....

DARMENTIÈRES.

Eh! je le sais de reste; mais dans ce cas on retarde un peu; et s'il s'agissait de la vie d'un de mes malades, si, en accordant un délai, vous sauviez un homme d'honneur, un père de famille...

ARTHUR.

Ah!

(Il tire l'effet de sa poche et le déchire en deux.)

DARMENTIERES.

Eh bien! que faites-vous?

ARTHUR.

J'acquitte.

DARMENTIÈRES.

Je ne vous en demandais pas tant, mais c'est égal; et quoique entêté vous êtes un brave jeune homme que j'aime, que j'estime. Cette action-là me fait du bien, et à vous aussi, j'en suis sûr. Cela va mieux, n'est-ce pas?

ARTHUR.

C'est vrai.

DARMENTIÈRES.

Vous voyez ce que c'est que d'attendre; demain, peut-être, vous trouveriez aussi une occasion de ce genre-là; après-demain, encore... Allons, laissez-vous fléchir, jusqu'à demain.

ARTHUR.

Je ne demanderais pas mieux; mais qu'est-ce que je ferai ce soir?

DARMENTIÈRES.

Nous tâcherons de vous égayer, de vous distraire; nous irons au spectacle.

ARTHUR, tristement.

Des spectacles! oh! oui; des spectacles! j'y ai été hier, pour rire, à une pièce nouvelle, aux Français...

DARMENTIÈRES.

Eh bien?

ARTHUR.

Eh bien! ça m'a décidé tout à fait.

DARMENTIÈRES.

Ils en sont bien capables! Eh bien! nous irons ailleurs, nous ferons autre chose; attendez-moi ici, seulement un quart d'heure, et ne décidez rien avant mon retour; vous me le jurez?

ARTHUR.

Je promets.

DARMENTIÈRES, à part.

Allons voir mon autre malade, et lui rendre la vie.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ARTHUR, seul.

Il a raison, le docteur : cela m'a fait du bien ; et quant à mes pauvres domestiques, je leur laisserai autre chose ; oui, et puisque j'en ai le temps, (Se mettant au bureau à droite.) écrivons, car je n'avais songé à rien, et je partais comme un étourdi. Quand on a une fortune, il faut en disposer, et en faveur de qui? ah! je le sais bien, si je le pouvais ; mais ne connaissant ni son nom, ni le lieu de sa demeure, il faut bien en revenir... à qui? à ma famille! je n'ai que ma tante qui me déteste, cela nous raccommodera peut-être ; je lui abandonne tout, et ma fortune, et le procès que je venais de gagner. Va-t'elle être contente! je voudrais revenir pour voir sa joie. Holà! John! (Cachetant sa lettre pendant que le domestique qui était au fond s'avance.) John, porte à l'instant cette lettre à l'hôtel de mistress Berlington, attends sa réponse s'il y en a une, et reviens sur-le-champ. (Le domestique s'incline et sort. Arthur tirant sa montre.) Ah çà! voilà le quart d'heure expiré, et le docteur ne revient pas ; tant pis pour lui ; un médecin doit être exact. Moi, je suis pressé, et n'ai pas le temps d'attendre, je vais partir.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE X.

AGATHE, ARTHUR.

DUO.

Ensemble.

ARTHUR.

O ciel! ô surprise nouvelle!
Je la vois!

AGATHE.

O ciel! ô surprise nouvelle!
Je le vois!

AGATHE.

C'est lui!

ARTHUR.

C'est elle!
Ah! pour moi quel destin heureux
Vient encor l'offrir à mes yeux!

C'est vous, ma charmante inconnue,
Vous que je retrouve en ces lieux?
Le ciel qui vous rend à ma vue
Enfin a comblé tous mes vœux.

AGATHE.

Comment êtes-vous chez mon père?

ARTHUR.

Votre père?... Ce lieu par vous est habité?

AGATHE.

Et le docteur que je révère
Vers vous m'envoie...

ARTHUR.

En vérité!
Et pourquoi donc?

AGATHE.

Ah! je l'ignore.
« Allez trouver, m'a-t-il dit, à l'instant,
« Ce jeune étranger qui m'attend;
« Restez près de lui...

ARTHUR, à part.

C'est charmant.

AGATHE.

« Pour qu'il ne parte pas encore. »

ARTHUR.

O ciel!

AGATHE, naïvement.

Ainsi ne partez pas.

ARTHUR, embarrassé.

Je le voulais.

AGATHE, de même.

Changez d'idée...
Ou bien, vous le voyez, hélas !
C'est moi qui vais être grondée.

ARTHUR, la regardant avec plaisir.

Oui, oui, maintenant j'attendrai,
Et mon départ d'un jour peut être différé.

Ensemble.

ARTHUR.

De sa douce vue
Mon âme est émue;
Et pourquoi partir
Lorsque vient s'offrir
Un jour de plaisir?
Encor! encor un jour de plaisir!

AGATHE.

Combien à sa vue
Mon âme est émue!
Ah! loin de partir,
A mon seul désir
Il vient d'obéir.
Ah! pour moi, pour moi quel plaisir!

ARTHUR.

Depuis le jour où le destin jaloux,
Hélas! me sépara de vous,
Loin de vous et sans espérance,
Votre souvenir enchanteur,
Malgré le temps, malgré l'absence,
Fut toujours présent à mon cœur.

AGATHE, à part.

Est-il possible?...

ARTHUR.

Et vous ! ah ! quelle différence !

AGATHE.

Et moi, dans ma reconnaissance,
L'image de mon protecteur,
Malgré le temps, malgré l'absence,
Fut toujours présente à mon cœur.

Ensemble.

ARTHUR.

De sa douce vue
Mon âme est émue;
Et pourquoi partir
Lorsque vient s'offrir
Un jour de plaisir?
Encor, encor un jour de plaisir !

Oui, sa voix chérie
Me rend à la vie;
Ah ! quelle folie
De vouloir mourir,
Lorsque l'existence
S'embellit d'avance,
Et par l'espérance,
Et par le plaisir!

AGATHE.

Combien à sa vue
Mon âme est émue!
Et, loin de partir,
A mon seul désir
Il vient d'obéir.
Ah ! pour moi, pour moi quel plaisir!

Mon âme attendrie
Renaît à la vie;
Et quelle magie
Vient nous réunir!
Ah! lorsque j'y pense,
Mon cœur bat d'avance;

Est-ce d'espérance?
Est-ce de plaisir?

SCÈNE XI.

LES MÊMES; DARMENTIÈRES.

AGATHE.

C'est le docteur! Et mon père, comment va-t-il?

DARMENTIÈRES.

Beaucoup mieux, grâce à la potion calmante que je viens de lui faire prendre, et qu'il refusait d'abord.

AGATHE.

Vous savez donc?...

DARMENTIÈRES.

Oui, mon enfant, j'ai découvert la cause de son mal; je vous l'avais bien dit, et je vous raconterai plus tard... Allez m'attendre au jardin.

AGATHE, prête à sortir et revenant.

Est-ce dangereux, monsieur le docteur, et en meurt-on?

DARMENTIÈRES.

Presque jamais; au contraire, il y en a beaucoup qui en vivent; (Voyant qu'elle fait un geste.) mais je n'ai pas le temps de vous expliquer... j'ai une consultation à donner à un autre malade, (Montrant Arthur.) à monsieur.

AGATHE.

Est-il possible! il est souffrant, il est malade?

DARMENTIÈRES.

Très-sérieusement.

AGATHE.

O ciel!

DARMENTIÈRES.

Eh! mais, comme vous voilà troublée! et quel intérêt pouvez-vous y prendre?

AGATHE, à demi-voix.

Quel intérêt! c'est celui dont je vous parlais ce matin, sur la route de Rouen, ce jeune étranger...

DARMENTIÈRES, se frappant le front.

La berline, la diligence renversée; je comprends. C'est très-bien, très-bien, mon enfant; alors, comme je vous l'ai dit, laissez-moi et allez vous promener au jardin.

AGATHE.

Mais, monsieur...

DARMENTIÈRES.

Et vous aussi, allez-vous résister au docteur?

AGATHE.

Non, monsieur, non, je m'en vais; je vous le recommande. (Se retournant.) Pauvre jeune homme! ah! mon Dieu! que c'est dommage!

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

DARMENTIÈRES, ARTHUR.

ARTHUR, la suivant des yeux.

Elle est charmante. (Vivement.) Ah! mon cher docteur!

DARMENTIÈRES, froidement et lui prenant la main.

Je vous remercie, mon cher ami, de m'avoir tenu parole, d'avoir attendu mon retour; je voulais vous apprendre que votre argent était bien placé, que vous aviez sauvé un honnête homme; et maintenant, que je ne vous retienne plus; ne vous gênez pas, vous êtes libre.

ARTHUR.

Certainement, docteur; mais je voulais vous dire...

DARMENTIÈRES, l'observant toujours.

Je serais désolé de vous faire attendre plus longtemps, surtout quand on est aussi pressé que vous.

ARTHUR.

Je le suis moins en ce moment.

DARMENTIÈRES.

Est-ce que tout n'est pas disposé? est-ce qu'il y a quelque obstacle, quelque retard?

ARTHUR.

Peut-être bien; car cette jeune fille qui était là, que vous avez vue, occupait depuis longtemps mon cœur et ma pensée; mais je la croyais à jamais perdue pour moi; cette idée me laissait dans un vague, une indifférence, un ennui que sa présence seule vient de dissiper.

DARMENTIÈRES, lui prenant le pouls.

En effet, cela va mieux; il y a plus de vivacité, plus de chaleur.

ARTHUR.

Oui, oui, il me semble qu'à présent j'aurais moins de peine à vivre.

DARMENTIÈRES.

C'est possible, et je ne sais cependant si je dois vous conseiller...

ARTHUR.

Pourquoi cela?

DARMENTIÈRES.

C'est que j'ai aussi reçu les confidences de cette jeune fille; ce matin encore elle me parlait de vous...

ARTHUR.

Elle ne m'aime pas?

DARMENTIÈRES.

Au contraire, elle ne pensait qu'à vous, elle vous aime...

ARTHUR.

Est-il possible?

DARMENTIÈRES.

Raison de plus pour ne pas changer d'idées; car c'est une

famille d'honnêtes gens, une fille sage, vertueuse, bien élevée; et vous, quoique grand seigneur, riche et puissant, vous ne voudriez pas la tromper, la séduire, en faire votre maîtresse; ce serait mal. Il vaut donc mieux, comme vous le disiez, partir sur-le-champ et sans avoir rien à se reprocher; c'est moi maintenant qui vous y engage.

ARTHUR.

Allez au diable! partez si vous voulez; mais je reste.

DARMENTIÈRES.

Que dites-vous?

ARTHUR.

Que, puisque je l'aime, que j'en suis aimé, je ne vois pas ce qui m'empêcherait de l'épouser.

DARMENTIÈRES.

Vous!

ARTHUR.

Et pourquoi pas?

DARMENTIÈRES, vivement et se rapprochant.

C'est différent; restez alors, restez, je vous le permets, car c'est là que je voulais vous amener; c'est le régime que je voulais vous prescrire. Oui, mon jeune ami, le mariage; on vous dira peut-être que c'est encore une folie, c'est possible; mais elle vaut toujours mieux que l'autre; elle est plus gaie; et puis un bon ménage, une jolie femme, des enfants... Je vois que l'ordonnance vous sourit.

ARTHUR.

Sans contredit; mais le père voudra-t-il?

DARMENTIÈRES.

Cela me regarde, je m'en charge.

ARTHUR.

Et ma future! êtes-vous bien sûr de ce que vous m'avez annoncé? ne vous êtes-vous pas trompé? Je ne peux pas vivre dans une telle incertitude; non, docteur, je n'y suis plus, je brûle, je dessèche; j'en ferai une maladie.

DARMENTIÈRES, lui tâtant le pouls.

C'est ce que je vois; il vous faut quelque chose qui vous modère, qui vous calme. Allez vous promener.

ARTHUR.

Vous moquez-vous de moi?

DARMENTIÈRES.

Pendant dix minutes, au jardin.

ARTHUR.

Lorsque je souffre, lorsque je suis amoureux!...

DARMENTIÈRES.

Ah çà! voulez-vous savoir mieux que votre médecin ce qu'il vous faut et ce qui vous convient? J'ai rendu mon ordonnance et n'y change rien; dix minutes au jardin, pas une de plus, pas une de moins; sinon je ne me mêle plus de votre santé.

ARTHUR.

J'y vais, docteur, j'y vais.

DARMENTIÈRES.

A la bonne heure, et vous vous en trouverez bien.

ARTHUR.

Soit. (Le regardant.) Est-il original!

DARMENTIÈRES, le regardant aussi.

C'est ce que j'allais vous dire.

(Arthur sort.)

SCÈNE XIII.

DARMENTIÈRES, puis DELAROCHE.

DARMENTIÈRES.

Pauvre garçon! il ne se doute pas de ce qu'il va y rencontrer; et alors, émotion, explication, déclaration, cela les regarde; là finissent les droits de la Faculté... Ah! voilà

mon autre malade. (A Delaroche qui entre.) Eh bien! comment nous trouvons-nous?

DELAROCHE.

Ah! docteur, ah! mon cher ami!...

DARMENTIÈRES.

Je savais bien que je vous forcerais à me donner ce nom; et tantôt cependant, si je vous avais laissé faire, vous me mettiez à la porte, vous refusiez mes prescriptions qui ne vous ont pas trop mal réussi. Le teint est meilleur, la poitrine moins oppressée.

DELAROCHE.

Oui, je respire, et me voilà, grâce à vous, délivré d'un grand poids pour aujourd'hui; mais après-demain... mais dans quelques jours...

DARMENTIÈRES.

Ce que nous appelons des rechutes; ce qui est souvent plus terrible. Il faut alors, en médecin habile, couper le mal dans sa racine.

DELAROCHE.

Et le moyen?

DARMENTIÈRES.

N'avez-vous pas confiance en moi? et si, dès ce soir, en suivant ma nouvelle ordonnance, vous trouviez le moyen de faire face à vos engagements et de rétablir vos affaires, s'il vous arrivait cent, deux cent mille francs, ce que vous voudrez...

DELAROCHE.

Vous riez de moi!

DARMENTIÈRES.

La Faculté ne rit jamais, monsieur.

DELAROCHE.

Et comment un tel miracle pourrait-il se faire?

DARMENTIÈRES.

Par un seul mot de vous! en disant : oui, à un de mes

malades, à un jeune homme bien portant, riche, aimable, qui aime votre fille, qui en est aimé, et qui vous la demande en mariage.

DELAROCHE, hors de lui.

Vous ne m'abusez pas? Ma fille, ma chère enfant... Ce mariage... vous en êtes sûr?...

DARMENTIÈRES.

Je le crois bien! c'est moi qui l'ai prescrit; et, s'il y avait une justice, la mariée me devrait quelque chose pour mes honoraires.

DELAROCHE.

Je ne sais si je veille, et je n'y puis croire.

DARMENTIÈRES.

Tenez, tenez, voilà votre fille qui va vous donner de bonnes nouvelles.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; AGATHE, ARTHUR.

AGATHE, accourant entre eux.

Ah! mon père, ah! monsieur le docteur, si vous saviez... je viens de le voir au jardin, où nous nous sommes rencontrés par hasard.

DARMENTIÈRES, à part.

Par hasard... je crois bien.

AGATHE.

Et il m'aime, il m'adore, il veut m'épouser, et il va venir me demander à mon père.

DARMENTIÈRES.

Et où est-il donc?

AGATHE.

Je l'ai laissé lisant une lettre que son domestique venait

de lui apporter ; il est dans la joie, dans l'ivresse ; il ne se connaît plus... Tenez, c'est lui.

(Arthur paraît triste et rêveur, une lettre à la main.)

DARMENTIÈRES.

Ah! mon Dieu! Quel air triste! Eh! venez donc, n'ayez plus peur. Voilà son père qui vous la donne en mariage.

ARTHUR et AGATHE.

Est-il possible!

DELAROCHE.

Permettez...

DARMENTIÈRES.

C'est convenu.

AGATHE.

Ah! mon père, si vous l'avez dit!

DELAROCHE.

Mais ma fille n'a rien.

DARMENTIÈRES.

Qu'importe! votre gendre a de la fortune.

ARTHUR.

Au contraire, c'est que je n'en ai plus.

QUATUOR.

DARMENTIÈRES.

Grands dieux!

TOUS.

Eh! mais, que dit-il donc?

ARTHUR.

Décidé ce matin à sortir de la vie,
De tous mes biens j'avais fait l'abandon
En bonne forme.

DARMENTIÈRES.

O ciel! quelle folie!

ARTHUR.

On m'écrit qu'on accepte...

TOUS.

Eh bien!

ARTHUR.

Eh bien?

J'ai tout donné, je n'ai plus rien.

TOUS.

Le destin qui nous accable
Nous protégeait un instant,
Pour rendre plus misérable
L'avenir qui nous attend.

DARMENTIÈRES, *à Delaroche, à demi-voix.*

Moi qui comptais sur sa fortune
Pour rétablir la vôtre...

DELAROCHE.

Eh bien?

DARMENTIÈRES.

Il n'est plus d'espérance aucune :
Le père et le gendre n'ont rien.

ARTHUR, *avec exaltation, et montrant Agathe.*

Qu'importe, si j'ai sa tendresse!

AGATHE, *de même.*

Qu'importe, si j'ai son amour!

DARMENTIÈRES, *se plaçant entre eux.*

Voilà des phrases de jeunesse;
Mais la raison parle à son tour,
Et nous ne devons plus songer au mariage!

ARTHUR et AGATHE, *avec effroi.*

Que dites-vous?

DARMENTIÈRES.

Docteur prudent et sage,
Je l'ordonnais, je le défends.

ARTHUR et AGATHE.

O ciel!

DARMENTIÈRES.

Selon le mal, selon les accidents,
Il nous faut changer de recettes.

ARTHUR.

La première est la bonne, et moi, je m'y connais,
Je la suivrai.

DARMENTIÈRES.

Non pas.

ARTHUR, passant près d'Agathe.

Barbare que vous êtes,
Vous changerez d'avis.

DARMENTIÈRES.

Jamais.

TOUS.

Jamais?

DARMENTIÈRES.

Jamais.

Ensemble.

ARTHUR.

Eh bien! malgré la médecine,
Moi, dans mon dessein je m'obstine;
Je brave ici votre courroux,
Et jure d'être son époux!

AGATHE.

Eh quoi! c'est lui qui nous chagrine!
A nous désunir il s'obstine;
Lui jadis si bon et si doux!
Allez, je ne crois plus en vous.

DARMENTIÈRES.

Ah! vous bravez la médecine!
Eh bien, morbleu! moi je m'obstine;
Et si vous déraisonnez tous,
Seul, j'aurai du bon sens pour vous.

DELAROCHE.

Au diable donc la médecine!

Du sort fatal qui me domine
Rien ne peut détourner les coups,
Et je dois braver son courroux !

(Retenant Arthur.)

Arrêtez ! il eut ma promesse !

DARMENTIÈRES.

Quand je croyais à sa richesse;
Mais il la perd en ce moment.

DELAROCHE, entre eux.

Raison de plus pour tenir mon serment.

ARTHUR et AGATHE.

Ah ! quel bonheur !

DARMENTIÈRES.

Quelles folies !

DELAROCHE.

L'honneur le veut.

DARMENTIÈRES.

C'est ça, toutes les maladies :
L'amour, l'honneur, la probité !
Qu'un instant je sois écouté !

ARTHUR.

Son père à cet hymen a consenti...

DELAROCHE.

Sans doute.

DARMENTIÈRES.

Et moi je le défends : il ne peut avoir lieu.

(Bas à Delaroche.)

Vous le savez trop bien... ou moi-même...

DELAROCHE.

Grand Dieu !

DARMENTIÈRES, de même.

Provoquant un éclat que votre cœur redoute,
Je déclare tout haut que sans honte son nom
Ne saurait s'allier au vôtre.

DELAROCHE, à part.

Il a raison.
Oui, de mon déshonneur quand j'ai la certitude..
(Haut.)
Cela n'est plus possible... il n'est plus d'union.

ARTHUR et AGATHE, menaçant Darmentières.

De quoi se mêle-t-il ? c'est lui qui sans raison
Met le trouble en cette maison.

DELAROCHE, avec colère.

Oui, c'est lui, vous avez raison,
Qui vient troubler cette maison.

DARMENTIÈRES.

Une autre maladie ! allons, l'ingratitude !

ARTHUR et AGATHE, à Delaroche.

De grâce, au moins, expliquez-nous...

DELAROCHE.

Non, ne me suivez pas... laissez, laissez-moi tous.

Ensemble.

ARTHUR.

Oh! oui, malgré la médecine, etc.

AGATHE.

Eh quoi c'est lui qui nous chagrine ! etc.

DARMENTIÈRES.

Ah vous bravez la médecine ! etc.

DELAROCHE.

Au diable donc la médecine ! etc.

(Delaroche sort par la droite.)

SCÈNE XV.

DARMENTIÈRES, ARTHUR, assis à gauche du théâtre ; AGATHE, assise à droite.

DARMENTIÈRES, les regardant après un instant de silence.

Les voilà tous malades à présent, et c'est moi, c'est le médecin qu'on accuse ; c'est toujours comme ça quand nous ne réussissons pas.

ARTHUR, se levant.

N'ai-je pas raison ? vous m'empêchez de partir, vous me rendez encore plus amoureux que je n'étais...

AGATHE, se levant.

Et quand mon père a consenti à notre mariage, c'est vous qui l'en dissuadez, qui le faites manquer à sa parole.

DARMENTIÈRES, entre eux.

Qu'est-ce que je disais ? il n'y a rien d'ingrat comme les malades à qui on a sauvé la vie ; car les autres, ils sont bien plus raisonnables, ils ne disent rien. (A Arthur.) Est-ce que je pouvais vous laisser contracter une pareille union ? (A Agathe.) Est-ce que vous-même vous l'auriez voulu, si vous aviez su...

ARTHUR et AGATHE.

Quoi donc ?

DARMENTIÈRES.

Que demain peut-être, dans cette maison, la ruine, la misère, le déshonneur...

AGATHE.

Que dites-vous ?

DARMENTIÈRES.

Oui, voilà le secret que votre père vous cachait, et que moi seul avais découvert ; forcé de déclarer sa honte, de suspendre ses paiements...

ARTHUR et AGATHE.

O ciel !

DARMENTIÈRES.

C'est ce mal-là qui le conduisait au tombeau et dont j'espérais le guérir ; mais tout est perdu, grâce à monsieur qui s'en va, comme un fou et sans demander conseil, disposer de toute sa fortune. Que diable ! monsieur, quand on est malade, on ne fait rien sans consulter son médecin.

ARTHUR.

Eh morbleu !...

DARMENTIÈRES.

Il ne s'agit pas ici de se disputer, mais de s'entendre et de voir s'il n'y aurait pas quelques moyens...

ARTHUR.

Il n'y a plus d'espoir.

(Agathe s'éloigne.)

DARMENTIÈRES.

Tant mieux ; c'est dans ces cas-là que la médecine triomphe. Voyons un peu ; à qui avez-vous légué, donné, abandonné cette fortune ?

ARTHUR.

A qui ? à ma famille ; et comme je n'ai qu'une seule parente...

DARMENTIÈRES.

Votre tante, mistress Berlington !

ARTHUR.

Elle-même.

DARMENTIÈRES.

Par Esculape ! elle ne rendra rien, car elle aime l'argent autant qu'elle vous déteste.

AGATHE, qui avait remonté le théâtre et regardé au fond, redescend entre eux.

Ne restez pas en ce magasin ; passez là, chez mon père,

car voici du monde; (A Darmentières.) cette dame qui est venue acheter ce matin ici pendant que vous y étiez.

DARMENTIÈRES.

La robe rose?

AGATHE.

Oui, j'ai reconnu sa voiture qui s'arrêtait à la porte.

DARMENTIÈRES, à Arthur.

C'est votre tante.

AGATHE.

Je vais la recevoir.

DARMENTIÈRES.

Non, non, c'est moi que cela regarde; rentrez; rentrez tous deux; laissez-moi avec elle.

ARTHUR.

Et pourquoi?

DARMENTIÈRES.

Je ne désespère pas encore, parce que le talent, la science du médecin, et puis la nature, la nature qui vient si souvent à notre aide... enfin, laissez-moi, nous verrons: aux grands maux les grands remèdes.

(Agathe et Arthur sortent par la porte à droite.)

SCÈNE XVI.

MISTRESS BERLINGTON, DARMENTIÈRES.

MISTRESS BERLINGTON.

Eh bien! personne dans ce magasin! eh! si vraiment! vous, docteur! vous que j'y retrouve encore! c'est un coup du ciel!

DARMENTIÈRES.

Et pourquoi donc?

MISTRESS BERLINGTON.

Je n'ai jamais été si contente, si heureuse; depuis que

je vous ai vu, il vient de m'arriver une fortune immense, et vous verrez, j'ai déjà une foule d'idées admirables : je change mon coupé et mes chevaux, je renouvelle toutes les tentures de mon hôtel, et vous allez m'aider à choisir des étoffes; je veux ce qu'il y a de plus beau, de plus riche, de plus... Tenez, le ravissement où je suis me produit un tel effet que je ne peux pas parler, ça me coupe la respiration.

DARMENTIÈRES, froidement.

J'attendrai alors que vous ayez respiré pour savoir d'où vous vient cet accroissement de richesse.

MISTRESS BERLINGTON.

De mon neveu, de sir Arthur, qui me donne tous ses biens.

DARMENTIÈRES.

Et à quel propos ?

MISTRESS BERLINGTON.

Je n'en sais rien, mais cela est...

DARMENTIÈRES.

Laissez donc ! à son âge ! une telle donation pourrait bien être révocable.

MISTRESS BERLINGTON.

J'en doute; mais ce qui ne peut pas l'être, c'est la renonciation qu'il fait à ses droits dans le procès qu'il avait gagné. Tenez, docteur, tenez, voyez plutôt, je l'ai déjà montré à mon avoué qui m'a assuré qu'il n'y avait pas à revenir sur un pareil titre.

DARMENTIÈRES, prenant le papier, à part.

Diable ! si l'avoué y a passé, cela va mal. (Parcourant la lettre à voix basse.) Hum, hum, hum ! l'imprudent ! tous ses biens, tant en France qu'en Angleterre. (Achevant de lire.) « Enfin, « le domaine de Cerwood où je suis né, et que je me re- « proche de n'avoir presque jamais habité. Aussi, et dans « l'intérêt du pays, je ne mets qu'une condition expresse « et formelle à la présente donation, c'est que ma tante

« ira se fixer dans ce château, et y fera tout le bien que « je regrette de n'avoir pu y faire... » Le domaine de Cerwood; j'en ai souvent entendu parler; c'est, je crois, en Écosse.

MISTRESS BERLINGTON.

Dans les montagnes et au bord d'un lac; un château admirable par sa situation.

DARMENTIÈRES.

En Écosse?

MISTRESS BERLINGTON.

Oui, docteur.

DARMENTIÈRES.

Dans les montagnes?

MISTRESS BERLINGTON.

Oui, docteur.

DARMENTIÈRES.

Et au bord d'un lac?

MISTRESS BERLINGTON.

Certainement, une vue magnifique!

DARMENTIÈRES.

Et vous irez en jouir?

MISTRESS BERLINGTON.

Il le faut bien!

DARMENTIÈRES.

Pauvre femme! si jeune encore et si fraîche!

MISTRESS BERLINGTON.

Qu'est-ce que signifie?... expliquez-vous.

DARMENTIÈRES.

Rien! mais avant que vous partiez je vous prie de recevoir mes adieux, les adieux d'un ami qui vous était sincèrement attaché.

MISTRESS BERLINGTON.

Et à propos de quoi, docteur?

DARMENTIÈRES.

Vous me le demandez, lorsqu'avant un an peut-être...

MISTRESS BERLINGTON.

O ciel !

DARMENTIÈRES.

Est-ce que je ne vous ai pas envoyée, l'année dernière, en Italie et dans le midi de la France ?

MISTRESS BERLINGTON.

Eh bien ?

DARMENTIÈRES.

Eh bien ! vous, à qui il faut un pays chaud, un pays sec, vous allez vous ensevelir dans les montagnes d'Écosse, au milieu des vapeurs, des nuages, des brouillards ; je ne vous donne pas un an à vivre.

MISTRESS BERLINGTON, effrayée.

O ciel ! (Vivement.) Je n'irai pas ! docteur, je n'irai pas ! je vous le promets.

DARMENTIÈRES.

Et alors cette donation est nulle, car elle porte formellement l'obligation d'aller dans ce pays et d'y résider.

MISTRESS BERLINGTON.

C'est vrai ; eh bien ! alors, j'irai, j'irai avec un médecin, un bon médecin ; vous viendrez avec moi, docteur, vous ne m'abandonnerez pas.

DARMENTIÈRES.

Votre serviteur !... pour être médecin, on n'est pas assuré contre une mort certaine.

MISTRESS BERLINGTON, avec effroi.

Grand Dieu ! vous croyez ?

DARMENTIÈRES.

Vous la trouverez là, à poste fixe, au bord du lac ; elle n'en bouge pas.

MISTRESS BERLINGTON.

Et aller s'exposer ainsi quand on est riche ! vous conviendrez, docteur, que je suis bien malheureuse ; j'en ferai une maladie.

DARMENTIÈRES.

Cela se pourrait bien, et à qui la faute ? à vous qui ne voulez pas vous bien porter.

MISTRESS BERLINGTON.

Moi, je ne le veux pas ?

DARMENTIÈRES.

Oui, morbleu ! plus je vous regarde et plus je suis convaincu qu'il ne tiendrait qu'à vous d'avoir la plus belle santé de France ! cela dépend de vous.

MISTRESS BERLINGTON.

De moi !

DARMENTIÈRES.

N'ayez plus de procès, plus d'ambition, plus de désir de fortune qui vous tourmente et vous empêche de dormir, qui vous brûle le sang ! Vivant comme vous le faites, seule ou entourée d'indifférents ; toujours triste, inquiète, grondant sans cesse, car vous ne faites que cela, à commencer par moi, votre docteur, et n'ayant là, près de vous, rien pour le cœur... qui diable y résisterait ? C'est ainsi qu'on épuise les sources de la vie, qu'on les détruit, qu'on se tue soi-même ; c'est ce qui est arrivé à votre neveu.

MISTRESS BERLINGTON.

Mon neveu ?

DARMENTIÈRES.

Oui, seul au monde et fatigué de l'existence, il voulait la quitter ; c'est alors qu'il vous a fait cet abandon, cette donation ; mais au moment où il allait succomber à son mal, je suis arrivé, je l'ai vu, je l'ai guéri par des moyens infaillibles et semblables à ceux que je vous proposais tout à l'heure ; aussi, il ne demande plus qu'à vivre maintenant ;

il est amoureux, amoureux d'une jeune fille, jolie et bonne, comme vous ; (*A part.*) il faut la flatter ; (*Haut.*) mais pour l'obtenir il n'a plus de fortune, rendez-lui la sienne.

MISTRESS BERLINGTON.

Par exemple ! quelle idée !

DARMENTIÈRES.

Dans votre intérêt autant que dans le sien ; car, s'il la redemande aux tribunaux, s'il faut plaider encore... mais vous ne le voudrez pas, c'est un don, un cadeau que vous lui ferez ; hier, rien ne vous répondait de son cœur ; aujourd'hui, c'est une chaîne qui l'attache à vous ! Sa femme et lui, pour prix de leur bonheur, vous entoureront de soins, de caresses ; vous verrez naître, croître autour de vous leurs enfants qui apprendront d'eux à vous aimer, à vous chérir, et que vous gronderez tout à votre aise ; mon tour viendra moins souvent. Voilà des amis, une famille pour vos vieux jours ; et cette idée seule vous touche, vous émeut !

MISTRESS BERLINGTON.

Moi ! docteur ?

DARMENTIÈRES.

Oui, vous êtes émue, je le vois.

MISTRESS BERLINGTON.

Mais non !

DARMENTIÈRES.

Si fait !...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; ARTHUR, AGATHE, DELAROCHE.

(*Ils entrent par la porte à droite. Darmentières leur fait signe de la main d'avancer lentement.*)

FINALE.

DARMENTIÈRES.

Tenez, tenez, les voilà qui s'avancent :

C'est de vous que leur sort dépend.
Allons, qu'à vous chérir dès ce jour ils commencent !
Une bonne action nous rafraîchit le sang.
(Prenant la lettre.)
En déchirant cet acte injuste autant qu'indigne...

MISTRESS BERLINGTON, l'arrêtant.

Mais, docteur...

DARMENTIÈRES.

Vous vivrez au moins cinq ans de plus.

MISTRESS BERLINGTON.

Cinq ans ! serait-il vrai?

DARMENTIÈRES.

S'il le faut, je le signe ;
Et vos jours à venir me sont si bien connus
Que, si vous consentez, je vous assure même
Dix ans...

MISTRESS BERLINGTON.

Que dites-vous ?

DARMENTIÈRES, faisant toujours le geste de déchirer.

Quinze ans...

MISTRESS BERLINGTON.

Grand Dieu !

DARMENTIÈRES.

Vingt ans...

MISTRESS BERLINGTON.

Vingt ans! ah ! déchirez, déchirez, j'y consens.

TOUS.

O bonheur extrême !

DARMENTIÈRES, déchirant l'acte.

Tombez à ses pieds!

MISTRESS BERLINGTON.

Non, dans mes bras, mes enfants !

Ensemble.

ARTHUR.

O moment plein d'ivresse!
Je retrouve en ce jour
L'amitié, la richesse,
Le bonheur et l'amour.

DARMENTIÈRES.

Par moi, par ma sagesse,
Il retrouve en ce jour
Sa tante, sa maîtresse,
Sa fortune et l'amour.

TOUS.

O moment plein d'ivresse!
Il retrouve, en ce jour,
L'amitié, la richesse,
Le bonheur et l'amour!

DARMENTIÈRES, à Delaroche.

De mes talents, mon cher, ce matin vous doutiez;
Et grâce à mon système, ici, vous le voyez,
La santé chez vous tous est enfin rétablie,
Sans qu'il en ait coûté rien à la pharmacie.

TOUS.

O moment plein d'ivresse! etc.



LA PRISON D'ÉDIMBOURG

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

En société avec M. E. de Planard

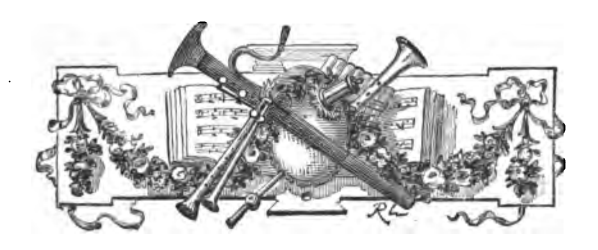
MUSIQUE DE M. CARAFA.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 20 Juillet 1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DUC D'ARGYLE	MM. HENRI.
GEORGE	RÉVIAL.
PATRICE, alderman	GÉNOT.
TOM, matelot contrebandier	HÉBERT.
GILBY, prisonnier	VICTOR.
ALTREC, autre prisonnier	BELNIE.
UN PORTE-CLEFS	—
JENNY	Mmes HÉBERT-MASSY.
EFFIE, sa sœur	C.-MARGUERON.
SARAH	PONCHARD.

NOBLES. — VILLAGEOIS et BOURGEOIS D'ÉDIMBOURG. — GENS DE JUSTICE. — SOLDATS, et PRISONNIERS.

Dans une campagne aux environs d'Édimbourg au premier acte. — A Édimbourg aux actes suivants.



LA PRISON D'ÉDIMBOURG

ACTE PREMIER

Campagne. Montagnes dans le fond, des champs moissonnés, tas de gerbes. Tout le premier plan du théâtre est un vaste hangar rustique sans clôture dans le fond, pour laisser voir la campagne. Sur le revers de la colline, un petit bâtiment entouré de rosiers avec une porte et une fenêtre fermée pas un volet. A droite, sur le premier plan, la porte d'une ferme; de l'autre côté, des instruments de labourage.

SCÈNE PREMIÈRE.

DES MOISSONNEURS, leurs FEMMES et leurs ENFANTS finissent leur ouvrage et entrent sous le hangar; JENNY y est assise à droite à une table rustique. Elle écrit en feuilletant un gros registre, et dispose des pièces de monnaie en diverses petites sommes pour payer les moissonneurs.

INTRODUCTION.

LES MOISSONNEURS.

La moisson est faite;
Cessons nos travaux;

Et demain c'est fête
Dans tous les hameaux.

JENNY.

Que chaque père de famille
S'approche et dise son nom.

LES MOISSONNEURS.

Cette aimable et jeune fille
Est le chef de la maison.

JENNY.

Amis, le ciel à ma prière
Est favorable dans ce jour :
Auprès de moi, près de mon père,
Ma sœur Effie est de retour.

LES MOISSONNEURS.

Quoi ! votre sœur est de retour?
Ah ! pour nous tous c'est un beau jour !

SCÈNE II.

LES MÊMES ; EFFIE sur la colline, sortant du pavillon. Elle en referme la porte et en serre la clef.

EFFIE, sans être vue des moissonneurs.

Que de monde !... Je suis tremblante.
Ah! rappelons ma force chancelante!
C'est Jenny ! c'est ma sœur !... que ses jours sont heureux!
(S'éloignant du pavillon et le regardant toujours.)
Veillons dans l'ombre et le mystère
Sur mon bien le plus précieux ;
Cachons à ma sœur, à mon père,
Combien mon sort est malheureux !
(Pendant ce chant Jenny paye les moissonneurs.

JENNY, l'apercevant.

Ah! la voilà, ma sœur chérie !
D'où viens-tu donc, ma bonne Effie?

EFFIE, montrant la campagne.

De voir ces vallons, ces coteaux,
Témoins des jeux de mon enfance.

JENNY.

Sans doute, après six mois d'absence,
Ils ont dû te sembler bien beaux;
Mais dans tes yeux je vois des larmes,
Qu'as-tu donc?

EFFIE.

Je n'ai rien, ma sœur.

JENNY.

Pourquoi pleurer? quelles alarmes
Peuvent troubler notre bonheur?

EFFIE.

Hélas! la santé de mon père...
Je tremble quand je songe à lui.

JENNY.

Ta vue et si douce et si chère
Va le guérir dès aujourd'hui.

COUPLETS.

Premier couplet.

Dans notre chaumière
Bonheur et plaisir
Avec toi, j'espère,
Vont nous revenir.
Je veux à nos fêtes
Te mener demain,
Et que tu répètes
Notre gai refrain :

Viens, ma bergerette,
Tendre et joliette;
J'entends la musette
Et le chalumeau;
Allons, en cadence
Courons à la danse

Qui déjà commence
Sous le vieux ormeau !

Deuxième couplet.

Ah ! tu te rappelles
Qu'on trouve en ces lieux
Des amis fidèles
Et des amoureux ;
Au bal du village
Ils vont dès demain,
Pour te rendre hommage,
Chanter leur refrain :

Viens, ma bergerette, etc.

EFFIE.

Paix ! écoutez !... quel bruit a frappé mon oreille ?

JENNY.

Ah ! c'est mon père qui s'éveille !
J'y cours...

EFFIE, l'arrêtant.

Non, c'est à moi de remplir aujourd'hui
Un devoir que j'ai trop négligé jusqu'ici.

(Elle entre dans la ferme.)

LES MOISSONNEURS, s'en allant par divers côtés.

La moisson est faite ;
Cessons nos travaux ;
Et demain c'est fête
Dans tous les hameaux.

SCÈNE III.

JENNY, PATRICE, descendant la colline.

JENNY.

C'est singulier !... ma pauvre sœur ! elle est presque aussi triste que quand elle nous quitta. (Voyant Patrice.) Eh ! mais,

quel est ce monsieur qui regarde la ferme avec tant d'attention ?

PATRICE.

N'est-ce pas ici, mon enfant, la demeure du vieux sous-officier Jackins, maintenant honnête fermier de ce pays ?

JENNY.

Oui, monsieur, c'est mon père... et je suis Jenny Jackins, sa fille... Si vous avez besoin de nous, soyez le bienvenu.

PATRICE.

C'est votre père que je désire voir.

JENNY.

Il a été bien malade, il l'est encore... Mais cependant, je vais lui dire...

PATRICE, l'arrêtant.

Non, non. (A part.) Pauvre vieillard ! lui porter un coup si cruel ! (A Jenny.) J'avais à lui demander quelques renseignements que vous pourrez peut-être me donner. Écoutez, je suis M. Patrice, un des aldermen d'Edimbourg.

JENNY, reculant un peu.

Ah ! mon Dieu !

PATRICE.

Qu'avez-vous donc ?

JENNY.

Rien... mais voyez-vous, je ne sais pourquoi les gens de justice... cela commence toujours par faire peur.

PATRICE.

Rassurez-vous.

JENNY.

Ah ! j'y suis ! je vois ce que c'est : on veut encore mettre en prison la folle de la montagne, cette malheureuse Sarah.

PATRICE.

Sarah !... Ne serait-ce pas une femme que je viens de

rencontrer là, (Montrant la gauche.) dans un pré, chantant et dansant toute seule?

JENNY.

C'est possible, monsieur; voilà près d'un an qu'elle a perdu tout à fait la raison, elle descend de la montagne pour venir dans nos villages demander du pain, et puis elle retourne dans ses rochers, près de sa mère, qui est, dit-on, une méchante femme; mais pour Sarah, elle n'a jamais fait de mal à personne, et je vous prie de la laisser en liberté.

PATRICE.

Nous verrons, mon enfant. Mais, dites-moi... car j'ai connu jadis votre père... il me semble qu'il avait deux filles?

JENNY.

Oui, moi et ma sœur aînée, qui s'appelle Effie.

PATRICE.

C'est cela, Effie... Et est-elle aussi jolie que vous?

JENNY, souriant.

Moi? est-ce que je suis jolie?... surtout auprès de ma sœur qui est aussi élégante et aussi distinguée que bien des dames d'Edimbourg... car elle n'a pas été élevée comme une villageoise.

PATRICE.

Vraiment!

JENNY.

Oh! non, monsieur!... je n'ai jamais quitté la ferme, moi; je peux tout au plus lire à la veillée une page de la Bible ou écrire le compte des moissonneurs; mais ma sœur a été élevée près d'ici, au château d'Arundel, par milady, une grande dame qui l'avait prise en amitié et lui a fait apprendre le dessin, la danse et la musique. Oh! j'avais là une sœur qui me faisait honneur, voyez-vous. Par malheur, de retour près de nous, je crois qu'elle s'ennuyait un peu: elle allait le soir rêver toute seule et se promener au bord de la mer; (Montrant le pavillon sur la colline.) elle s'enfermait

dans ce pavillon qu'elle fit construire pour ses études; quelquefois on aurait dit qu'elle avait pleuré; et puis de fraîche et jolie qu'elle était, elle devint pâle, elle changeait à vue d'œil; et quand nous lui demandions ce qu'elle avait, elle nous répondait que l'air de ce pays lui était mauvais, qu'elle y mourrait bientôt!... Et mon père se décida à l'envoyer à Edimbourg chez notre vieille tante Marguerite, qui est mercière près de la grande place du marché.

PATRICE.

Combien y a-t-il de cela?

JENNY.

A peu près six mois.

PATRICE.

Vous écrivait-elle?

JENNY.

Toutes les semaines.

PATRICE.

Et vous parlait-elle de ses chagrins?

JENNY.

Non, ce qui nous prouvait qu'elle n'en avait plus.

PATRICE.

Et quand est-elle revenue?

JENNY, avec une joie naïve.

Ce matin même. Oh! quelle surprise!... je sortais au point du jour pour arroser les fleurs qui entourent son petit pavillon, quand j'en ai vu la porte entr'ouverte... C'est singulier, me suis-je dit, ma sœur en avait emporté la clef. Je m'approche, je veux entrer au pavillon, quand une femme en sort précipitamment, se jette dans mes bras et m'entraîne dans la chambre de mon père : c'était elle, ma sœur, que nous n'attendions pas. Oh! monsieur!... on ne meurt pas de joie!...

PATRICE, avec curiosité.

Et elle arrivait ainsi toute seule?... absolument seule?

JENNY.

Oui... Qui voulez-vous donc?...

PATRICE.

Et elle venait directement d'Edimbourg?... de chez sa vieille tante?

JENNY.

Sans doute.

PATRICE.

Ce matin?... A ce compte elle a donc voyagé toute la nuit à travers les bruyères?... Une jeune fille seule! quelle imprudence!

JENNY.

Oh! non pas!... j'oubliais... Mon père s'est étonné comme vous; mais elle a répondu que le meunier du village, Robin, qui repartit hier au soir d'Edimbourg, l'avait amenée dans sa voiture jusqu'au sentier de la grande prairie.

PATRICE, *vivement.*

Vraiment? est-il bien sûr? hier au soir, dites-vous, encore à Edimbourg?... le meunier d'ici près?... Robin, n'est-il pas vrai... (*A part.*) Courons, courons chez lui.

JENNY, *étonnée.*

Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc?

PATRICE, *sortant.*

Adieu, ma chère enfant; je reviendrai vous voir. (*A part.*) Ah! quel bonheur! si la justice se trompait encore une fois!

(*Il sort par la gauche et remonte avec précipitation la colline.*)

SCÈNE IV.

JENNY, *seule.*

Qu'a-t-il donc, où va-t-il si vite?
Quel secret le trouble et l'agite?

(Elle regarde à gauche.)
Qui vient encore ici ? c'est la pauvre Sarah!
Sa raison est perdue, et l'amour la troubla.

SCÈNE V.

JENNY, SARAH.

DUO.

SARAH.

Ah ! comme il lui ressemble
Et comme il est joli !
Ah! vraiment, il me semble
Revoir mon bel ami!

Je serai sa compagne,
Il sèchera mes pleurs,
Pour lui sur la montagne
J'irai cueillir des fleurs.
Doucement il repose
Sur mon cœur amoureux!
Je veux d'un ruban rose
Entourer ses cheveux!...

Oh ! comme il lui ressemble, etc.

JENNY, la regardant.

Tantôt elle soupire,
Tantôt on la voit rire.

Bonjour, Sarah!

SARAH.

C'est vous, Jenny?

JENNY.

Vous paraissez mieux aujourd'hui.

SARAH.

La soirée est charmante :
Que l'on est bien ici!

JENNY.

Vous me semblez contente?

SARAH.

Oh! je le suis aussi.

(Elle prend Jenny par la main, la conduit à l'écart et lui dit en confidence :)

Dieu finit ma misère
Et mon adversité;
Désormais sur la terre
J'aurai ma liberté.
Au fond de sa chaumière
Ma mère injustement
Me tenait prisonnière
Et me battait souvent;
Mais le méchant succombe
Et voit son dernier jour.
En prison dans la tombe
Je l'ai mise à son tour.

JENNY.

O ciel! malheureuse Sarah!
Hélas! que me dites-vous là?

SARAH.

Pour moi plus d'esclavage!
Et j'irai tous les jours
Là-bas, sur le rivage,
Attendre mes amours!
Mon ami qui voyage
Près de moi reviendra;
Ou bien j'ai son image
Qui me consolera.

JENNY.

Hélas! infortunée!

SARAH.

Chantons toutes les deux.

JENNY.

Affreuse destinée!

SARAH, se fâchant.

Chantez donc, je le veux.

JENNY.

Calme-toi !

SARAH, à genoux

Je t'en prie!

JENNY.

Que veux-tu?

SARAH.

Ma chanson.

JENNY.

Eh quoi!

SARAH.

Je t'en supplie.

JENNY, avec pitié.

Volontiers.

SARAH, riant.

Tout de bon?

JENNY.

Volontiers; je suis prête.

SARAH, cherchant.

Attends!... attends!... ma tête...

Ensemble.

SARAH chantant et JENNY répétant.

Oh! comme il lui ressemble
Et comme il est joli!
Ah! vraiment, il me semble
Revoir mon bel ami.

SARAH.

La! je vous remercie, vous m'avez fait du bien... Ah! j'oubliais quelque chose : donnez-moi du pain; j'ai faim.

JENNY, courant à un panier qui est sur la table, lui donne du pain et des pommes.

Oh! mon Dieu! tenez, Sarah, tenez.

SARAH.

Merci, quand j'en voudrai je reviendrai; car je sais que

vous êtes bonne, vous; jamais vous n'avez ri en courant après moi comme les enfants du village... la folle! la folle! la voilà!... (Mordant dans son pain et riant.) Ils disent que je suis folle; mais je sais bien que je ne le suis pas. (Brusquement.) Adieu, je m'en vais.

JENNY.

Et où irez-vous, pauvre fille, si votre mère est morte?

SARAH, riant.

Ma mère? ah! oui! je l'ai emportée hier au soir; j'ai passé la nuit à l'ensevelir dans le sable; j'ai mis dessus de la verveine et du romarin... Mais c'est égal, je ne suis pas seule au monde; l'image de George est avec moi.

JENNY.

Et quel est donc ce George qui a décidé de votre sort?

SARAH.

Personne ne le saura; mais il me l'a dit, à moi, quand il se cachait dans notre cabane... Il donna de l'or à ma mère, mais non pas à moi... Je n'avais besoin de rien; il était là!... je le voyais; ensuite... qu'est-il donc arrivé?... Ah! voilà les gens de justice!... entends-tu?... ils gravissent les rochers! Mais il sera trop tard : George est parti avec nos amis, avec les contrebandiers... il m'a embrassée!... Voilà la barque qui l'emporte! Depuis ce temps, ma raison, mon cœur, toute mon existence... Je pleure, je chante; je voudrais mourir, et puis j'aime la vie... Il y a dans tout cela du mal et du bien... on n'y peut rien comprendre... Oh! Jenny! vous verrez, si vous aimez un jour!... (Vivement.) Adieu!...

(Elle s'en va par la gauche.)

JENNY, rentrant à la ferme.

Adieu donc; mais revenez demain, tous les jours, entendez-vous? Mon Dieu, protégez-la!...

SCÈNE VI.

SARAH, seule, après une fausse sortie revient sur ses pas et va s'asseoir un instant sur un banc avec une physionomie égarée.

Où allais-je donc?... je ne m'en souviens plus... Ah! si! si!... Ce bel enfant... il m'attend, il pleure, sans doute. Oui!... je l'ai abandonné pendant toute la nuit!... Mais qui l'a donc apporté dans notre cabane?... pourquoi l'ai-je trouvé là, tout seul, sur ces feuilles sèches?... auprès de ma mère morte?... (Vivement.) Mais il doit avoir faim!... Ah! ma chèvre est là-haut!... courons! courons!

(Elle court pour monter la colline et s'arrête brusquement en voyant les rosiers qui entourent le pavillon.)

Voici des fleurs : qu'elles sont belles!
Pour lui je voulais en cueillir.
Emportons ces roses nouvelles.

(Sarah cueille des fleurs, puis elle s'arrête avec un mouvement de surprise et met son oreille à la porte du pavillon. — Vivement.)

Qu'ai-je entendu?... ces cris!... Entrons!... je veux ouvrir!

(Elle cherche à enfoncer la porte, qui lui résiste; alors elle force le volet de la fenêtre et saute dans le pavillon.)

SCÈNE VII.

SARAH, dans le pavillon, TOM, descendant la colline et entrant par la droite.

COUPLETS.

Premier couplet.

TOM.

Assis dans ma barque,
Je passe mes jours
En joyeux monarque
Qui chante toujours.

Ainsi qu'une étoile
Filant dans les airs,
Ma légère voile
Vole sur les mers.
L'onde est mon empire :
Tout m'y semble à moi;
Ce que je désire
Est ma seule loi.

Assis dans ma barque, etc.

(On voit Sarah ressortir par la fenêtre du pavillon, repousser le volet et s'enfuir rapidement vers le sommet de la montagne, emportant quelque chose sous son manteau.)

Deuxième couplet.

TOM, continuant.

L'enfant de ma mère,
Beau comme l'Amour,
Sur une galère
A reçu le jour.

Au port de Madère
Le vaisseau toucha,
Et mon tendre père
Soudain me grisa.
J'ai suivi ma route,
Toujours en bateau;
Sans en boire goutte,
J'ai vécu sur l'eau.

L'enfant de ma mère, etc.

SCÈNE VIII.

Il commence à faire nuit.

TOM, GEORGE, arrivant par la gauche.

GEORGE, avec agitation.

C'est toi, Tom? que fais-tu ici?

TOM.

Ah! te voilà, pourtant!

GEORGE.

Et la chaloupe?

TOM.

Toujours cachée dans la petite baie et gardée par quatre de nos hommes.

GEORGE.

Et pourquoi la quitter?

TOM.

Je crevais d'ennui; il y a vingt ou trente heures que nous t'avons mis à terre et que nous attendons ton retour. Je te cherche, je me promène, je chante; j'ai encore à vendre une tonne de genièvre, et j'allais voir dans cette ferme si l'on veut en boire.

GEORGE.

Et as-tu vu quelqu'un de ses habitants?

TOM.

Non, j'arrive.

GEORGE.

Il suffit, c'est moi qui veux y entrer; éloigne-toi.

TOM.

Et où veux-tu que j'aille?

GEORGE.

En sentinelle, là-haut... (Montrant la gauche.) sous ce bouquet d'arbres qui domine la route.

TOM, vivement.

Comment, en sentinelle?... est-ce que ces coquins, ces employés de l'accise sont encore en campagne?

GEORGE.

Oui. Sur le chemin d'Edimbourg, j'ai vu des gens de justice qui arrivaient au prochain village; cours te placer là-

haut; s'ils approchent d'ici, reviens m'en prévenir, et nous partons soudain.

TOM.

Tu te moques de moi! décampons tout de suite!

GEORGE.

Décampe donc tout seul, il faut que j'entre là.

TOM.

Et ton passe-port pour l'autre monde, veux-tu donc le prendre ce soir?... veux-tu te laisser harponner comme une baleine endormie? quand tu te sauvas sur mon bord, ne me dis-tu pas que la griffe de ces oiseaux de proie avait paraphé ta sentence?

GEORGE.

Oui, mais en ce moment...

TOM.

Au large! au large, mon garçon! je n'abandonne pas ainsi l'homme le plus brave de mon équipage; on te connaît sur cette côte : cette fille que tu as rendue folle d'amour peut te rencontrer... Regagnons vite la pleine mer, la justice ne viendra pas t'y cherche , elle n'a pas encore trouvé le moyen de planter une potence sur la pointe d'une vague.

GEORGE, très-vivement.

Par grâce! par pitié! fais ce que je te dis! un instant! un seul instant!... tu ne sais pas ce que je souffre!...

TOM.

Encore!... tu me fais compassion, ou le diable m'emporte!... Allons, je vais au poste, je te donne un quart d'heure, et que la peste soit de ce maudit rivage! toutes les fois que nous y descendons tu es agité comme une tempête.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE IX.

Il fait tout à fait nuit.

GEORGE, **seul.**

Est-elle ici? que vais-je apprendre?
Voyons! je n'ai plus d'autre espoir.
Entrons! On vient... je crois entendre...

SCÈNE X.

GEORGE, EFFIE, **sortant de la ferme avec précaution.**

DUO.

EFFIE.

Il est nuit! on ne peut me voir :
Au pavillon je puis enfin me rendre.

GEORGE.

Quelle voix!

EFFIE.

Ciel!

GEORGE.

Effie!

EFFIE.

O Dieu!

GEORGE.

C'est moi!

EFFIE, **dans ses bras.**

Ah!

GEORGE.

Oui, je suis près de toi.

EFFIE.

O mon ami!

GEORGE.

Mon bien suprême !

EFFIE.

Que tu m'es cher!

GEORGE.

Ah ! que je t'aime !

EFFIE.

Je te revois !

GEORGE.

Jour de bonheur!

EFFIE.

Tu m'es rendu !

GEORGE.

Viens sur mon cœur!

GEORGE et EFFIE.

Ah ! tous les maux de l'absence
Sont oubliés dans ce jour!
Tu me rends, par ta présence,
Tout le bonheur de l'amour.

GEORGE.

Ah ! pardonne-moi l'abandon où je t'ai laissée ; j'ai couru les mers au caprice des contrebandiers qui m'avaient sauvé. Hier enfin je débarque, un berger me dit que tu es à Édimbourg chez une parente ; j'y cours : depuis dix jours tu en étais partie, et mon inquiétude...

EFFIE, avec une grande émotion.

Oui, George, j'ai passé dix jours dans les montagnes, chez cette femme dont la chaumière isolée t'a jadis servi d'asile.

GEORGE.

La mère de Sarah?

EFFIE.

Elle-même ; dans ma détresse je me suis souvenue que tu m'en avais parlé, et la honte m'ayant forcée de quitter la ville...

GEORGE, avec surprise.

La honte !... que dis-tu ?

EFFIE.

Ah ! prends pitié de moi !... le secret de nos amours, le mystère qui nous environne ne sont plus possibles ! il faut tout avouer, tout dire à haute voix ; il le faut ou je meurs !... Écoute ; je t'ai rencontré dans la campagne, malheureux, abandonné ; j'ai conservé tes jours et je t'ai donné les miens ; j'ignorais ton sort, ta naissance ; tu parlais de ton père, des chagrins que tu lui donnais ; mais jamais tu n'as voulu me dire son nom, et cependant, pauvre fille !... ma confiance en toi triompha de ma raison. A genoux devant Dieu, il fut le seul témoin de nos serments et de notre union ; mais Dieu m'ordonne aujourd'hui de les révéler. Jetons-nous aux pieds de mon père, dis-moi quel est le tien, courons, courons vers lui !... Il faut parler, te dis-je ; il faut tout découvrir, pour toi, pour mon honneur et celui de ton fils !...

GEORGE, très-vivement.

O ciel !...

EFFIE, de même.

Oui, George, à ton départ, je portais dans mon sein...

GEORGE, la serrant dans ses bras.

Oh ! pauvre infortunée !

EFFIE.

Ne pense qu'à ton fils, au bonheur d'être père !

GEORGE.

Mon fils ! et où est-il ?

EFFIE.

Ici, tu vas le voir.

GEORGE.

Conduis-moi.

EFFIE.

Il est là, il est là, cet enfant si chéri !

(Elle entraîne George vers le pavillon; Tom les arrête en arrivant précipitamment.)

SCÈNE XI.

EFFIE, GEORGE, TOM, arrivant par la gauche.

TOM.

Alerte ! alerte !

GEORGE, à Effie, la rassurant.

Ne crains rien.

TOM, voyant Effie.

Une fillette !... ah ! ah ! mon camarade...

GEORGE, sévèrement.

Tais-toi ! tes nouvelles, voyons ?

TOM.

Mauvaises; comme tu le disais, une escouade est près d'ici; je l'espionnais couché le long de la route, quand un courrier venant de la côte a suspendu la course de ces animaux malfaisants.

GEORGE.

Un courrier ?

TOM.

Oui; et voici sa gazette. Des troupes anglaises débarquent à l'instant pour nous donner la chasse; un lord, un vice-roi, un diable arrive de Londres avec de pleins pouvoirs pour pacifier l'Écosse et faire pendre à son bon plaisir. Voilà qui nous regarde; ainsi gagnons la mer; à la chaloupe, allons !

GEORGE.

Et ce lord général, n'a-t-on pas dit son nom ?

TOM.

C'est un nom bien connu : le duc d'Argyle.

GEORGE, à part.

O ciel !

FINALE.

EFFIE, à George.

Mais qu'as-tu donc ?

GEORGE, lui répondant.

De la prudence !

TOM.

Mais qu'est-ce donc ?

GEORGE,

O sort cruel !

EFFIE.

Pourquoi frémir ?

GEORGE.

Hélas ! silence !

TOM.

Allons, partons !

GEORGE.

O juste ciel!

Ensemble.

GEORGE.

Qu'ai-je entendu? mon cœur s'oppresse!
Que faire, hélas! que devenir?

EFFIE.

Songe toujours à ma tendresse,
Mais sois prudent : il faut partir!

TOM.

Ah! ventrebleu! le temps nous presse!
Allons, allons, il faut partir!
(Regardant à gauche.)
Ah! que le ciel nous soit propice!

Tiens, vois-tu, vois-tu ces soldats,
Et les limiers de la justice
Qui sans doute sont sur nos pas!

Ensemble.

EFFIE.

En le quittant mon cœur s'oppresse;
Quel sera donc notre avenir?

GEORGE et TOM.

Allons, allons, le temps nous presse;
Allons, allons, il faut partir!
(Ils sortent précipitamment par le fond à droite.)

SCÈNE XII.

EFFIE, sur le devant de la scène; PATRICE, suivi de SOLDATS et de GENS DE JUSTICE; VILLAGEOIS qui regardent le cortége avec curiosité.

EFFIE, regardant fuir George.

O mon Dieu! puisse-t-il échapper à leur vue!
Cachons bien la frayeur dont mon âme est émue.

Ensemble.

PATRICE et LES SOLDATS.

A cet ordre sévère
Que nous devons remplir
Rien ne peut nous soustraire;
Il nous faut obéir.

LES VILLAGEOIS.

Quel est donc ce mystère?
Il s'en faut éclaircir.
Mais quel ordre sévère
Les fait ici venir?

PATRICE, à Effie.

N'êtes-vous pas la jeune Effie?

EFFIE, *surprise.*

Oui, monsieur, oui, monsieur, c'est moi.
(*A part.*)
D'effroi je suis toute saisie.

PATRICE.

[illegible] du vieux Jackins?

EFFIE.

Oui, monsieur, c'est bien moi.

PATRICE.

Je [illegible]s arrête ici.

EFFIE.

Ciel!

PATRICE.

Au nom de la loi!

SCÈNE XIII.

[illegible]s MÊMES ; JENNY.

JEN[illegible] sortant de la ferme.

Q[illegible] bruit! [illegible]uelle en est la cause?
C[illegible]z un ta[illegible]e pareil;
Et [illegible] mon p[illegible] qui repose
Res[illegible]oins le sommeil.

EFFIE.

Ma sœur!... on m'enlève à mon père!

JENNY.

Que dis-tu?

LES VILLAGEOIS.

Quel est ce mystère

JENNY.

Vouloir l'arracher de mes bras!
Pourquoi?

PATRICE, *à Jenny.*

Ne m'interrogez pas.

JENNY.

Au nom du ciel!

PATRICE.

Parlez plus bas !

(Il prend les deux sœurs par la main, les conduit au bord du théâtre, et s'adressant à Jenny.)

Le meunier du village
N'a point fait de voyage,
Et, cette nuit, n'a pas
Accompagné ses pas.

(Il désigne Effie.)

EFFIE.

Ciel !

JENNY.

Quel mystère! hélas !

PATRICE, à Effie.

Ce mensonge coupable
Augmente les soupçons
Dont le poids vous accable.

JENNY, à sa sœur.

Réponds-lui donc, réponds.

EFFIE, à part.

Que dire?... ah! misérable !

PATRICE.

Avez-vous à l'honneur
Cessé d'être fidèle ?

JENNY.

Dieux !

PATRICE.

Avez-vous le cœur
D'une mère cruelle ?

JENNY, avec indignation.

Une mère !

EFFIE.

O douleur!

PATRICE.

Est-ce une calomnie?
Un bruit sourd se répand
Qu'un malheureux enfant
De vous reçut la vie.

JENNY.

O mon Dieu !

EFFIE, avec force.

Poursuivez.

JENNY.

Non, non, on vous abuse.

EFFIE.

Je l'avoue... Achevez.

PATRICE, à Jenny.

Et la rumeur publique en ce moment l'accuse,
Pour cacher ce forfait par un forfait plus grand,
D'avoir... d'avoir secrètement
Donné la mort à son enfant!

EFFIE, s'écriant et courant au pavillon.

Quelle horreur!... il est là!... mon enfant!... mon enfant!

Ensemble.

TOUS, hors Jenny.

Ah ! d'un crime semblable,
D'un aussi grand forfait
Elle n'est point coupable,
Sur elle on s'abusait.

JENNY.

O ciel ! ma sœur coupable,
A l'honneur a forfait !
Oh! malheur qui m'accable !...
O terrible secret !

(On entend un cri de désespoir dans le pavillon.)

EFFIE, rentrant en scène, pâle et dans le plus grand désordre.

Mon fils ! mon fils ! ah! daignez me le rendre !
Ma voix l'appelle en vain ! il ne peut plus m'entendre !

TOUS.

Que dites-vous?

EFFIE, à Jenny.

Ma sœur!... ô regrets superflus!
Mon fils!... il était là!... je ne le trouve plus!

PATRICE, à Jenny.

Vous le voyez, le soupçon qui l'accuse
N'est que trop fondé maintenant.

EFFIE, au désespoir.

Mon enfant! mon enfant! rendez-moi mon enfant!

JENNY, à Patrice.

Quoi! jusqu'à sa douleur, tout vous semble une ruse?

PATRICE.

La justice prononcera.
(A sa suite.)
Faites votre devoir, messieurs, entraînez-la

Ensemble.

PATRICE.

A cet ordre sévère
Il nous faut obéir!

EFFIE.

O malheureuse mère!
Je n'ai plus qu'à mourir!

JENNY.

Effroyable mystère!
Hélas! que devenir?

LES VILLAGEOIS.

Hélas! et son vieux père!
Il n'a plus qu'à mourir!

(Les gens de justice arrachent Effie des bras de sa sœur et l'entraînent.)

Jenny veut courir après eux, mais en ce moment on voit s'entr'ouvrir la porte de la ferme.)

JENNY, se précipite vers la porte en s'écriant :

Mon père!

(Elle tombe à genoux contre la porte, qu'elle referme.)





ACTE DEUXIÈME

Une salle du palais royal d'Édimbourg. — Au fond deux portes; plusieurs portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC D'ARGYLE **est assis près d'une table, et reçoit les députations des diverses corporations de la ville.** NOBLES, DAMES, MAGISTRATS, MARCHANDS, MILITAIRES, BOURGEOIS et BOURGEOISES, PATRICE.

LE CHOEUR.

Au nom de cette noble ville,
Nous jurons, soumis à la loi,
Obéissance au chef habile
Qui représente ici le roi.

AIR.

LE DUC, se levant.

La révolte et la guerre,
Les forfaits, la colère
Ont comblé la misère
Des vaillants Écossais.
Qu'à ma voix on oublie
La discorde ennemie;
Et rendons la patrie
Aux douceurs de la paix.

Ce pays, qui m'a vu naître,
Fut toujours cher à mon cœur.

A la cour j'ai fait connaître
Vos regrets, votre malheur.
Oui, j'accours de l'Angleterre
Vous sauver, vous réunir;
Et pour vous je suis un père
Qui pardonne au repentir.
(Les congédiant.)
Oui, j'ai tous les droits souverains :
Allez publier mes desseins.

LE CHOEUR, en sortant.

Au nom de cette noble ville, etc.

SCÈNE II.

PATRICE, LE DUC.

LE DUC.

Restez, monsieur Patrice, et rendez-moi compte de ce qui s'est passé la nuit dernière. Vous venez des prisons, n'est-ce pas? vous avez exécuté mes ordres?

PATRICE, préoccupé.

Oui, milord, j'ai fait entrer des troupes, la révolte des prisonniers est apaisée; mais le geôlier a été victime de sa négligence, ils l'ont tué, et Votre Seigneurie ne saurait trop se presser de lui donner un successeur. Il faudrait un homme de tête, de résolution, et en même temps un gaillard expérimenté qui eût du tact, de l'aplomb et de la finesse.

LE DUC.

Voilà bien des conditions; et à ce compte je ne connais pas beaucoup d'hommes d'Etat dignes d'être geôliers. Mais occupez-vous de ce choix, et dès aujourd'hui.

PATRICE, avec émotion.

Oui, milord... mais un intérêt bien plus puissant m'occupe et me tourmente!... Encore un instant d'audience!... un seul instant, milord, je l'implore de vous.

LE DUC, *étonné.*

Quel langage!... parle sans t'émouvoir; n'es-tu pas le fidèle ami de ma maison?

PATRICE.

Eh bien! monseigneur, vous arrivez ici avec les pouvoirs de la couronne, et surtout celui de pardonner...

LE DUC.

Oui, aux révoltés politiques, mais voilà tout; et je ne puis rien sur les franchises de la ville et la juridiction des bourgeois.

PATRICE.

Il suffit, monseigneur, et vous pouvez m'accorder la grâce que je vous demande.

LE DUC.

Explique-toi.

PATRICE.

Un malheureux!. . un ami du jeune prince qui fut vaincu à Culloden, un serviteur du prétendant vient ce matin même de se confier à moi.

LE DUC.

O ciel!

PATRICE.

Eh! milord, l'infortune a des droits sur un noble cœur.

LE DUC.

Funeste effet des guerres civiles!... mais achève, quel est le nom de cet homme?

PATRICE, *avec une émotion croissante.*

Il n'a point compromis celui de sa famille; c'est sous un nom vulgaire qu'il a été proscrit; on peut donc le sauver, mais c'est de ses parents qu'il faut obtenir grâce.

LE DUC.

Comment?

PATRICE.

Son père est un appui de la couronne d'Angleterre.

LE DUC.

Que dis-tu?

PATRICE.

Il croit que son fils voyage pour ses plaisirs sur le continent...

LE DUC, avec intérêt et vivacité.

Qu'entends-je?... parle vite.

PATRICE.

Je n'ose pas, milord.

LE DUC.

Dieu! serait-il possible!

SCÈNE III.

LE DUC, PATRICE, sur le devant du théâtre; GEORGE, entr'ouvrant une porte à gauche.

TRIO.

LE DUC, sans voir George.

Quel est donc ce mystère?

PATRICE.

Écoutez ma prière!

LE DUC.

Quel soupçon dans mon cœur!

PATRICE.

Pardonnez, monseigneur!

LE DUC.

Quel est donc ce jeune homme?

PATRICE.

Ah! milord!

LE DUC.

Il se nomme?...

PATRICE.

Calmez-vous!

LE DUC.

Je ne puis.
Quel est-il ?

GEORGE, *à ses genoux.*

Votre fils!

LE DUC.

Malheureux!

GEORGE.

Ma misère...

LE DUC, *lui tendant les bras.*

Dans mes bras!

GEORGE, *s'y précipitant.*

Ah! mon père!

Ensemble.

LE DUC.

Juste ciel! que de larmes
M'eût coûtées ton malheur!
Viens finir tes alarmes
Dans mes bras, sur mon cœur!

GEORGE.

Pardonnez à mes larmes!
J'ai servi le malheur :
Ce devoir a des charmes
Et plaisait à mon cœur.

PATRICE.

Pardonnez à ses larmes :
Il servit le malheur;
Ce devoir a des charmes
Et plaisait à son cœur.

LE DUC, à son fils.

Sois discret, sois prudent !

GEORGE, désignant Patrice.

C'est mon seul confident.

LE DUC.

Tu diras qu'un voyage
Dans de lontains pays...

GEORGE.

Il suffit.

LE DUC, désignant une porte à droite.

Va quitter cet habit misérable.
Entre là : sur ma table
Tu verras...

GEORGE.

J'obéis.
Calmez-vous.

LE DUC, l'embrassant.

O mon fils !

(George sort par la droite.)

SCÈNE IV.

LE DUC, PATRICE, JENNY, EFFIE, QUATRE SOLDATS, entrant par la porte du fond.

JENNY, à sa sœur.

Du courage, ma sœur; Dieu ne nous abandonnera pas.

LE DUC, les voyant.

Qu'est-ce donc?

PATRICE.

Hélas! la jeune fille dont j'ai déjà parlé à Votre Seigneurie, et puis sa sœur qui l'accompagne.

LE DUC, regardant Effie.

Quoi? des traits si doux et un cœur dénaturé ! (A Patrice.)

Emmenez ces soldats dans la salle des assises; voyez si la séance va s'ouvrir, et revenez m'en instruire.

(Patrice sort avec les soldats.)

SCÈNE V.

LE DUC, JENNY, EFFIE.

LE DUC, à Effie.

Approchez, et ne tremblez pas si vous êtes innocente.

JENNY.

Son malheur l'accable, milord! C'est à moi d'avoir de la force, et de vous implorer au nom de mon père. Il m'a dit que vous ne repousseriez pas les enfants de votre vieux soldat Philippe Jackins.

LE DUC.

Que dites-vous?... ce brave sous-officier qui fut blessé en me secourant, et à qui j'ai donné une petite ferme dans les montagnes?

JENNY.

Oui, milord, rappelez-vous vos bontés! On dit que les bienfaits attachent le bienfaiteur, et vous nous protégerez encore.

LE DUC.

Eh! que puis-je pour vous? je ne suis pas son juge, le tribunal s'assemble; la loi est terrible contre le forfait dont on accuse votre sœur. (A Effie que Jenny fait passer près du duc.) Mais vous, malheureuse fille, n'avez-vous rien à me confier? qu'allez-vous leur dire pour vous défendre?

EFFIE.

Me défendre! et pourquoi?

ROMANCE.

Premier couplet.

Ah! milord! le nom de mère

N'est-il pas mon défenseur?
Votre loi, dans sa colère,
Se fonda sur une erreur.
Si mon juge est insensible,
C'est lui seul qui doit frémir.
Quand le crime est impossible,
C'est un crime de punir.

Deuxième couplet.

Le malheur fut mon partage :
Terminons mon triste sort.
Viens, ma sœur, j'ai du courage,
Car mon cœur est sans remord.
Si mon juge est insensible,
C'est lui seul qui doit frémir :
Quand le crime est impossible,
C'est un crime de punir !

LE DUC.

Mais êtes-vous donc abandonnée du malheureux qui a porté le trouble et le déshonneur dans une honnête famille?

EFFIE, *vivement.*

Milord, n'injuriez ni mon époux ni moi! et si Dieu seul a reçu nos serments, en sont-ils moins sacrés et moins solennels?

LE DUC.

Voilà l'exaltation de toute jeune fille trompée.

EFFIE.

Non milord, non, vous ne connaissez pas celui que j'aime! Il ne peut être ici, il ignore mon malheur; mais s'il le connaissait, il viendrait me défendre ou mourir avec moi!

LE DUC.

Et quel est-il? parlez; peut-être son témoignage...

EFFIE, *pleurant.*

Je ne puis rien vous dire!

JENNY, *étonnée.*

Ma sœur!...

EFFIE.

Oui... tout est contre moi... je suis bien malheureuse!

LE DUC.

Eh quoi! vous ne ferez pas d'autre réponse à vos juges?

EFFIE.

Je leur dirai la vérité comme je puis la dire à vous-même. Oui, milord, je suis coupable envers mon père et ma sœur; je leur ai caché mon amour. C'est dans les montagnes, chez une vieille femme étrangère, que j'ai donné le jour à mon enfant; elle me tenait cachée à tous les yeux; mais avant-hier matin j'entendis des gémissements, je sors de ma retraite, et je trouve cette femme à terre, tenant encore un flacon de genièvre et expirant dans les plus hideuses convulsions!... Je posai mon enfant, je courus dans la campagne pour chercher du secours! mais personne!... un désert! Je reviens... Jugez de ma surprise... la femme morte avait disparu!... j'eus peur, je perdis la tête, j'emportai mon enfant! je passai la nuit à chercher à travers champs la maison de mon père: j'y arrive; tout dort encore; je cache mon fils dans un pavillon dont j'avais la clef; je m'éloigne un instant!... O malheureuse!... cet enfant, mon seul bien, je ne l'ai plus trouvé; on me l'a dérobé!... et sans doute il est mort!... et c'est à moi, milord, qu'on vient le demander!... et l'on m'accuse! et l'on ne veut pas croire à mon désespoir!... O mon Dieu! cependant les larmes d'une mère ne savent pas mentir!

LE DUC, attendri.

Venez, nous tâcherons de les persuader, mais, hélas! l'invraisemblance de votre récit...

JENNY, inquiète.

Quoi! milord!...

LE DUC, lui répondant.

Priez Dieu, mon enfant.

SCÈNE VI.

LE DUC, EFFIE, JENNY, GEORGE, en habits de son rang.

GEORGE, entrant vivement.

Ah ! que viens-je d'apprendre ?... on l'accuse d'un crime !... on ose l'outrager !

EFFIE, s'écriant et courant à lui.

O ciel ! George en ces lieux !

LE DUC.

Quel cri !...

GEORGE, à Effie.

Ah ! je sais tout ! ton désespoir, leur injustice !... mais j'accours près de toi, je viens rassurer ton âme innocente ; et c'est à ton époux qu'appartient ta défense !...

LE DUC, vivement.

Son époux !... vous, mon fils ?

EFFIE et JENNY, dans le plus grand étonnement et tombant aux pieds du duc.

Son fils !

LE DUC, les relevant.

O comble de malheur !... quoi ! George, ce pardon que je viens d'accorder, en voilà donc la récompense ! En embrassant votre père, vous n'avez point osé lui faire un aveu qui le rend peut-être plus infortuné que vous-même.

GEORGE.

Vous alliez tout savoir, j'en atteste l'honneur !... Oh ! vous la connaîtrez, ma compagne chérie, vous la nommerez votre fille, vous la protégerez contre ses accusateurs, et votre cœur si noble...

LE DUC, vivement.

Silence !... à ce prix seul je puis retenir mon courroux. Contraignez-vous tous deux. Laisse-moi la conduire devant

les hommes prévenus qui vont décider de son sort. Je ferai tout pour la sauver. Je la plains, car je vois que tu la trompas comme ton père, et ton ingratitude...

GEORGE.

Ah ! que votre rigueur...

LE DUC, très-vivement.

Tais-toi, te dis-je; on vient!

SCÈNE VII.

LES MÊMES; PATRICE.

PATRICE.

Les juges attendent, milord.

LE DUC, à Effie.

Allez; je vous rejoins. Suivez M. Patrice.

(Les deux sœurs sont emmenées par Patrice. George veut les suivre; le duc l'arrête et le conduit au bord du théâtre; les portes du tribunal se referment.)

SCÈNE VIII.

LE DUC, GEORGE.

LE DUC, très-vivement.

Malheureux !

GEORGE.

Ah ! mon père!

LE DUC.

Quel amour insensé !

GEORGE.

Ah ! vous ne savez pas que cet amour m'a sauvé du désespoir, et que sans la tendresse de cette pauvre fille...

LE DUC.

Sa tendresse !... et c'est toi qui la conduis à la mort !

GEORGE, voulant sortir.

Grand Dieu !

LE DUC, avec force.

Reste ! reste, imprudent ! veux-tu donc te perdre toi-même et découvrir à ce tribunal le secret qui ferait tomber ta tête ? Je vais m'y rendre seul ; reste ici, je le veux ; et qu'un profond silence...

SCÈNE IX.

LE DUC, GEORGE, PATRICE.

PATRICE.

Pardon, milord, mais je viens vous annoncer une nouvelle importante. Ce chef de contrebandiers si redoutables sur toute la côte, nous le tenons enfin ; une femme, une folle nous l'a livré.

GEORGE, à part.

Eh quoi ! serait-ce Tom ?

LE DUC, cachant son trouble.

Nous verrons plus tard cette affaire, monsieur Patrice.

PATRICE.

Oh ! cette affaire n'en est pas une, milord ; dans dix minutes on va le pendre, et tout sera dit ; ce n'est rien : mais Votre Seigneurie m'a chargé de remplacer le geôlier qu'on a tué la nuit dernière, et je venais lui proposer...

LE DUC.

Je ne puis, on m'attend ; mais mon fils va vous écouter. Terminez avec lui... (Bas à George.) Vous m'avez entendu ! restez, je vous l'ordonne.

(Il entre au tribunal.)

SCÈNE X.

PATRICE, GEORGE.

PATRICE, tenant un papier.

Eh bien! milord, qui choisirez-vous pour geôlier? voici la liste de trois ou quatre drôles qui connaissent déjà les prisons pour avoir mérité d'y être; mais il est certaines places où l'expérience est nécessaire.

GEORGE, sans l'écouter.

Dites-moi, monsieur Patrice, comment nommez-vous ce contrebandier qu'on vient d'arrêter?

PATRICE.

Oh! ces gens-là ne gardent jamais un nom plus de vingt-quatre heures; ils usent dans leur vie toute la légende de l'almanach.

TOM, criant en dehors.

Ne serrez pas, canailles! ou par le grand diable d'enfer!...

GEORGE, à part.

C'est lui.

PATRICE.

Eh! tenez, monseigneur, je l'entends; on l'amène.

GEORGE, à part, allant s'asseoir à droite.

Il va me reconnaître!

SCÈNE XI.

GEORGE, PATRICE, TOM, tenu par des douaniers.

TOM, se débattant.

Lâchez-moi, vous dis-je, chiens courants que vous êtes! avez-vous peur d'un homme, quand vous voilà une douzaine? O race de Satan! si je vous tenais à quelques toises du rivage!...

PATRICE.

Silence! approche-toi, et parle à milord.

TOM.

Et que voulez-vous que je dise, sinon que je suis un négociant pas plus voleur que bien d'autres? je tiens boutique sur l'eau au lieu de l'ouvrir sur la rue, voilà toute la différence; et quant à ma patente, ce n'est pas ma faute si je ne la paye pas : on n'est jamais venu me la demander.

PATRICE, le poussant vers George.

Point de bavardage, voilà ton juge.

TOM, à George.

Eh bien ! mon doux juge, de quoi s'agit-il? j'espère que vous me direz... (George se retourne.) Ah! mille canons !

PATRICE, surpris.

Hein!

GEORGE, sévèrement à Tom.

Qu'est-ce donc?

TOM, se remettant et riant sous cape.

Rien, rien, milord... la colère d'être amené ici malgré moi m'a fait jurer comme un païen, voyez-vous ; mais tout est dit, et le respect que je vous dois...

GEORGE.

Finissons!

TOM.

Oui, milord, je me conduirai bien, soyez tranquille... (A part.) Voilà la justice contrebandière à présent !

GEORGE, éloignant Patrice du geste.

Laissez-moi lui parler.

DUO.

(Ce duo entre George et Tom se chante à voix basse et sur le devant du théâtre. Patrice et les douaniers restent dans le fond.)

TOM.

C'est toi? je n'y puis rien comprendre.

GEORGE.

Plus bas ! on pourrait nous entendre.

TOM.

Mais comment?...

GEORGE.

Je te l'apprendrai.

TOM.

Et mes jours ?

GEORGE.

Je les sauverai;
Ainsi, tais-toi.

TOM.

Je suis discret.

GEORGE.

Pas un seul mot!

TOM.

Je suis muet.

Ensemble.

GEORGE, à part.

Redoublons de mystère.
Pour moi plus de bonheur !
Mais, hélas ! de mon père
Sauvons au moins l'honneur !

TOM, à part.

Ah ! l'excellente affaire !
Et pour moi quel bonheur
D'avoir pour mon confrère
Un coquin grand seigneur !

GEORGE.

Veux-tu devenir honnête homme ?

TOM.

Ce nouveau métier me plairait.
Un bon emploi me conviendrait.

GEORGE.

Il en est un où je te nomme.

TOM.

Rapporte-t-il beaucoup d'argent?

GEORGE.

D'aujourd'hui même il est vacant
Dans la prison de cette ville :
Celui de geôlier.

TOM.

Poste utile.

GEORGE.

Et qui demande un homme habile
En fait de ruses.

TOM.

J'en sais tant!
Et cette place, ce haut grade?...

GEORGE.

Je puis le demander pour toi
A mon père le vice-roi.

TOM, très-surpris.

Quoi! ton père!... ah! camarade!
Ah! monseigneur, pardonnez-moi!

GEORGE.

Du silence!

TOM.

Je suis discret.

GEORGE.

Pas un seul mot!

TOM.

Je suis muet.

Ensemble.

GEORGE.

Redoublons de mystère, etc.

TOM.

Ah ! l'excellente affaire, etc.

GEORGE, se retournant vers Patrice.

Je viens de l'interroger, et il me paraît moins coupable que vous ne pensiez.

PATRICE.

Lui, milord ! le plus hardi bandit des trois royaumes !

TOM.

Du tout ; il y a des circonstances atténuantes, et monseigneur sait bien mieux que vous ce que j'ai fait.

PATRICE.

Monseigneur est trop bon ; il faut le détromper. (Aux douaniers.) Amenez les témoins. (Voyant entrer Sarah.) Ah ! voici justement celui que j'attendais.

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; SARAH, que l'on amène.

GEORGE, à part.

Sarah !

TOM, de même.

Oh ! le diable s'en mêle !

PATRICE, à George.

Tenez, milord, voilà l'honnête fille qui nous a livré les contrebandiers.

SARAH, à Patrice.

Que me voulez-vous ?... il faut que je retourne auprès de lui.

PATRICE.

Auprès de qui ?

SARAH.

Silence !... (Elle écoute.) Non, non, je me trompe, il est tranquille.

PATRICE, à Tom.

Voyons, connais-tu cette femme?

TOM, avec effronterie.

Je ne l'ai jamais vue.

SARAH, riant.

Ah! vous voilà, Tom? bonjour, mon cher ami. Je vous croyais pendu.

TOM, entre ses dents.

Que la peste puisse t'étrangler toi-même!

SARAH.

Puisque vous ne l'êtes pas, vous devez avoir du genièvre à vendre?... mais ce n'est plus moi qui cacherai vos marchandises. Vous pouvez désormais les mettre avec les autres dans les ruines du vieux château de Kilnok.

PATRICE, à Tom.

Que dis-tu de cela?

TOM.

Est-ce que vous ne savez pas que c'est une folle?

SARAH.

Jusqu'ici j'ai été discrète... je n'ai rien dit...

TOM, entre ses dents.

Oui, je te conseille de t'en vanter!

SARAH.

Mais je n'ai plus peur maintenant, ma mère est morte, et je me vengerai de vous tous qui me faisiez battre.

PATRICE, à Sarah.

Ah! ah!... ils étaient donc plusieurs?

SARAH, souriant.

Oh! oui! il y en avait un autre... mais il était bon, il était brave, il me défendait... (Pleurant.) J'ai eu bien du chagrin!... j'ai pleuré!... ma mère me disait qu'il en aimait une autre... la jolie Effie, la fille du soldat Jackins!... O mon Dieu! quand ces souvenirs me reviennent!...

TOM, à Patrice.

Vous voyez bien qu'elle n'a pas deux idées de suite.

PATRICE.

Tais-toi ! (A Sarah.) Et cet autre que vous aimiez ? il faut me dire qui il est.

SARAH, passant vivement devant lui.

Jamais ! jamais !... et quand je verrais la mort devant moi ! quand je serais menacée de tous les supplices... (Voyant George et poussant un grand cri.) Ah !...

(Elle tombe dans les bras de Patrice.)

FINALE.

SARAH, égarée et revenant à elle lentement.

Qui donc a dans mon âme
Rappelé mes beaux jours ?
C'est moi qui suis sa femme,
Car il a mes amours
Pour toujours !

TOM, à Patrice.

Quand je disais qu'elle était folle !
Le croyez-vous d'après cela ?

PATRICE.

Oui, je le crois d'après cela.

SARAH, riant.

Moi folle, dites-vous ? ah ! c'est ce qu'on verra.
Son retour me console !
Ma raison reviendra.
(Elle chante.)
Tra, la, la, la, la, la, la.
(On entend au dehors un appel de trompettes.)
Écoutez ! quels accents funèbres
Soudain font tressaillir mon cœur !
Et quelles épaisses ténèbres
M'environnent de leur horreur !

SCÈNE XIII.

GEORGE, JENNY, PATRICE, SARAH, TOM.

GEORGE, à Jenny, très-pâle.

C'est vous, Jenny! jo vous revois!
Parlez! quelle est sa destinée?
(Jenny se tait.)
O ciel! est-elle condamnée?

JENNY, tremblante.

Non, pas encore: on est aux voix.
Mais les juges avaient un air sombre et sévère
Qui m'a fait trembler et sortir.

GEORGE, près de la porte.

Écoutons! quel silence!

JENNY.

Hélas! on délibère.

SARAH, gaiement à Jenny.

C'est vous, Jenny? qu'avec plaisir
Je vous rencontre!

PATRICE, retenant Sarah.

Du silence!
Elle est là, de sa sœur attendant la sentence.

SARAH, cherchant ses idées.

Sa sœur?... eh! mais, je crois, c'est Effie!... en effet,
Elle était ma rivale et son autre amoureuse.
On veut donc me venger? c'est bien fait! c'est bien fait!
(Pleurant.)
Elle me rend si malheureuse!

TOM, brusquement.

Eh! non, ce n'est pas ça.

SARAH.

Comment?

PATRICE.

On l'accuse d'avoir immolé son enfant :
Et bientôt un arrêt sévère...

SARAH, vivement.

Quoi ! que dites-vous ? une mère !...
Cela n'est pas ! oh ! non, vraiment !
(Souriant.)
On aime tant un bel enfant
Qui nous sourit et nous console !

PATRICE, haussant les épaules.

Qu'en savez-vous ?

TOM, riant de Patrice.

Est-il bon, celui-là,
De causer avec une folle !

SARAH.

Ah ! je suis folle ! je suis folle !
Fort bien ! c'est ce que l'on verra.
(Chantant.)
Tra, la, la, la, la, la, la.

(Elle va s'asseoir dans un coin du théâtre à gauche, et arrange son manteau sur ses genoux comme pour couvrir et bercer un enfant. Autre appel de trompettes.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; LE DUC D'ARGYLE, BOURGEOIS, BOURGEOISES, et QUELQUES SOLDATS, sortant de la salle du tribunal.

GEORGE.

O ciel! mon père! la sentence ?...

LE DUC, aux soldats, montrant Jenny.

Messieurs, qu'on éloigne sa sœur !

GEORGE.

Ah ! mon père !

JENNY.

Ah ! monseigneur!

GEORGE, regardant son père.

Je frémis d'un tel silence.

JENNY, égarée.

De ma sœur quel est le sort?
Parlez ! répondez-moi.

LE DUC, baissant la tête.

La mort!

Ensemble.

TOUS, excepté Sarah.

O sort fatal ! arrêt terrible !
De la loi quelle est la rigueur !
Faut-il qu'elle soit inflexible
Pour la jeunesse et le malheur !

SARAH, dans son coin, comme si elle berçait un enfant.

Il me sourit ! il est sensible
A tous mes soins, à mon malheur !
Dors d'un sommeil doux et paisible,
Dors, mon enfant, dors sur mon cœur.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; EFFIE, suivie d'autres soldats.

(George et Jenny courant à elle pour la soutenir.)

EFFIE.

Un arrêt inexorable
Vient de condamner mes jours !
Je meurs sans être coupable !
(Bas à George.)
Je meurs en t'aimant toujours !

GEORGE, à son père.

De ma douleur je ne suis plus le maître !
Quoi ! rien ne peut l'arracher au trépas ?

SARAH, se levant vivement et attirant Jenny.

Écoute ! aujourd'hui je vais être
Heureuse.

JENNY, avec douleur.

Laisse-moi.

SARAH, la retenant.

Non ! écoute tout bas.

JENNY.

Et quoi donc ?

SARAH.

Il m'aimait avant elle ;
Après sa mort c'est moi qu'aimera l'infidèle.
Pour posséder son cœur, le plus cher de mes biens...

JENNY, montrant Effie.

Tu maudirais ses jours?

SARAH, avec passion.

Je donnerais les miens.

JENNY.

Laisse-moi, malheureuse !

PATRICE, repoussant Sarah.

Ah ! que d'extravagance !
Tais-toi, folle, tais-toi, silence !

SARAH, retournant sur son siége.

Ah ! je suis folle ! eh bien ! c'est ce que l'on verra.
(Chantant.)
Tra, la, la, la, la, la, la, la.

Ensemble.

TOUS, excepté Sarah.

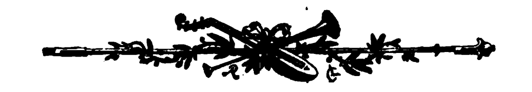
O sort fatal, arrêt terrible ! etc.

SARAH, *dans son coin.*

Il me sourit, il est sensible, etc.

(*Des soldats entourent Effie pour la conduire en prison; Jenny, au désespoir, se jette dans ses bras; le duc retient George près de lui.*)





ACTE TROISIÈME

Une salle de la prison. — Des guichets à droite et à gauche ; une porte au fond un peu à droite : quand elle s'ouvre, on voit le commencement d'une chambre obscure et resserrée. Une grande lampe suspendue au plafond. Un petit miroir cassé accroché au mur à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALTREC et GILBY; **DES PRISONNIERS en grand nombre sont à jouer aux cartes par terre ou sur des bancs; d'autres boivent ou fument leur pipe.**

LES PRISONNIERS.

Dieu des voleurs, dieu des filous,
Honneur à toi! protége-nous!
Chacun ici te rend hommage;
Viens soutenir notre courage!
Délivre-nous, protége-nous,
Dieu des voleurs, dieu des filous!

ALTREC, tenant un verre.

Demain, je le gage,
Le gibet m'attend;
Pour que le voyage
Se fasse gaîment,
Versez à plein verre
Le rhum, le porter,
C'est fort salutaire
Contre le grand air.

LES PRISONNIERS.

Versez à plein verre, etc.

GILBY.

Et pourquoi donc perdre courage ?

ALTREC.

Se résigner est d'un vrai sage.
Être pendu c'est mon destin,
Ce sera le vôtre demain.

GILBY, en confidence.

De nous sauver j'ai le moyen.

ALTREC.

Comment ; et que prétends-tu faire ?

GILBY, voyant arriver le geôlier.

C'est le nouveau geôlier que l'on dit si sévère.
Cessons un pareil entretien.

LES PRISONNIERS.

Versez à plein verre, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; TOM, en geôlier.

TOM.

Salut, mes pensionnaires ! Chantez, morbleu ! chantez ! ne vous dérangez pas.

GILBY, regardant Tom.

Que vois-je !

ALTREC, de même.

Est-il possible !

GILBY.

C'est Tom !

ALTREC.

Eh ! oui, c'est lui !

TOM, froidement.

Moi-même, mes anciens.

TOUS, s'approchant.

Quel bonheur !

GILBY.

Et moi qui te croyais pris depuis quelque temps d'un torticolis?

ALTREC.

Qui diable t'en a sauvé?

TOM.

Mon mérite, j'en avais tant ! on a pensé que pour être bon geôlier, pour garder des coquins adroits et rusés, il fallait quelqu'un qui connût la partie, et on m'a donné ce poste honorable.

ALTREC.

Tu le méritais bien.

GILBY.

Certainement ; tu ne l'as pas volé.

ALTREC.

C'est la première fois; et si on ne donnait jamais les places que comme cela...

TOM.

Que voulez-vous, mes enfants? il fallait être comme vous sous les verrous, ou bien vous y tenir, et je n'ai pas hésité.

GILBY.

Tu as bien fait dans l'intérêt général.

ALTREC.

Tu sais qu'on est venu au château de Kilnok saisir nos marchandises ; nous nous sommes battus en gens d'honneur.

GILBY.

Oui, voilà Altrec qui a tué par derrière un employé de l'accise.

TOM.

Vraiment!

ALTREC, froidement.

Que veux-tu ?... un mouvement de vivacité ; on n'est pas parfait.

GILBY.

Et c'est pour cela que demain à la parade on lui fait cadeau d'une cravate de chanvre.

TOM, froidement.

Nous sommes tous mortels.

ALTREC, de même, fumant sa pipe.

Parbleu !... aussi, par prudence, je me suis vendu ce matin au docteur Robinson, le premier chirurgien d'Édimbourg.

GILBY.

Oui, le docteur l'a acheté une guinée.

ALTREC.

C'est toujours cela de sauvé.

TOM.

Une guinée? tu ne l'as jamais valu.

GILBY.

De son vivant, c'est possible... mais après...

TOM.

C'est juste... un beau garçon... un grand gaillard...

GILBY.

Nous venons de le boire.

ALTREC.

Et ça m'a fait du bien. (Lui offrant un verre.) Si le cœur t'en disait ?

TOM.

Merci, je ne bois plus. J'ai besoin de ma tête.

GILBY, à voix basse.

Et nous de la nôtre. Apprends que nous méditons un coup de main où tu vas nous servir.

TOM.

Un complot! alors ne me dites rien.

ALTREC.

Qu'est-ce que cela signifie?

TOM.

Cela signifie que j'ai été contrebandier, que je veux bien être geôlier, mais que je ne serai jamais espion. Gardez votre secret; chacun pour soi, Dieu pour tout le monde! Allons, voici l'heure de la retraite, rentrez dans vos cabinets; il faut que je donne audience à cette jeune fille qui doit mourir ce soir. Nettoyez-moi la place.

GILBY.

On dit qu'elle est jolie, cette fille?

ALTREC.

Et c'est pour cela qu'on la fait passer avant moi. Elle a séduit les juges; toujours des faveurs et des préférences pour les jolies femmes!

GILBY, bas à Tom.

Un seul mot : puisque tu ne veux pas aider à notre délivrance, jure-moi de rester neutre seulement pendant cette nuit.

TOM, brusquement.

Silence!

COUPLETS.

Premier couplet.

Anciens camarades
Sur terre et sur mer,
De mes nouveaux grades
Je ne suis pas fier.
Mais il nous faut rompre,
Tel est mon devoir;

Et de me corrompre
Perdez tout espoir.
Coquins, mes amis,
Hélas ! j'en gémis !
Mais vous faire grâce
Ne m'est plus permis :
Je suis homme en place,
Bonsoir les amis !

Deuxième couplet.

Alors que nous happe
La main de Thémis,
L'homme adroit échappe,
L'imbécile est pris.
Aussi voilà comme,
J'en suis désolé,
Nouvel honnête homme,
Je vous tiens sous clé.
Coquins, mes amis,
Hélas! j'en gémis!
Mais vous faire grâce
Ne m'est plus permis :
Je suis homme en place,
Bonsoir, les amis !

(Les prisonniers sortent en grondant et avec des gestes menaçants.)

SCÈNE III.

TOM, EFFIE.

(Pendant la sortie des prisonniers, Tom est allé ouvrir la petite porte du fond, et il revient sur le devant de la scène avec un air soucieux.)

TOM, encore seul.

Peste soit de l'ordre que le juge m'a donné là! Pauvre fille!... lui annoncer qu'il faut mourir dans une heure!... à cause de la famille ils ont décidé que le supplice n'aurait lieu que pendant la nuit ; ils appellent cela des égards!... Je

n'aurai pas le cœur de lui apprendre qu'il n'y a plus d'espoir; je crois sur mon âme que je deviens tendre et sensible. (Appelant d'une forte voix.) Holà! hé!... viendrez-vous enfin? la porte est ouverte.

EFFIE, entrant en scène par la porte que Tom a ouverte.

Est-ce moi que vous appelez?

TOM.

Oui, avancez, n'ayez pas peur, et regardez-moi un peu, s'il vous plaît.

EFFIE.

Comment?... c'est vous, Tom?... le compagnon de George?

TOM.

Et concierge de ce château de plaisance depuis hier au soir. Je vous ai envoyé un lit, de l'eau fraîche, des fruits... enfin j'ai fait ce que j'ai pu.

EFFIE.

Je vous remercie. Ainsi donc, tout le monde m'abandonne excepté vous?

TOM.

Eh! mon Dieu, non; personne ne vous oublie. Le duc d'Argyle avait obtenu trois jours de sursis dans l'espoir que votre enfant se retrouverait : George est parti pour cette recherche.

EFFIE.

Et il ne revient pas? point de nouvelles?

TOM, avec embarras.

Non... et les trois jours sont expirés... Et les maudits bourgeois qui vous ont condamnée sont si jaloux de leurs prérogatives! le duc n'a aucun droit sur leur juridiction... Ainsi, ma chère petite... Vous comprenez?... (A part.) Elle n'entend pas.

EFFIE, dans la rêverie.

Pas encore de retour!

TOM.

Si je pouvais vous sauver ce serait déjà fait, j'y ai songé toute la nuit. Mais depuis la dernière révolte, les guichets sont remplis de soldats. J'ai examiné aussi la vieille charpente du clocher de Saint-Saturnin, qui touche à la prison du côté du nord; mais il faudrait marcher sur un toit de malédiction où un chat sauvage ne se tiendrait pas. Et cependant la folle de la montagne y a établi son nid... là-haut, sous la grande cloche.., comme une hirondelle.

EFFIE.

Ah! ne croyez pas que je veuille m'échapper d'ici comme si j'étais coupable. Non, non, mon innocence me rassure; j'ai prié Dieu du fond de mon cœur, et sa bonté m'a secourue; il m'a envoyé l'espérance.

TOM.

L'espérance?... (*A part.*) Qui diable aurait le courage de la détromper!

EFFIE.

Mais écoutez-moi, Tom; vous pouvez me rendre un grand service.

TOM.

Et lequel?

EFFIE.

Ma sœur Jenny qui pleure sur mon sort...

TOM.

Eh bien?

EFFIE.

A travers les grilles de ma fenêtre je viens de l'entendre sur la place; elle m'a appelée! les soldats la repoussent. Oh! si vous pouvez me permettre de la voir, je vous prie! je vous supplie...

TOM, *empressé.*

Eh! que ne parliez-vous? je vais vous la chercher.

EFFIE.

Ah! que vous êtes bon!

TOM.

Il suffit; attendez, vous pouvez rester là. Je cours et je reviens. (*A part, en sortant.*) Sa sœur! c'est trop heureux! Je vais lui dire tout et lui passer ma sotte commission.

SCÈNE IV.

EFFIE, *assise et rêvant.*

Bonne Jenny!... toujours soumise et fidèle à ses devoirs!... innocente fille de nos montagnes! et moi!... ô mon Dieu! notre enfance fut si paisible!... doux souvenirs! Oh! je les reverrai, ces champs où je suis née! l'air bienfaisant qu'on y respire ramènera le calme dans mon âme! on me rendra mon fils, et je verrai son père nous sourire à tous deux!

SCÈNE V.

EFFIE, JENNY, *entre, marchant lentement et avec peine; elle est très-pâle et tremblante.*

JENNY, *dans le fond.*

O mon Dieu! quel devoir à remplir! (*Elle s'approche peu à peu derrière la chaise d'Effie, passe doucement son bras autour de la tête de sa sœur et détourne son visage en retenant ses sanglots. Effie se lève vivement, étouffe un faible cri, et reste en silence, la tête sur le sein de Jenny.*) Oui, Effie, c'est moi!... voici ta première amie. Pleure, pleure avec elle... parfois, on souffre tant de retenir ses larmes!

EFFIE.

Et mon enfant?... George?... mon père?... oh! parle, Jenny! parle-moi de tous ceux que j'aime!

JENNY, avec douleur.

Rien, ma sœur! rien de consolant à t'apprendre! ton fils est perdu pour toujours; George est de retour, je l'ai vu arriver, il est désespéré; le duc d'Argyle ne peut que nous plaindre, et mon malheureux père, le tien, ce pauvre vieillard!... m'a ordonné de venir te voir, de le remplacer près de toi dans ce moment cruel... et de t'apporter... sa dernière bénédiction!

EFFIE, avec un mouvement d'effroi.

Quoi!... que dis-tu?... est-ce donc un adieu que tu m'apportes?... Tu trembles!... comme tu es pâle!

JENNY.

Oui... j'ai eu peur sur la place!... les cris du peuple!... ils m'ont reconnue et suivie avec leurs flambeaux.

EFFIE.

Des flambeaux?... et pourquoi?... quelle cérémonie?...

JENNY.

Et puis, la voix brusque de ce geôlier qui m'a fait entrer... ce qu'il m'a dit ensuite à l'oreille et qu'il faut que je t'apprenne...

EFFIE, vivement.

Ton trouble augmente encore!... ah! quel pressentiment! Mon sort est-il fixé?... quoi! sitôt?... cette nuit?... oh! parle, parle-moi!

JENNY, avec la plus grande douceur.

Ma sœur! prends pitié du peu de force qui me reste! j'en ai besoin! Pauvre fille que je suis, il faut que je songe à mon père, que je vive encore pour lui, qu'il retrouve en moi seule et mes soins et les tiens!... Ah! crois-moi, quand de pareils malheurs frappent une famille, ceux qui quittent la vie ne sont pas les plus à plaindre... Ton fils t'appelle au séjour des anges!... pour aller près de lui, implore ce Dieu qui nous afflige, mais qui fait grâce au repentir! Notre séparation est affreuse, mais elle ne sera pas longue! la

douleur usera promptement nos tristes jours, et bientôt, je l'espère, nous nous retrouverons dans un monde meilleur.

EFFIE, résignée et à genoux.

Je suis prête, achève... la bénédiction de mon père!

JENNY.

Je ne changerai rien à ses paroles.

ROMANCE.

Premier couplet.

O ma fille chérie,
C'est toi qui vas mourir!
Dieu prolonge ma vie,
Et tes jours vont finir!
Puisse, hélas! ma prière
Fléchir pour toi le ciel,
Et reçois de ton père
Le pardon solennel!

EFFIE, se levant avec calme.

Deuxième couplet.

Je ne suis plus tremblante,
Adieu, ma pauvre sœur
Oui, ta voix innocente
Rend la paix à mon cœur.
Adieu donc! mais, de grâce,
Le soir, priant le ciel,
Souviens-toi de ma place
Au foyer paternel!

(Elles retombent dans les bras l'une de l'autre.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; TOM, SARAH, avec une toilette bizarre et de la paille dans ses cheveux arrangée en guise de fleurs.

TOM, traînant Sarah dans la salle.

En prison, langue maudite! en prison! tu voulais me

faire pendre, et c'est moi maintenant qui vais te mettre sous les verrous. Ainsi va le monde, méchante sorcière!

SARAH, riant.

En prison, moi? taisez-vous, mon ami; vous déraisonnez, vous perdez le sens.

TOM.

Ah! c'est moi qui suis fou!

SARAH.

Assurément : qu'ai-je donc fait pour qu'on me punisse?

TOM.

Depuis vingt-quatre heures tu ne fais que voler; de la paille, du lait, une corbeille neuve chez le vannier, et un rideau de soie qui servait d'enseigne au tapissier de la grande rue.

SARAH.

Ce n'est pas pour moi, on n'a rien à me dire; d'ailleurs, je n'ai pas le temps de rester ici. J'ai ordonné d'illuminer l'église, les cloches vont sonner : il faut que je sois là; voyez comme je suis parée!

TOM.

Ah! madame se marie peut-être?

SARAH.

Oh! non, c'est une autre cérémonie. Mon mariage se fera plus tard, quand George reviendra; il me l'a bien promis.

TOM, à Jenny.

Emmenez votre sœur; cette bavarde lui ferait mal.

(Jenny et Effie rentrent dans la chambre.)

SARAH, qui a regardé autour d'elle.

C'est beau ici! cela vaut mieux que mon clocher. Ah! voici un miroir : voyons ma toilette.

TOM, regardant sortir Effie.

L'instant approche; le peuple la demande à grands cris, on va venir la chercher; je n'y veux pas être, moi; un porte-

clefs la leur donnera. Je m'en vais m'enfermer ; au diable le métier !

(Il sort.)

SCÈNE VII.

SARAH, seule, tenant le petit miroir.

RONDEAU.

Emmy sous l'ombrage
Et loin du hameau,
Voyait son image
Dans un clair ruisseau ;
Ce miroir fidèle
Fit dire à la belle :
Quel joli portrait !
Quel joli portrait !

Mais sur l'onde claire,
La folle bergère
Jette son bouquet,
Et tout disparaît !
Fillette jolie,
La fleur du hameau,
Hélas ! de ta vie
Voilà le tableau.
Dans un vain délire
On te voit toujours
Chercher à détruire
La paix de tes jours.
Au lieu d'être sage
Au sein du bonheur,
Tu formes l'orage
Qui trouble ton cœur !

Emmy sous l'ombrage, etc.

SCÈNE VIII.

SARAH, replaçant le miroir et restant à se regarder encore;
GEORGE, UN PORTE-CLEFS.

GEORGE, au porte-clefs, avec accablement.

Où est sa chambre ?

LE PORTE-CLEFS, montrant la porte d'Effie.

La voilà, milord; la porte est entr'ouverte.

GEORGE.

Il suffit.

(Le porte-clefs sort.)

SCÈNE IX.

GEORGE, SARAH.

GEORGE, tombant sur un siége.

Je n'ose entrer... aucun moyen de la sauver ! Je voulais l'enlever en me mettant à la tête des contrebandiers, mais leur vaisseau a disparu de la côte ! et les trois hommes qui étaient à terre ont été pris par la faute ou la folie de Sarah !

SARAH, se retournant.

Sarah !... me voilà : qui m'appelle ?

GEORGE, la voyant et toujours assis.

Que fait-elle ici ?

SARAH.

Ah ! je devine. On vient me chercher. (Elle s'approche de la chaise de George avec cérémonie et lui fait une profonde révérence.) Milord, me voilà prête ; donnez-moi la main, je vous prie.

GEORGE.

Que voulez-vous, Sarah ?

SARAH.

Vous le savez bien, milord : vous êtes le parrain ; partons pour le baptême.

GEORGE, à part.

Elle ne me reconnaît plus.

SARAH.

Venez, dépêchons-nous. Oh ! je veux le mettre sous la garde de Dieu ! je veux baptiser mon enfant !

GEORGE, se levant vivement.

Un enfant, dites-vous ?...

SARAH, reculant.

Ah ! vous m'avez fait peur.

GEORGE, avec réflexion et regret.

Ah ! mon infortune me fait oublier sa démence, et ma raison s'égare comme la sienne ! Entrons.

(Il va vers la porte d'Effie.)

SARAH, le retenant.

Où allez-vous ? ce n'est point par là ; venez, venez ; oh ! vous verrez comme il est beau ! je lui ai fait un berceau avec une corbeille et des rideaux verts !... et je l'appelle George !... Et quand son père reviendra, je lui dirai : Tiens, tiens, vois comme j'ai pris soin du petit ange que tu m'as envoyé dans la cabane de ma mère !

GEORGES frappé d'une idée.

Qu'entends-je !... chez sa mère !... en effet !... Effie a déclaré... O mon Dieu ! les malheureux s'attachent à l'ombre d'un espoir !...

SARAH.

Silence ! parlez bas !... si on me l'enlevait encore !

GEORGE.

Comment ?...

SARAH.

Oui, oui ! on me l'avait volé ; mais je l'ai retrouvé ! j'ai repris mon enfant !

GEORGE, avec un grand trouble.

Ah! mène-moi vers lui!... que je le voie aussi!... Sarah! reconnais-moi!... un éclair de raison!... je suis George! un ami!... reconnais-moi, de grâce!

SARAH, avec force.

Laissez-moi! laissez-moi!... vous avez l'air méchant! vous voulez me tromper... vous êtes George, vous!... avec ces beaux habits?... oh! quelle différence!... laissez-moi! laissez-moi!

FINALE.

GEORGE, à part.

Ah! calmons-nous, s'il est possible!
Cherchons, hélas! à l'attendrir.

SARAH.

George était bon, doux et sensible;
J'en ai gardé le souvenir.

GEORGE, avec douceur.

Écoute-moi!

SARAH, brusquement.

Ce n'est pas toi.

GEORGE.

Regarde-moi.

SARAH.

Ce n'est pas toi.

(Le porte-clefs introduisant un sous-officier et deux soldats par la porte de la dernière coulisse à gauche. Ils traversent le fond du théâtre et entrent tous dans la chambre d'Effie. George et Sarah, sur le devant de la scène, ne les voient point passer et le duo continue.)

SARAH, avec douceur.

Je l'aime trop pour m'y méprendre;
Vous n'avez pas son air si doux;
Vous n'avez pas cette voix tendre
Qui disait : Sarah, m'aimez-vous?

GEORGE, de même.

Un seul instant daigne m'entendre!
Rappelle-toi ces jours si doux
Où ton ami, d'une voix tendre,
Te disait : Sarah, m'aimez-vous ?

SARAH, s'écriant.

Ah!

GEORGE.

M'aimez-vous?

SARAH.

J'ai cru l'entendre!

GEORGE.

Écoute-moi!

SARAH.

Cette voix tendre!

GEORGE.

Regarde-moi!

SARAH.

Ces traits si doux!

GEORGE, bien doucement.

Ah! Sarah, Sarah, m'aimez-vous?

(Sarah pousse un cri et tombe dans les bras de George. En ce moment, Effie sort de sa chambre avec sa sœur et les soldats ; en voyant Sarah dans les bras de George, elle fait un geste de désespoir ; sa sœur lui montre le ciel et tout le cortége sort précipitamment par la porte à gauche. George et Sarah ne voient rien de leur passage et de leur sortie. Le duo continue.)

Ensemble.

SARAH.

Ah! c'est sa voix si tendre!
C'est lui que je revois,
C'est lui qui vient me rendre
Mon bonheur d'autrefois.

GEORGE.

Oui, c'est un ami tendre,
C'est lui que tu revois,

Et qui voudrait te rendre
Ton bonheur d'autrefois.

GEORGE, avec instance et curiosité.

Et maintenant?

SARAH, sans l'écouter et parcourant le théâtre.

Bonheur suprême !

GEORGE.

Tu me disais?

SARAH.

Ah! que je t'aime!

GEORGE.

Reparle-moi de cet enfant
A qui ton amitié fidèle...

SARAH.

Tais-toi !... c'est vrai... je me rappelle...

GEORGE

Eh bien?

SARAH, cherchant ses idées.

Un instant, un instant...
(On entend sur la place en dehors.)

LE PEUPLE.

Place ! place ! place !
Qu'elle n'échappe pas !
La loi veut son trépas.
La mort, et point de grâce !
Place ! place ! place !

GEORGE.

Quels cris !

SARAH, en délire.

Les entends-tu là-bas ?
Cet enfant ! ils voudraient l'arracher de mes bras !
(Croyant voir l'enfant.)
Ah! le voilà !

GEORGE, désespéré.

Grands dieux !

SARAH.

On vient me le reprendre.

GEORGE.

Son délire revient !

SARAH, à George.

Voyez-vous ces soldats ?
Tiens, tiens, cache-le bien, et songe à le défendre !

Ensemble..

GEORGE, au désespoir.

O tourment ! ô supplice
Plus cruel que la mort !
O Dieu ! sois-moi propice !
Prends pitié de mon sort !

SARAH, en délire.

Quoi ! l'on veut qu'il périsse !
Un enfant ! quoi ! sa mort !
O céleste justice !
Prends pitié de son sort !

LE PEUPLE, en dehors.

C'est l'instant du supplice !
Des méchants c'est le sort.
Que le sien s'accomplisse !
Point de grâce ! la mort !

SCÈNE X.

LES MÊMES ; TOM, accourant en désordre et un sabre à la main. On entend sonner le tocsin et on voit les petites fenêtres grillées de la salle éclairées en dehors par un incendie. Grand bruit d'orchestre.

TOM, arrivant.

Alarme, alarme générale !
Au large ! au diable la prison !

Tous ces coquins, race infernale,
Ont mis le feu dans la maison.

GEORGE, voulant courir à la chambre d'Effie.

Effie!...

TOM, le retenant.

Est déjà sur la place.

GEORGE.

Grand Dieu! courons!

TOM, à Sarah.

Il faut marcher.
Viens voir brûler ton vieux clocher !
La flamme a gagné la charpente.

SARAH, poussant un cri et courant en dehors.

Ah!

TOM.

Décampons!

GEORGE, suivant Sarah.

Jour d'épouvante !

SCÈNE XI.

ALTREC, GILBY, TOUS LES PRISONNIERS, traversant le théâtre avec des torches de paille embrasées.

LES PRISONNIERS.

La victoire est à nous !
Sauvons-nous, fuyons tous!
A la lueur des flammes
Quittons ces lieux infâmes !
Sauvons-nous, fuyons tous!
La victoire est à nous!

SCÈNE XII.

La place d'Édimbourg éclairée par l'incendie et couverte de monde. Des habitants aux fenêtres. Dans le fond, le clocher. Les flammes ont gagné l'escalier intérieur qui est en bois ; la charpente du dôme est aussi en feu. On voit Sarah à une haute galerie du clocher.

EFFIE, GEORGE, TOM, JENNY, LE DUC D'ARGYLE,
arrivant un peu plus tard.

LE CHŒUR, désignant Sarah.

Ah ! la voilà !... point de secours !
Mon Dieu ! c'en est fait de ses jours !

SARAH, criant et tenant une corbeille d'osier façonnée en berceau et recouverte d'un rideau.

George ! ton fils !

GEORGE, à Effie.

Ah ! ton enfant !

EFFIE, s'écriant.

Qu'as-tu dit ?

LE PEUPLE.

O ciel ! son enfant !

SARAH, criant.

Attends, attends !

EFFIE, à genoux.

O Dieu puissant !

(Sarah coupe avec un couteau une corde de cloche qu'on aperçoit à travers les ouvertures du clocher, attache le berceau et le descend le long du mur extérieur, en évitant les lucarnes d'où s'échappent les flammes.)

LE CHŒUR, entourant Effie.

Ah ! juste Dieu ! la pauvre mère !
On l'accusait injustement !
O ciel ! écoutez sa prière,
Prenez pitié de son tourment !

(Le berceau est saisi par George. Effie se précipite, soulève le rideau du berceau qu'on a posé à terre et pousse un cri de joie. Le duc d'Argyle tient la main de son fils et puis tend les bras à Effie. Jenny, les yeux au ciel, fait partie de ce groupe. Sarah, au milieu des flammes, croise les bras comme résignée à la mort.)



LESTOCQ

OU

L'INTRIGUE ET L'AMOUR

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE ACTES

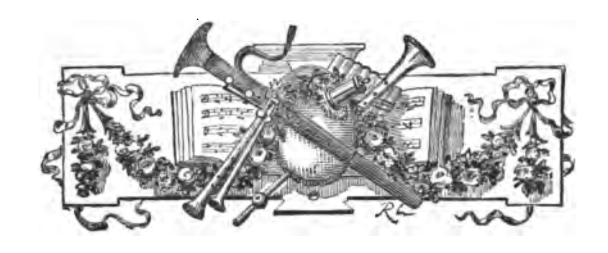
MUSIQUE DE D.-F.-E. AUBER.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 24 Mai 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LESTOCQ, médecin d'Élisabeth	MM. THÉNARD.
GOLOFKIN, ministre de la police	HENRI.
STROLOF, serf de Golofkin, et maître de la poste	DESLANDES.
DIMITRI LAPOUKIN, jeune officier au régiment de Novogorod	RÉVIAL.
SAMOIEF, officier du même régiment	GÉNOT.
VOREF, aide de camp de Golofkin	LOUVET.
ÉLISABETH, fille de Pierre le Grand	Mmes PRADHER.
EUDOXIE, femme de Golofkin	PRIGNAT.
CATHERINE, serve de Golofkin	HÉBERT-MASSY.

OFFICIERS. — SOLDATS. — PAYSANS et PAYSANNES. — MOUGIKS. — MASQUES. — HOMMES et FEMMES du peuple de Saint-Pétersbourg.

A Novogorod au premier acte. — A Saint-Pétersbourg aux actes suivants.



LESTOCQ

OU

L'INTRIGUE ET L'AMOUR

ACTE PREMIER

La cour d'une maison de poste. Au fond, la campagne. A gauche du spectateur, la porte de la maison. A droite, l'entrée d'un grand hangar.

SCÈNE PREMIÈRE.

STROLOF **assis sur une chaise, la tête penchée sur sa poitrine.** SAMOIEF **et** PLUSIEURS OFFICIERS **paraissent au fond, en éperons et le fouet à la main.**

INTRODUCTION.

LES OFFICIERS.

Des chevaux! des chevaux!
Postillons, que Dieu confonde,
A ma voix que l'on réponde,
Des chevaux! des chevaux!
Les meilleurs et les plus beaux,
Des chevaux! des chevaux!

SAMOIEF, à Strolof.

Le maître de la poste, où donc est-il?

STROLOF.

Hélas!
C'est moi! serf et vassal de cette seigneurie!

TOUS.

Il nous faut des chevaux, tu nous en donneras!

STROLOF.

Je ne le puis, je n'en ai pas!

SAMOIEF.

Il en a, mes amis, j'ai vu son écurie
Et nombreuse et bien garnie!

STROLOF.

Ça n'y fait rien, je n'en ai pas.

SAMOIEF.

Serf et vassal, obéis au plus vite,
Ou nous allons t'assommer, entends-tu?

STROLOF, froidement.

Soit! frappez! le Moscovite
Est fait pour être battu!

Ensemble.

LES OFFICIERS.

Des chevaux! des chevaux!
Vassal, que le ciel confonde,
Qu'à nos ordres l'on réponde,
Des chevaux! des chevaux!
Les meilleurs et les plus beaux,
Des chevaux! des chevaux!

STROLOF.

Des chevaux! des chevaux!
Eh! que le ciel vous confonde!
Que veut-on que je réponde,
Je n'ai pas de chevaux!

Dussiez-vous meurtrir mon dos,
Je n'ai pas de chevaux!
(Ils entourent Strolof qu'ils menacent de leur fouet.)

SCÈNE II.

LES MÊMES; DIMITRI.

DIMITRI.

Amis, que faites-vous? frapper ce pauvre diable!
Je le défends!
(A Strolof.)
Allons, deviens traitable!
De notre garnison, sombre et triste séjour,
Un ordre de la cour aujourd'hui nous délivre!
Avant le régiment qui bientôt va nous suivre,
Nous voulons à Saint-Pétersbourg
Arriver aujourd'hui! Que ton zèle s'empresse,
Nous paierons!

STROLOF.

C'est parler! j'ai des chevaux très-bons.

DIMITRI.

Tu vas nous les donner?

STROLOF.

Non!

DIMITRI.

Pour quelles raisons?

STROLOF.

On les a retenus!

DIMITRI.

Pour qui?

STROLOF.

Pour la princesse
Élisabeth, qui doit aussi se rendre
Ce soir à Pétersbourg.

DIMITRI.

Qui vient de te l'apprendre?

STROLOF.

Ce billet que m'écrit Lestocq, son médecin!

SAMOIEF.

Ce médecin français?

DIMITRI, après avoir lu.

Oui, c'est bien de sa main!
Pour la princesse et pour ses équipages,
Tout est payé d'avance!

LES OFFICIERS, à demi-voix, et avec respect.

Amis, c'est différent!
La fille de Pierre le Grand
A droit à nos respects ainsi qu'à nos hommages!

SAMOIEF.

Jusqu'à ce soir nous attendrons.

DIMITRI.

Ici, messieurs, nous dînerons.

LES OFFICIERS.

Pour prendre patience,
Pour attendre gaîment,
Amis, faisons bombance,
C'est un moyen charmant!
Au milieu de la foule
Qu'anime le festin,
Gaîment le temps s'écoule
Comme les flots de vin.

DIMITRI.

Je me charge, messieurs, d'ordonner le repas,
Dussé-je renverser tout du haut jusqu'en bas!

LES OFFICIERS.

Pour prendre patience, etc.

(Ils sortent tous par le fond ou par la porte à droite.)

SCÈNE III.

DIMITRI, STROLOF.

DIMITRI.

A nous deux, maintenant. Occupons-nous de notre dîner, ce qui est bien ennuyeux; moi qui devrais être à Saint-Pétersbourg, où l'amour m'attend!

STROLOF.

Vous êtes bien heureux!

DIMITRI.

Je crois bien : depuis deux ans que mon régiment est exilé à Novogorod, depuis deux ans séparé d'elle, et pas un mot de ses nouvelles... Eh bien! voyons, notre dîner; qu'est-ce que tu nous donneras? Qu'est-ce que tu as?

STROLOF.

Adressez-vous à l'intendant de monseigneur, car, pour moi, je n'ai rien.

DIMITRI.

Comment, rien!

STROLOF.

Est-ce ma faute à moi si je suis un serf, un esclave, si tout ce que je gagne appartient à mon maître, au comte Golofkin, seigneur de ce domaine?

DIMITRI.

Golofkin! le ministre de la police! Celui qui, avec Munich et Osterman, forme le conseil de la régence?

STROLOF.

Lui-même! un rude seigneur!

COUPLETS.

Premier couplet.

Sur nous siffle sans cesse
Le fouet retentissant;

L'âge, ni la faiblesse,
N'échappe au châtiment.
Qu'ici nul ne raisonne,
Et quand le maître ordonne,
Qu'on obéisse en tout,
Ou sur-le-champ le knout,
Le knout!
Jusqu'à la mort le knout!

Deuxième couplet.

Plus d'hymen, de tendresse,
Sans l'ordre d'un tyran,
Pour nous plus de maîtresse,
Un maître nous les prend...
Et pour dernier supplice,
Il faut qu'on le chérisse
Et qu'on l'aime avant tout,
Ou sur-le-champ le knout,
Le knout!
Jusqu'à la mort le knout!

DIMITRI.

Ce n'est pas possible! et je ne puis croire que le comte Golofkin...

STROLOF.

Ah! vous ne le croyez pas? Me voilà pourtant, moi, Strolof, paysan russe, fils de paysan, qui allais épouser Catherine, ma cousine, esclave comme moi; et le matin de la noce, l'intendant l'a enlevée et envoyée à Saint-Pétersbourg pour être femme de chambre de la comtesse, ou peut-être du comte; que sais-je? et parce que ma mère et moi nous avons réclamé, nous avons voulu élever la voix, il nous a fait donner trente coups de knout! Moi! à la bonne heure, je suis fort, je ne suis bon qu'à être battu; mais ma mère, une pauvre femme de soixante ans, elle en serait morte, sans M. Lestocq, le médecin de la princesse, qui venait de Saint-Pétersbourg, et qui l'a soignée, qui lui a sauvé la vie. Aussi, ce M. Lestocq, ce n'est pas un Moscovite, celui-là, c'est un Français, et si vous le connaissiez...

DIMITRI.

Je le connais, je l'ai vu quelquefois quand nous allions faire notre cour à la princesse Élisabeth, exilée comme nous à Novogorod. C'est un singulier caractère, un original, qui, du reste, ne manque pas de mérite.

STROLOF.

Je crois bien! Je donnerais pour lui, sur-le-champ, le peu de jours qui me restent à être battu... Ah! mon Dieu, une voiture.

DIMITRI.

Celle d'Élisabeth?

STROLOF, la regardant avec effroi.

Non pas, non pas...

DIMITRI.

Qu'as-tu donc à trembler ainsi?

STROLOF.

Dieu me soit en aide! c'est le comte Golofkin lui-même qui descend chez nous. Il y aura d'ici à ce soir bien des coups de knout de distribués.

DIMITRI.

Golofkin! je ne l'aime pas plus que toi, et ne me soucie guère de faire sa connaissance. Je vais trouver l'intendant et m'entendre avec lui pour le dîner.

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

STROLOF, GOLOFKIN, DEUX COSAQUES et VOREF.

GOLOFKIN, entrant en causant avec Voref.

Quoi! ces jeunes officiers ont devancé leur régiment?

VOREF.

Oui, Excellence!

GOLOFKIN.

Ils ont donc grande hâte de se trouver à Saint-Pétersbourg? Vous leur signifierez qu'ils n'y resteront qu'un jour; le temps de faire reposer leurs soldats, et de là, on les dirigera sur Smolensk. Qu'ils partent sur-le-champ.

VOREF.

Ils ne le peuvent. Tous les chevaux ont été, dit-on, retenus par la princesse Élisabeth.

GOLOFKIN.

Qui a obéi à cet ordre?

VOREF, montrant Strolof.

Lui.

GOLOFKIN.

Il ne sait donc pas que moi seul, ici, ai le droit de commander? Pour qu'il s'en souvienne désormais... allez!

STROLOF, à part.

Je m'y attendais. O grand saint Nicolas, un quart d'heure de vengeance! et je le tiens quitte de tout ce que j'ai reçu.

(Il sort avec les deux Cosaques.)

GOLOFKIN, à Voref.

Voyez quel est ce bruit.

VOREF.

La princesse qui descend de voiture.

GOLOFKIN.

Courons à sa rencontre.

VOREF, regardant toujours vers le fond.

Madame Golofkin vous a prévenu; ces dames viennent de ce côté.

SCÈNE V.

LES MÊMES; ÉLISABETH, EUDOXIE, LESTOCQ, PAYSANS et PAYSANNES.

LE CHŒUR.

Hourra! hourra! hourra!
C'est elle;
La voilà!
Qu'elle est gracieuse et belle!
Des czars c'est le noble sang,
Le sang de Pierre le Grand!
C'est elle, la voilà?
Hourra! hourra! hourra!

GOLOFKIN, avec colère.

Assez! vos cris fatiguent Son Altesse.

ÉLISABETH.

Nullement, comte Golofkin: l'amitié qu'on inspire ne fatigue jamais. Merci, mes amis. (Les paysans sortent par le fond. — Pressant les mains d'Eudoxie.) Ma chère Eudoxie! que je suis heureuse de vous voir et de vous embrasser, moi qui ne savais même pas votre mariage. (Se retournant vers Golofkin.) Je vous remercie, comte Golofkin, d'être venu au-devant de moi jusqu'à trois lieues de Saint-Pétersbourg. Tant d'honneur à une princesse déchue, c'est beau pour un courtisan. Ce qui l'est plus encore, c'est de m'avoir amené votre femme, autrefois ma fille d'honneur (Lui prenant la main.) et toujours mon amie, n'est-il pas vrai?

EUDOXIE.

Ah! j'ai voulu accompagner M. le comte; j'ai voulu être la première à présenter mes hommages à Votre Altesse et à savoir si le voyage ne l'avait pas bien fatiguée.

ÉLISABETH.

Mais non, je ne crois pas; je me porte à merveille. N'est-il pas vrai, Lestocq? car c'est lui que cela regarde, je ne

m'en mêle pas; il me trouve souvent des vapeurs ou des migraines auxquelles, sans lui, je n'aurais jamais songé. Oh! c'est un homme de talent!

GOLOFKIN.

Et de plus, un fidèle serviteur...

ÉLISABETH.

Que vous avez placé auprès de moi, et vous avez bien fait; car sans lui le séjour de Novogorod eût été si triste, je me serais tant ennuyée dans cette maison de plaisance! Mais enfin me voilà de retour à Saint-Pétersbourg dont les bals sont, dit-on, délicieux cette année, et j'aurai, j'espère, le temps de me dédommager.

GOLOFKIN.

Je ne le pense pas; car, s'il faut vous l'avouer, madame, je viens de la part de S. A. Anne de Courlande, régente de l'empire pendant la minorité du prince Ivan, son fils, notre jeune empereur... je viens...

ÉLISABETH.

Eh bien! achevez?

GOLOFKIN.

Je viens vous dire que Son Altesse, ainsi que le conseil de régence, dont j'ai l'honneur de faire partie, ont été péniblement surpris de votre départ de Novogorod, dont vous n'aviez pas daigné les prévenir.

ÉLISABETH.

Et à quoi bon? un voyage d'agrément pour ma santé, le changement d'air. N'est-ce pas, Lestocq?

LESTOCQ, *s'inclinant.*

Oui, madame!

GOLOFKIN, *d'un air doucereux.*

A cela nous n'avons rien à objecter; mais nous ne pensons pas que l'air de Saint-Pétersbourg convienne à Votre Altesse, et je viens vous conseiller de vouloir bien ne pas entrer dans la capitale.

LESTOCQ, *à part.*

Quelle audace !

ÉLISABETH, *avec fierté.*

Comte Golofkin, est-ce un ordre que l'on m'intime?

GOLOFKIN, *respectueusement.*

Non, sans doute; mais une prière qu'il ne serait peut-être pas prudent à vous de repousser. Votre présence à Saint-Pétersbourg pourrait enhardir, encourager certains partis qui conspirent dans l'ombre et qui deviendraient plus audacieux s'ils concevaient le fol espoir de vous voir à leur tête.

ÉLISABETH.

J'entends; ce qui donnerait peut-être un peu de mal au ministre de la police. Cela vous regarde, comte Golofkin, et je ne peux pas vous priver d'une occasion de faire briller vos rares talents ; et parce que le sénat m'a exclue du trône, parce qu'il a décidé que le prince Ivan, neveu de Pierre Ier, serait préféré à moi, Élisabeth, qui suis sa fille, je ne pourrai plus changer de résidence, voyager pour mon plaisir, aller au bal à Saint-Pétersbourg sans faire naître des complots, exciter des soupçons, et troubler le sommeil des ministres ! C'est trop compter sur ma patience, et je ne répondrai qu'un mot : je ne conspire pas, je ne conspirerai jamais, et si cela m'arrive, vous pouvez faire tomber ma tête; j'y consens d'avance; mais je veux aller à Saint-Pétersbourg, j'irai, j'y resterai tant que cela me plaira, et je m'y plairai beaucoup. (*Avec ironie.*) La cour y est si aimable ! Dites-le bien à la régente, dites-le à Munich et à Osterman, vos dignes collègues, et nous verrons si l'on arrachera des murs de la capitale, si l'on chassera de force la fille de Pierre le Grand. Voyez, comte Golofkin, préparez tout pour mon départ, je retournerai avec vous à Saint-Pétersbourg; je vous permets de m'y accompagner. Adieu, Eudoxie : à bientôt, nous nous reverrons !

(*Eudoxie fait la révérence, Golofkin s'incline respectueusement et sort avec Voref.*)

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, LESTOCQ.

ÉLISABETH, *à part, et regardant autour d'elle.*

Je ne l'aperçois pas ! et cependant il me semble qu'il devrait déjà être arrivé, qu'il devrait m'avoir précédée.

LESTOCQ, *s'approchant d'Élisabeth.*

C'est bien, madame.

ÉLISABETH, *d'un air triomphant.*

N'est-ce pas? surtout pour moi, qui suis faible et qui n'ai jamais pu avoir de caractère; mais une fois que je suis piquée, et je l'étais beaucoup de ne pouvoir assister à cette fête brillante qu'on doit donner demain, dit-on, à l'Ermitage...

LESTOCQ.

Que dites-vous?

ÉLISABETH.

Une fête pour laquelle, depuis deux mois, l'on fait des préparatifs.

LESTOCQ, *à demi-voix.*

Quoi ! c'est là le véritable motif qui vous attire à Saint-Pétersbourg! Vous n'en avez pas d'autre?

ÉLISABETH.

Non certainement, aucun !

LESTOCQ, *toujours à demi-voix.*

Et peu vous importe de recevoir ici des ordres, quand vous devriez en donner, d'entrer comme simple sujette dans ce palais des czars où vous devriez régner en impératrice!

ÉLISABETH.

Ah! vous allez encore ramener cet éternel sujet de conversation. Grâce, Lestocq, je ne me sens pas bien aujourd'hui; je suis souffrante, je suis malade.

LESTOCQ.

Oui ; vous êtes habituée à un air plus élevé, l'air du trône ! celui-là seul vous est bon. (Avec force.) Et si j'étais à votre place...

ÉLISABETH.

Certainement, si vous y étiez ! Mais entre vous et moi, mon cher docteur, il y a une grande différence.

LESTOCQ.

Je le sais, madame, et j'ose dire qu'elle est tout à mon avantage. Né de parents français, simple frater dans un misérable village, n'ayant d'autre bien que ma jeunesse et ma lancette, je n'ai désespéré ni de moi ni de mon avenir. Nul n'est prophète dans son pays ; j'ai cherché fortune à l'étranger, et soit audace, talent, intrigue, comme vous voudrez, tout est bon pour arriver, et je suis parvenu ; j'ai été accueilli à la cour de Russie, je suis premier médecin de la princesse Élisabeth, de la fille des czars. De rien que j'étais, voilà où je me suis élevé, voilà ce que j'ai fait. Et vous, madame, née sur les degrés du trône, héritière présomptive de la couronne impériale, vous êtes descendue jusqu'au rang de princesse sans crédit, sans pouvoir, soumise aux caprices de la régente, aux ordres de Golofkin ou de Munich...

ÉLISABETH.

Lestocq, vous ne voulez pas me fâcher ?

LESTOCQ.

Eh ! plût au ciel que je vous fisse sortir de cette insouciance, de cette apathie qui forme le fond de votre caractère ! Plût au ciel que je fisse passer dans vos veines cette fièvre, ce désir de gloire qui me dévore ; dès demain je vous verrais assise sur le trône de Pierre le Grand, votre père, je verrais briller sur votre front ce bandeau des czars qui vous irait si bien ! Ah ! que vous seriez belle !

ÉLISABETH, avec complaisance.

Vous croyez ?... (Se reprenant.) Non, non !

DUO.

J'ai là d'autres projets plus séduisants pour moi,
Mais que je ne puis dire à personne !

LESTOCQ.

Et pourquoi?

ÉLISABETH.

Heureux qui peut passer sa vie
Loin des grandeurs, loin de la cour :
Heureux qui la voit embellie
Par les plaisirs et par l'amour !

LESTOCQ.

Heureux qui peut passer sa vie
Sur le trône et dans la grandeur,
Heureux qui la voit embellie
Et par la gloire et par l'honneur!

ÉLISABETH.

Moi, faible femme !... on veut que je conspire !

LESTOCQ.

Mourir pour vous sont mes seuls vœux!

ÉLISABETH.

C'est à la mort que tu veux me conduire..

LESTOCQ.

C'est au trône de vos aïeux!
(A part, la regardant.)
Je le vois, dans son âme
J'ai ranimé l'honneur!
Et l'ardeur qui m'enflamme
A passé dans son cœur.

ÉLISABETH.

Je sens naître en mon âme
Le dépit et l'honneur,
Et l'ardeur qui l'enflamme
A passé dans mon cœur.

Eh bien ! vous le voulez, au repos je renonce.

LESTOCQ.

Vous consentez...

ÉLISABETH.

Pas encor, je ne peux;
Mais tantôt, dans ces lieux, vous aurez ma réponse.

LESTOCQ, à part.

Elle est à nous, le sort comble nos vœux !

Ensemble.

LESTOCQ.

Je le vois, dans son âme
J'ai ranimé l'honneur !
Et l'ardeur qui m'enflamme
A passé dans son cœur.

ÉLISABETH.

Je sens naître en mon âme
Et la honte et l'honneur!
Et l'ardeur qui l'enflamme
A passé dans mon cœur.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LESTOCQ, puis STROLOF.

LESTOCQ.

Oui, je la forcerai bien de conspirer. Oui, je la ferai impératrice malgré elle, car jamais on n'a été moins princesse. Il n'y a dans cette femme-là qu'une femme et pas autre chose; des futilités, des plaisirs, des rêves d'amour, voilà tout ce qu'il lui faut. Eh bien ! permis à elle, mais quand elle sera sur le trône, et on lui permettra alors d'être la voluptueuse Élisabeth; c'est ainsi qu'ils l'appellent. (Apercevant Strolof.) C'est Strolof; comme le voilà sombre et rêveur ! (Strolof va à lui, met un genou en terre et lui baise la main.) Il y a quelque

temps que nous ne nous sommes vus ; depuis mon dernier voyage ; mais j'ai pensé à toi. Relève-toi, mon garçon ; comment va ta mère?

STROLOF.

Elle va bien, monseigneur le médecin, et moi aussi : je viens encore d'être battu.

LESTOCQ.

O ciel!

STROLOF.

Par l'ordre de Golofkin ; aussi, j'ai la rage dans le cœur quand je pense qu'il faut toujours recevoir et se taire.

LESTOCQ.

Pourquoi donc? On peut rendre à son tour, et si quelque jour tu trouvais moyen de donner le knout à Golofkin...

STROLOF.

Lui! mon maître! oh! non, jamais. (Avec une joie concentrée.) Je le tuerais bien, par exemple; mais le battre, je n'oserais pas.

LESTOCQ, froidement.

Eh! mais, dans le monde, tout est possible. Pour commencer, je t'ai racheté à l'intendant de Golofkin.

STROLOF.

O ciel! dites-vous vrai? Vous êtes mon maître?

LESTOCQ.

Je t'emmènerai à Saint-Pétersbourg, tu reverras Catherine, ta fiancée. Je te la ferai épouser, et je vous donnerai à tous deux votre liberté.

STROLOF.

Ah ! monseigneur Lestocq, je vous appartiens corps et âme, et s'il ne faut que se faire tuer pour vous, dites-moi : va, et j'irai.

LESTOCQ, avec chaleur et à demi-voix.

Bien! mon garçon, bien! tu partageras mes dangers.

J'aurai besoin de ton courage et de ton bras. Tu sauras pourquoi.

STROLOF, *froidement.*

Ce n'est pas la peine.

LESTOCQ.

Bravo ! voilà une réponse digne d'un soldat russe. Il y a du plaisir à conspirer avec des gens comme ceux-là ; ce n'est pas comme en France où ils veulent toujours savoir... Eh ! mais quel est ce bruit ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; DIMITRI.

DIMITRI, *entrant avec colère.*

Oui, j'en fais serment, il ne mourra que de ma main !

LESTOCQ.

Eh ! qui donc, mon officier ? est-ce un malade que vous voulez me recommander ? un oncle à succession ? me voilà.

DIMITRI.

Ah ! c'est vous, Lestocq, vous me voyez furieux !

LESTOCQ.

Et contre qui ?

DIMITRI.

Contre cet indigne, cet infâme Golofkin.

STROLOF.

Prenez garde ; s'il entendait...

LESTOCQ.

Il est ici !

DIMITRI.

Je le sais bien ! et peu m'importe ! il ne m'enverra pas en Sibérie. Mais il a fait plus encore ; on vient de nous signifier de sa part que notre régiment n'avait qu'un jour à rester dans la capitale.

LESTOCQ.

Vraiment !

DIMITRI.

Après deux ans d'absence ; et l'infamie, docteur, c'est que j'allais me trouver près de celle que j'aime ; et repartir encore pour Smolensk ! Non, morbleu ! plutôt donner ma démission, plutôt briser mon épée.

LESTOCQ.

Modérez-vous !

DIMITRI.

Jamais. C'est une atrocité que je ne pardonnerai pas, et que Golofkin me paiera dans ce monde ou dans l'autre. Ne pas la voir, être séparé d'elle, concevez-vous, docteur; et pourquoi? parce qu'il dit que nos soldats, que le régiment de Novogorod est animé d'un mauvais esprit.

LESTOCQ, avec joie.

Vraiment; je le savais déjà !

DIMITRI.

Eh bien ! morbleu, ils ont raison, ils font bien ; et moi, qui jamais de ma vie ne me suis mêlé de rien, si je savais qu'il y eût quelques bonnes conspirations, quelques projets de soulèvement, je serais trop heureux d'en être.

LESTOCQ.

Est-il possible ?

DIMITRI.

A une seule condition : c'est qu'on me permettrait de tuer Golofkin moi-même.

STROLOF, bas à Lestocq.

Je l'avais retenu !

LESTOCQ, à Strolof.

Tais-toi !

DIMITRI.

Mais, par malheur, il n'y a rien, personne ne pense à

conspirer. Les Russes se laisseraient tous opprimer sans jamais lever la tête.

LESTOCQ.

Qu'en savez-vous ?

DIMITRI.

Hein ! que dites-vous là ?

LESTOCQ.

S'il y avait des cœurs généreux qui s'entendissent avec le vôtre, qui réclamassent le secours de votre épée et de vos soldats, pourraient-ils compter sur vous ?

DIMITRI.

Oui, morbleu ! toujours. (Le regardant avec étonnement.) Ah çà ! dites donc, docteur, c'est donc sérieux ? il y a donc quelque chose ? moi je parlais là sans y penser, mais je ne m'en dédis pas ; je n'ai jamais conspiré de ma vie, c'est du nouveau.

LESTOCQ.

Étourdi !

DIMITRI.

Voyons un peu, parlez ; vous voulez donc renverser Golofkin ? c'est bien ; le tuer ? nous verrons ; c'est peut-être un peu vif pour la première fois !

LESTOCQ, regardant dans la coulisse à gauche.

Taisez-vous donc : on vient. (A part.) Madame Golofkin !

DIMITRI, s'avançant et regardant dans la coulisse à gauche.

Ah ! mon Dieu ! est-il possible ? quelle rencontre !

LESTOCQ, à Dimitri.

Ce n'est pas le moment de vous expliquer... plus tard vous saurez tout. Viens, Strolof !

STROLOF.

Oui, maître.

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE IX.

DIMITRI, puis EUDOXIE.

DIMITRI, regardant toujours vers la coulisse à gauche.

C'est bien elle ! elle approche ; et moi qui courais à Saint-Pétersbourg pour la revoir, pour l'épouser ! (Courant à elle.) Eudoxie !

EUDOXIE.

Dieu ! qu'ai-je vu ? vous, Dimitri, vous dans ces lieux !

DIMITRI.

Oui, après deux ans d'absence et de tourments...

EUDOXIE.

Silence !

DIMITRI.

Oh ! je ne crains rien. Je suis libre; mon oncle en mourant m'a laissé ses richesses, qui sont à vous puisqu'elles m'appartiennent; plus de refus, plus d'obstacles...

EUDOXIE.

Le plus grand de tous, le plus cruel pour vous, Dimitri ; mais le salut de mon père l'exigeait ; on allait le traîner en Sibérie, et un seul moyen de le sauver : c'était d'épouser celui-là même qui le persécutait.

DIMITRI.

Et vous y avez consenti ?

EUDOXIE.

Grâce ! grâce ! ne m'accusez pas, et plaignez-moi ! car mon amour était à vous.

DIMITRI.

Et j'ai tout perdu !

ROMANCE.

Premier couplet.

EUDOXIE.

Adieu, je pars;
Soyez l'honneur de la patrie!
Allez, suivez nos étendards !
Soyez heureux ! une autre amie
Pourra vous consacrer sa vie,
Et moi, je pars!

Deuxième couplet.

DIMITRI.

Adieu, je pars,
Et c'est en vain qu'en ma misère
J'implore un seul de vos regards.
Cette faveur est bien légère,
Pour moi ce sera la dernière,
Demain je pars !

DUO.

EUDOXIE.

Ah ! laissez-moi !

DIMITRI.

Écoute-moi !
Je meurs d'amour.

EUDOXIE.

Je meurs d'effroi.

DIMITRI.

O toi que j'aime !

EUDOXIE.

O trouble extrême!

Ensemble.

DIMITRI.

Je n'ai qu'un vœu, qu'un seul désir,
Vivre pour toi, pour toi mourir.

EUDOXIE.

Je n'ai qu'un vœu, qu'un seul désir,
L'honneur commande, il faut vous fuir.

DIMITRI.

Je devais croire à ta constance.

EUDOXIE.

Hélas! je ne m'appartiens plus.

DIMITRI.

Et ces serments de notre enfance?

EUDOXIE.

Et ceux que le ciel a reçus!

DIMITRI.

Ta tendresse me fut ravie,
Rends-moi le seul bien que j'aimais;
Une heure... un instant, je t'en prie,
Te voir, et puis mourir après!

EUDOXIE, *avec émotion.*

Ah! laissez-moi! etc.

DIMITRI.

Écoute-moi, etc.

Ainsi vous repoussez mes vœux!
Eh bien, sachez que l'on conspire,
Qu'un complot se trame en ces lieux...
J'y prendrai part, et si j'expire,
Vous l'aurez voulu.

EUDOXIE.

Moi, grands dieux!
Oubliez ce projet funeste.

DIMITRI.

Non, non, je l'ai juré... je veux,
Risquant des jours que je déteste,
Immoler Golofkin!

EUDOXIE.

O ciel! que dites-vous?

Immoler Golofkin...

(Le voyant venir.)

C'est lui, c'est mon époux!

DIMITRI.

Son époux!

SCÈNE X.

LES MÊMES, GOLOFKIN.

TRIO.

DIMITRI.

Dieu! que viens-je de faire?
Qu'ai-je dit, malheureux!
J'excite la colère
D'un tyran soupçonneux.

EUDOXIE.

O ciel! que dois-je faire?
Quel complot odieux!
Faut-il à sa colère
Livrer un malheureux?

GOLOFKIN, à part, entrant en rêvant.

Il est dans le mystère
Des complots odieux
Qui ne pourront, j'espère,
Échapper à mes yeux.

(Apercevant Dimitri.)

Ah! c'est vous, capitaine?
On vous a prévenu que dans Saint-Pétersbourg
Vous ne devez rester qu'un jour.

DIMITRI.

Oui, l'on nous a transmis votre loi souveraine :
Tout un jour... c'est beaucoup, et nous devons bénir
La main qui nous accorde une faveur si grande!

GOLOFKIN, à Eudoxie.

Venez... Élisabeth vous veut et vous demande.

DIMITRI, bas à Eudoxie.

Mon sort est dans vos mains : faut-il vivre ou mourir ?

Ensemble.

DIMITRI.

Dieu ! que viens-je de faire ? etc.

EUDOXIE.

O ciel ! que dois-je faire ? etc.

GOLOFKIN.

Il est dans le mystère, etc.

(Golofkin entre avec Eudoxie dans la maison à gauche.)

SCÈNE XI.

DIMITRI; LESTOCQ, SAMOIEF et LES OFFICIERS venant du dehors. STROLOF, et QUELQUES MOUGIKS, pendant le chœur suivant, placent la table et servent le dîner.

FINALE.

LES OFFICIERS.

Il faut s'amuser, rire et boire,
Assez tôt viendra le trépas !
Courir des plaisirs à la gloire,
C'est la devise des soldats !

SAMOIEF.

De bien dîner que l'on s'empresse,
Moi, je me charge des apprêts.

(Il va au fond, et aide à mettre le couvert.)

LESTOCQ, à part.

De ce repas le désordre et l'ivresse
Pourraient bien servir nos projets.

SAMOIEF.

A ce banquet militaire,
Le docteur veut-il prendre part ?
(Aux autres officiers.)
Il faut le ménager, car à la moindre affaire
Nous avons besoin de son art.

DIMITRI, à part.

N'importe, du mari je brave la vengeance.

LESTOCQ, lui serrant la main.

A table !

DIMITRI, à part.

Cachons-leur ma rage et mon dépit !

LESTOCQ, à Samoief.

J'accepte avec plaisir comme avec appétit.

DIMITRI, sur le devant du théâtre, bas à Lestocq.

La diète, je le vois, n'est pas dans l'ordonnance,
Un conspirateur dîne.

LESTOCQ, de même.

Il conspire en dînant !

(Ils se mettent tous à table.)

LES OFFICIERS.

Il faut s'amuser, rire et boire, etc.

DIMITRI, élevant son verre.

A la santé du docteur !

LESTOCQ, de même.

A la vôtre!

DIMITRI, de même.

Pour second toast, buvons tous, mes amis,
A nos amours!

LESTOCQ.

Moi j'en propose un autre :
Buvons au bonheur du pays !

SAMOIEF, d'un air triste.

Hélas! son bonheur n'est qu'un rêve,
Quand les tyrans règnent sur nous.

LESTOCQ, secouant la tête.

Si vous vouliez...

TOUS.

Que dites-vous ?

LESTOCQ, lentement.

Que vous êtes soldats, que c'est avec le glaive
Que l'on fait et défait les rois.

DIMITRI, vivement.

Il a raison.

SAMOIEF, froidement.

Il a tort, et je crois
Qu'aux affaires d'État nous devons faire trêve :
Chantons plutôt : à vous, docteur,
Commencez.

LESTOCQ.

Volontiers.

DIMITRI.

Nous redirons en chœur.

COUPLETS.

LESTOCQ.

Premier couplet.

C'est le plaisir qui vous invite,
Venez à ce banquet joyeux,
Répétez ce chant moscovite
Si cher à vos nobles aïeux :
Saint Nicolas, patron de la Russie,
Veille sur nous, et donne en tous les temps,
La gloire à notre patrie,
Et la mort à ses tyrans !

DIMITRI et LES OFFICIERS, s'animant, par degrés

Gloire à notre patrie,
Et mort à ses tyrans !

LESTOCQ.

Deuxième couplet.

Le Moscovite est misérable,
Des maîtres enchaînent son bras,
Mais dans les maux dont on l'accable,

Il sait attendre, et dit tout bas :
Saint Nicolas, patron de la Russie,
Veille sur nous, et donne en tous les temps
La gloire à notre patrie,
Et la mort à ses tyrans!

LES OFFICIERS.

Gloire à notre patrie,
Et mort à ses tyrans!

(Ils se lèvent tous.)

LESTOCQ.

Troisième couplet.

Et vous dont le cœur doit m'entendre,
Lorsqu'à la honte on vous conduit,
Est-il besoin de plus attendre?
C'est l'honneur qui parle et vous dit :
Braves soldats, soutiens de la Russie,
Votre valeur peut donner en tout temps
La gloire à votre patrie,
Et la mort à ses tyrans !

LES OFFICIERS.

Gloire à notre patrie,
Et mort à ses tyrans!

(S'animant, entourant Lestocq, et se donnant tous la main.)

Oui, mes amis, oui, nous le jurons tous,
Nos ennemis tomberont sous nos coups!

Ensemble.

LESTOCQ, à part, les regardant.

Courage! courage!
Mon triomphe est certain;
Achevons notre ouvrage
Les armes à la main.

LES OFFICIERS.

Courage! courage!
Le triomphe est certain,
Et sortons d'esclavage
Les armes à la main!

DIMITRI.

Courage ! courage !
J'admire son dessein,
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main !

SAMOIEF, à demi-voix, les rassemblant autour de lui.

Quel sera notre chef ? qui mettre sur le trône ?

LESTOCQ.

Celle à qui tous les vœux décernent la couronne,
Élisabeth ! la fille de Pierre le Grand !

TOUS.

Élisabeth !

SAMOIEF.

Oui, par droit de naissance.

LESTOCQ.

Et vous connaissez tous ses vertus, sa clémence.

DIMITRI.

Pour elle, s'il le faut, je donnerais mon sang.

TOUS.

Et nous de même ; vive Élisabeth !

SAMOIEF, les arrêtant, et à demi-voix.

Avant
De nous sacrifier pour elle,
Sommes-nous sûrs de son consentement ?
Qui nous en répond ?

LESTOCQ.

Moi !

SAMOIEF.

Sur tes jours !

LESTOCQ.

A l'instant
J'ai reçu sa promesse ; elle y sera fidèle !
Et tout à l'heure ici, pour mieux vous l'attester,
Je l'attends elle-même.

DIMITRI.

Et nous mourrons pour elle!
Il n'est plus permis d'hésiter.

Ensemble.

LESTOCQ, à part.

Courage! courage!
Mon triomphe est certain.
Achevons mon ouvrage
Les armes à la main!

LES OFFICIERS.

Courage! courage!
Le triomphe est certain,
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main!

DIMITRI.

Courage! courage!
J'admire son dessein.
Sortons de l'esclavage
Les armes à la main!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; ÉLISABETH, EUDOXIE, GOLOFKIN, sortant de la porte à gauche. PAYSANS et PAYSANNES entrant par le fond.

LESTOCQ.

Taisons-nous; la voici, Golofkin est près d'elle.

ÉLISABETH.

Eh bien! tout est-il prêt, et pouvons-nous partir?

(Golofkin s'incline et fait signe que oui.)

ÉLISABETH, à Eudoxie.

La fête de demain doit donc être bien belle?
De m'y voir près de toi je me fais un plaisir...

(Apercevant Dimitri et les jeunes officiers.)

Eh! mais, ô surprise nouvelle!

Nos jeunes officiers...

(A Eudoxie.)

Des chevaliers galants.
Au jour de la disgrâce ils m'ont prouvé leur zèle,
Et dans Novogorod c'étaient mes courtisans
Quand tout m'abandonnait...

(Apercevant Lestocq.)

Ah! vous voilà? de grâce,
Un mot, Lestocq.

(Elle l'emmène sur le devant du théâtre.)

LESTOCQ, à demi-voix.

Eh bien! madame?

ÉLISABETH, de même.

Votre audace
De souvenir me fait encor trembler.
Plus de complots, de sceptre, ni d'empire;
Je ne veux plus en entendre parler.

LESTOCQ, à part.

O ciel! à peine je respire.

ÉLISABETH, à haute voix.

Ne songeons qu'à ce bal où j'espère briller.
Vous y viendrez, j'y compte...

(Elle le salue de la main, et retourne près d'Eudoxie et de Golofkin.)

LESTOCQ, à part.

O faiblesse de femme!

DIMITRI, et LES OFFICIERS, s'approchant de Lestocq qu'ils entourent.

Eh bien?...

LESTOCQ, après un instant de silence, et d'un ton résolu.

Elle consent à tout, elle est à nous;
Mais il faut se hâter, son salut le réclame.

DIMITRI et LES OFFICIERS.

Nous sommes prêts... Nous vous le jurons tous.

Ensemble.

LESTOCQ, à part.

Rien n'égale ma rage...
Le péril est certain,

Mourons avec courage,
Les armes à la main!

DIMITRI et LES OFFICIERS.

Du courage! du courage!
Le triomphe est certain.
Sortons de l'esclavage,
Les armes à la main!

ÉLISABETH.

Que mes jours sans nuages
Restent purs et sereins,
Que jamais les orages
Ne troublent mes destins!

EUDOXIE.

Dieu, soutiens mon courage,
Il faut, c'est mon destin,
(Regardant Dimitri.)
Ou désarmer sa rage,
Ou trahir son dessein.

GOLOFKIN, regardant Élisabeth.

Si ce nouveau voyage
Cache quelques desseins,
Sa vie est un otage
Qui reste dans nos mains.

LES PAYSANS.

Que nos vœux, notre hommage,
Notre amour souverain,
La suivent en voyage
Et charment son chemin!

(Golofkin offre la main à Élisabeth, Dimitri à Eudoxie, et ils sortent par la porte du fond, tandis que Lestocq, au milieu des jeunes officiers, leur montre Élisabeth, et menace Golofkin.)





ACTE DEUXIÈME

Un appartement du palais d'été à l'Ermitage. Pavillon riche et élégant. Porte au fond. Deux portes latérales. A gauche, une harpe; à droite, une table. A droite, sur le premier plan, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, **seule, un papier de musique à la main, et étudiant un air.**

« Gentille... gentille Moscovite,
« Sur ce traîneau... traîneau léger,
« Nous voyons... à ta suite,
« Les amours... les amours voltiger. »
(Froissant le papier dans ses mains.)
Ah ! c'est en vain que j'étudie,
Je ne pourrai jamais apprendre la partie.
(Lisant.)
« Les amours... les amours voltiger. »

Madame Golofkin, ma très-chère maîtresse,
Chante dans un concert, ainsi que la princesse,
Et l'on m'ordonne aussi de chanter... il le faut.
(Chantant.)
La, la, la, c'est trop bas... la, la, la, c'est trop haut.

« Gentille Moscovite,
« Sur ce traîneau léger,
« Nous voyons à ta suite
« Les amours voltiger;
« Mais, cruelle Nadèje,

« Pourquoi, pour mon malheur,
« Blanche comme la neige,
« En as-tu la froideur? »
(Jetant le papier.)
Ah! c'est trop ennuyeux,
Et pour moi, j'aime mieux
Ces airs de danse qu'au village
Sans les apprendre je savais,
Et qu'en revenant do l'ouvrage,
Auprès de Strolof je chantais.

COUPLETS.

Premier couplet.

Le pauvre Ivan, pendant le jour.
Travaille et pense à son amour.
La nuit arrive, et tout content,
Le pauvre Ivan s'en va chantant :

Quand pour moi l'ouvrage
Le soir est fini,
Rentrant au village
De froid tout transi,
Du foyer qui brille
J'aime la lueur,
Du feu qui pétille
J'aime la chaleur.

Mais j'aime bien mieux
Mon amie,
Si jolie;
Mais j'aime bien mieux
Son regard amoureux.

Deuxième couplet.

C'est le dimanche, et tout joyeux,
Buvant ce vin qui rend heureux,
Le pauvre Ivan oublie, hélas!
Peine et chagrin, et dit tout bas :

Perdant l'équilibre,
L'esclave en buvant

Rêve qu'il est libre,
Et l'est un instant.
D'une erreur si douce
J'aime le bonheur,
De ce vin qui mousse
J'aime la saveur.

Mais j'aime bien mieux, etc.

STROLOF, *en dehors.*

Oui, j'aime bien mieux
Mon amie,
Si jolie;
Oui, j'aime bien mieux
Un regard de ses yeux.

CATHERINE.

Ah! quelle voix!

(*Courant à la fenêtre.*)

Ciel! Strolof en ces lieux!

Ensemble.

CATHERINE, *sur le théâtre.*

Oui, j'aime bien mieux
Mon amie,
Si jolie;
Oui, j'aime bien mieux
Son regard amoureux.

STROLOF, *en dehors.*

Oui, j'aime encor mieux
Mon amie,
Si jolie;
Oui, j'aime encor mieux
Son regard amoureux.

SCÈNE II.

CATHERINE, LESTOCQ.

CATHERINE, se retirant vivement de la fenêtre.

Dieu! l'on vient! c'est le médecin de la princesse!

LESTOCQ.

Eh! mais, ma chère enfant, qu'avez-vous donc?

CATHERINE.

Rien, monsieur le docteur, rien, un étourdissement, un éblouissement.

LESTOCQ.

Cela se trouve à merveille, me voici. Je vois en effet dans vos yeux que vous êtes très-malade.

CATHERINE, à part.

Comme il s'y connaît!

LESTOCQ.

Maladie que nous nommons inclination contrariée et à laquelle sont sujettes les princesses comme leurs femmes de chambre.

CATHERINE.

Ah! mon Dieu!

LESTOCQ, la regardant toujours.

Attendez donc; un cousin à vous, un pauvre diable, que vous alliez épouser...

CATHERINE.

Comment, vous voyez cela?

LESTOCQ.

Et bien d'autres choses encore, je vous dirais même son nom : Strolof, je crois?

CATHERINE, vivement.

Oui, monsieur le docteur! un paysan de M. le comte qui est bien loin d'ici.

LESTOCQ.

Du tout; je vois là qu'il est ici, à Saint-Pétersbourg.

CATHERINE, à part.

Dieu! que c'est dangereux! il sait tout, ce médecin-là!

COUPLETS.

Premier couplet.

Ne nous trahissez pas tous deux...
Longtemps nous fûmes malheureux
Ensemble!
Mon cœur en est encor ému,
Que de fois pour moi je l'ai vu
Battu!
Ah! dans mes maux qu'il partageait,
Son amitié me consolait.
Sans lui dire que je l'aimais,
Il le savait comme moi, mais
Je tremble
De vous ouvrir ainsi mon cœur,
Et devant un si grand docteur
J'ai peur!

Deuxième couplet.

LESTOCQ.

Et pourquoi donc trembler ainsi?
Pour moi Strolof est un ami
Fidèle.
D'un hymen qui l'enchanterait
J'ai conçu pour lui le projet
Secret.
(Geste de colère de Catherine.)
Ah! réprimez ce grand courroux,
Celle dont il sera l'époux,
Elle est près de moi, la voilà.
Approuvez-vous ce projet-là,
Ma belle,
Et l'ordonnance du docteur,
Calme-t-elle de votre cœur
La peur?

Troisième couplet.

CATHERINE.

Ah! pardon, monsieur le docteur,
Pour mériter un tel bonheur,
Que faire?

LESTOCQ.

Il faut m'obéir désormais;
Il faut seconder en tout mes
Projets.

CATHERINE.

Ah! si Strolof le veut ainsi?

LESTOCQ.

C'est lui qui vous l'ordonne ici :
Autour de vous observer bien,
Tout me dire et ne jamais rien
Me taire.
C'est son ordre, car, sans frayeur,
On doit ouvrir à son docteur
Son cœur.

CATHERINE.

J'obéis, monsieur le docteur,
Vous avez banni de mon cœur
La peur.

LESTOCQ.

C'est bien! vous voilà donc, comme Strolof, à mon service, et pour commencer... Golofkin est-il sorti ce matin?

CATHERINE.

Non, monsieur.

LESTOCQ.

Il est encore ici?

CATHERINE.

Là dans ce salon, auprès de sa femme et de la princesse Élisabeth.

LESTOCQ.

Ne pas quitter sa femme... est-ce qu'il en serait jaloux?

CATHERINE.

Non, monsieur.

LESTOCQ, *à part.*

Tant pis; ça l'occuperait! Il faudra y songer... (*Haut.*) Et qu'est-ce que Golofkin, qu'est-ce que ces dames disaient dans le salon?

CATHERINE.

Il était question de la fête de ce soir dans les jardins de l'Ermitage.

LESTOCQ.

Après?

CATHERINE.

On disait que la régente, que toute la cour devaient y assister.

LESTOCQ.

Après?

CATHERINE.

Qu'il y aurait concert d'abord; et puis ensuite un bal; et l'on a discuté sur le costume que devaient mettre ces dames. Ma maîtresse voulait une paysanne française, et la princesse une bergère russe...

LESTOCQ, *à part.*

O futilités de femmes! c'est pourtant à cela qu'elle pense dans un pareil moment!

CATHERINE.

Et un jeune officier qui était là, le capitaine Dimitri, un fort joli garçon, a proposé d'apporter à ces dames des dessins nouveaux qu'il allait chercher.

LESTOCQ, *à part.*

Et lui aussi! et voilà des gens qui se mêlent de conspirer! (*Haut à Catherine.*) Va dans le salon et dis tout bas à la princesse que je voudrais lui parler au sujet de la fête qui se prépare.

CATHERINE.

Je n'oserais pas; ces dames essayent les morceaux de musique; moi aussi; ce qui est bien ennuyeux, et si vous vouliez me faire répéter...

LESTOCQ.

Il s'agit bien de cela! (A part.) Un concert! de la musique, quand nous jouons pour elle notre existence, quand tout marche, tout s'organise, quand cette nuit peut-être le sang va couler! Mais nos conjurés, dont le nombre augmente, veulent absolument ou sa présence, ou un mot de sa main; et cette proclamation que j'ai promis de lui faire signer! par quel moyen l'y décider?

CATHERINE, regardant la porte qui s'ouvre.

Voici la princesse.

LESTOCQ.

Dieu soit loué!... mais elle n'est pas seule.

SCÈNE III.

LESTOCQ, CATHERINE; ÉLISABETH et EUDOXIE, un papier de musique à la main, et se disputant; GOLOFKIN, qui entre derrière elles.

QUINTETTE.

ÉLISABETH.

Je soutiens que c'est un sol dièze.

EUDOXIE.

Sol naturel... c'est bien écrit....

ÉLISABETH.

On s'est trompé, ne vous déplaise;
(A Golofkin.)
Ai-je raison?

GOLOFKIN.

Sans contredit.

(A part.)
Comment, d'une pareille femme,
Pouvions-nous craindre les projets?

LESTOCQ, à Élisabeth.

Je voudrais vous parler, madame.

ÉLISABETH.

Dans ce moment je ne pourrais.
Nous sommes accablées et de soins et d'ouvrage;
N'avons-nous pas, ce soir, à l'Ermitage,
Bal et concert, et puis ce quatuor
Que nous ne savons pas, et qu'avec Eudoxie
Il nous faut répéter...

LESTOCQ, qui pendant ce temps s'est approché d'Élisabeth.

Mais je vous en supplie !
Une affaire importante, et qui me touche fort...

ÉLISABETH.

Les affaires plus tard, et les plaisirs d'abord.

LESTOCQ.

Mais, madame, songez...

ÉLISABETH.

Songez au quatuor.

LESTOCQ, avec impatience.

Eh ! vous n'êtes que trois !

ÉLISABETH.

C'est vrai, c'est difficile;
Mais jadis vous chantiez, et vous pouvez encor...

LESTOCQ, avec impatience.

Du tout !

ÉLISABETH.

Vous êtes trop habile
Pour ne pas tout connaître...

GOLOFKIN, riant.

Oh ! c'est votre devoir.

LESTOCQ.

A la première vue, et sans aucune étude?

ÉLISABETH.

Bah ! vous autres docteurs, vous avez l'habitude
De réussir sans le savoir.

LESTOCQ, à Élisabeth.

Mais, madame !

ÉLISABETH.

Chantez, ou je n'écoute rien.

(Lui donnant un papier.)

Voici votre morceau,

(A Eudoxie et à Catherine.)

Les vôtres et le mien.

(Golofkin approche un fauteuil à Élisabeth. Lestocq est debout à sa gauche, Eudoxie à sa droite. Catherine, qui a pris un coussin, vient se mettre aux pieds de la princesse. Golofkin, assis à gauche du théâtre, contemple ce groupe.)

ÉLISABETH, EUDOXIE, CATHERINE et LESTOCQ.

Gentille Moscovite,
Sur ce traîneau léger,
Nous voyons à ta suite
Les amours voltiger ;
Mais, cruelle Nadèje,
Pourquoi, pour mon malheur,
Blanche comme la neige,
En as-tu la froideur ?
Oui, quand de cette neige
Vous avez la blancheur,
Pourquoi, belle Nadèje,
En avoir la froideur ?

Ensemble.

GOLOFKIN.

Bravo ! bravo ! c'est enchanteur !

ÉLISABETH, EUDOXIE et CATHERINE, applaudissant.

Bravo ! bravo ! mon cher docteur !

LESTOCQ, à part.

Ah ! rien n'égale ma fureur

ÉLISABETH.

Maintenant, docteur, je suis à vous, et je serais même enchantée de vous consulter...

LESTOCQ, vivement et avec émotion.

Vraiment !

ÉLISABETH.

Sur mon costume; le capitaine Dimitri va nous apporter des dessins sur lesquels vous nous donnerez votre avis.

LESTOCQ.

Moi, madame !

ÉLISABETH.

Ah! vous êtes de fort bon conseil; pas toujours. (A Golofkin.) N'est-il pas vrai?

GOLOFKIN.

Certainement. Pardon, madame, je me rends au conseil, où la régente m'a fait demander.

EUDOXIE.

Moi, si Votre Altesse veut me le permettre, j'irai m'occuper de ma toilette de ce soir.

ÉLISABETH.

Fort bien! vous me laissez seule... Eh bien ! docteur, me voilà, je suis à vous.

LESTOCQ, qui depuis quelques instants s'est assis près de la table; à part.

Faute de mieux! c'est bien heureux! (Bas à Catherine.) Reste en sentinelle, et avertis-moi dès que Golofkin sortira du conseil.

CATHERINE.

Je vous le promets.

ÉLISABETH, à Golofkin.

Adieu, monsieur le comte; adieu, Eudoxie, à ce soir.

(Golofkin sort par le fond, Eudoxie et Catherine sortent par la gauche.)

SCÈNE IV.

LESTOCQ, assis près de la table à droite et dessinant à la plume; ÉLISABETH, qui a reconduit Eudoxie, redescend le théâtre et s'approche de Lestocq.

ÉLISABETH.

Il y avait longtemps que je n'avais eu de matinée aussi occupée; tant d'affaires à la fois me fatiguent, et je suis sûre, docteur, que vous êtes inquiet sur ma santé; c'est pour cela sans doute que vous vouliez... Ah! vous dessinez?

LESTOCQ.

En attendant audience.

ÉLISABETH, regardant par-dessus son épaule.

Mais c'est fort bien, ce que je vois là; un trône d'un côté, un trône superbe, et de l'autre... (Poussant un cri.) Ah! mon Dieu! quelle horreur! un échafaud!

LESTOCQ, lui montrant froidement le papier.

Choisissez! car maintenant, madame, il ne vous reste plus d'autre alternative que l'un ou l'autre.

ÉLISABETH, effrayée.

Qu'est-ce que cela signifie, et que voulez-vous dire?

LESTOCQ.

Que je n'ai pas tenu compte d'un refus qui vous perdait et nous aussi. J'ai agi en votre nom, j'ai rassemblé, j'ai armé vos amis, toujours en votre nom, car je leur ai répondu de vous.

ÉLISABETH.

Sans mon aveu, sans mon consentement!

LESTOCQ.

J'étais sûr que vous le donneriez quand vous sauriez qu'en ce moment votre perte est certaine. Apprenez que depuis longtemps toutes vos démarches sont surveillées,

que moi-même j'ai été placé près de vous pour épier vos actions et en rendre compte, et qu'enfin dans ce conseil où se rend Golofkin, on va décider de votre liberté ou de vos jours.

ÉLISABETH.

Quand je prouverai que je ne suis point coupable...

LESTOCQ.

Vous l'êtes.

ÉLISABETH.

Et comment, s'il vous plaît ?

LESTOCQ.

Par les droits seuls que vous avez au trône : c'est là un crime qui ne se pardonne pas, et dont il faut vous punir; je le ferais à leur place. Oui, madame, ils vous condamneront, que vous ayez ou non pris part à nos projets; vous voyez bien que vous ne risquez rien à conspirer, au contraire.

ÉLISABETH.

Moi ! y pensez-vous ? des complots, des tourments, des angoisses, du sang à répandre peut-être, et j'en serais cause ! oh ! non, je ne le veux pas ! Je lisais encore hier l'histoire de Marie Stuart. Songez donc, docteur, une prison, des juges, un arrêt ; c'est affreux ! et c'est comme cela que finissent toutes les conspirations.

LESTOCQ.

Quand on ne réussit pas ! mais nous réussirons. Jamais l'instant ne fut plus favorable : le peuple est las de la régence et las d'être gouverné au nom d'un enfant, il murmure, il vous appelle ; le régiment de Novogorod est pour vous et n'attend pour se soulever qu'un ordre, une proclamation d'Élisabeth... (Geste d'Élisabeth.) Rassurez-vous, je l'apporte ! vous n'aurez qu'à la signer ; restent donc les grenadiers Préobajenski. Ce soir, nous nous rendons à leur caserne, vous vous montrerez, je parlerai, je leur dirai : Voici la fille de Pierre le Grand ; ils répondront : Vive

l'impératrice, et demain Votre Majesté est sur le trône; signez!

(Il lui présente le papier.)

ÉLISABETH.

Non! non! cent fois non! vous réussiriez que je n'accepterais point le trône, je n'en veux pas; j'ai d'autres pensées, d'autres désirs; un seul du moins qui remplit mon cœur et suffit au bonheur de ma vie. Il est un secret que je voulais cacher au monde entier, même à vous, mon confident et mon plus fidèle ami; mais puisqu'il faut vous l'avouer, sachez qu'il est quelqu'un que je préfère à tout, que j'aime...

LESTOCQ.

O ciel!

ÉLISABETH.

Je maudissais déjà le rang qui nous séparait; et quand je voudrais pouvoir descendre jusqu'à lui, vous me parlez d'un trône qui m'en éloigne encore plus!

LESTOCQ, à part.

Malédiction! si je m'attendais à celui-là... (Haut.) Et connaît-il cet amour?

ÉLISABETH.

Il ne s'en doute même pas! Le voir, l'aimer sans le lui dire est déjà un si grand bonheur!... de là vient ce brusque départ, cette arrivée à Saint-Pétersbourg qui a trompé tout le monde, vous le premier; c'était pour le rejoindre!

LESTOCQ.

Que dites-vous?

ÉLISABETH.

Silence!

SCÈNE V.

Les mêmes; DIMITRI.

TRIO.

Ensemble.

LESTOCQ, regardant Élisabeth avec étonnement.

D'un trouble inconnu
Son cœur est ému.
Pourquoi,
Près de moi,
Cet effroi ?
Elle a tressailli,
Son front a pâli,
Voyons, observons tout d'ici.

ÉLISABETH, regardant Dimitri.

D'un trouble inconnu
Mon cœur est ému;
Je tremble malgré moi
D'effroi.
Aux yeux d'un ami,
Cachons aujourd'hui
Un sentiment dont je rougi.

DIMITRI, tenant à la main un album sur lequel il dessine, et regardant l'appartement de madame Golofkin.

A mon cœur ému
L'espoir est rendu.
L'amour veille sur moi,
Je croi.
Oui, j'espère ainsi,
Pendant l'absence du mari !
(S'approchant d'Élisabeth.)
Voici, madame, à vos ordres soumis,
Ces costumes nouveaux...

ÉLISABETH, cherchant sous un air enjoué à cacher son trouble aux yeux de Lestocq, qui l'examine.

Que vous avez choisis

Et copiés.

DIMITRI.

Pour Votre Altesse.

ÉLISABETH, toujours de même.

C'est bien... et cet autre dessin...

DIMITRI.

Est pour madame Golofkin,
A qui je vais le porter...

(A part.)

Quelle ivresse!

Ensemble.

LESTOCQ.

D'un trouble inconnu, etc.

ÉLISABETH.

D'un trouble inconnu, etc.

DIMITRI.

A mon cœur ému, etc.

ÉLISABETH, examinant le dessin.

Oui, ce costume de bergère
Est assez gracieux; qu'en pensez-vous, docteur?

LESTOCQ.

Il me paraît charmant, puisqu'il a su vous plaire.

ÉLISABETH.

Et vous croyez qu'il m'ira bien ?

DIMITRI.

D'honneur
Votre Altesse en doit être une fois plus jolie,
Si du moins c'est possible...

ÉLISABETH.

Ah! c'est bien, je le prends.

DIMITRI.

Mais, pardon... l'on m'attend.

ÉLISABETH.

Faites, je vous en prie.

DIMITRI, à part.

Ah! courons et sachons profiter des instants.

Ensemble.

LESTOCQ.

D'un trouble inconnu, etc.

ÉLISABETH.

D'un trouble inconnu, etc.

DIMITRI.

A mon cœur ému, etc.

(Dimitri salue respectueusement Élisabeth, et sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

LESTOCQ, ÉLISABETH.

LESTOCQ.

D'où vient le trouble où je vois Votre Altesse?

ÉLISABETH.

Moi, je n'en ai aucun; mais quand ce serait, il me semble que la conversation que nous avions tout à l'heure...

LESTOCQ.

Vous avait beaucoup moins émue que la personne qui est venue l'interrompre.

ÉLISABETH, vivement.

Que dites-vous?

LESTOCQ, après avoir regardé autour de lui.

Que c'est lui que vous aimez.

ÉLISABETH, avec effroi.

Silence! (A demi-voix.) Eh bien, oui! oui, docteur, pourquoi feindre plus longtemps?... et dussiez-vous me blâmer...

LESTOCQ, avec joie.

Moi! et pourquoi donc? n'est-il pas brave, aimable, spirituel? n'est-ce pas un des chefs de notre conspiration?

ÉLISABETH.

Qu'entends-je? lui, Dimitri!...

LESTOCQ.

Oui, madame, il n'a pas hésité un instant à risquer son avenir, sa fortune, son existence, pour replacer Élisabeth sur le trône de ses aïeux; après cela vous lui devez moins de reconnaissance qu'à tout autre, car ce que nous faisons par dévouement, il le fait par amour, et s'il s'expose, c'est pour celle qu'il aime!

ÉLISABETH, avec joie.

Ah! dites-vous vrai? ne me trompez-vous pas?

LESTOCQ.

Je le tiens de lui-même qui, hier encore, furieux, éperdu, ne pouvait me cacher son amour ni son désespoir; il voulait tuer ce Golofkin qui l'éloignait de Saint-Pétersbourg, et il ne conspire, en un mot, que pour vous voir, pour ne pas vous quitter.

ÉLISABETH.

Ah! que je suis heureuse!

LESTOCQ.

Et ce qu'il fait en ce moment, hésiteriez-vous à le faire? serez-vous moins généreuse? refuserez-vous d'entrer dans une conspiration où lui-même n'agit et ne combat que pour vous?

ÉLISABETH.

Non, non, je ne balance plus! quels que soient ses dangers, je les partagerai, pour lui, non pour le trône...

LESTOCQ, à part.

Peu nous importe. (Haut.) Et pourvu que vous signiez seulement cette proclamation...

ÉLISABETH, vivement et la prenant.

Oui, certainement; oui, je la signerai... mais... (Avec embarras.) Vous croyez qu'il m'aime... et si vous vous trom-

piez, si vous vous abusiez ! car enfin il ne me l'a jamais dit !

LESTOCQ, vivement.

Il vous le dira, je vous le jure, je vous en réponds, et alors...

ÉLISABETH, de même.

Alors, je remets entre vos mains toute ma destinée ; je signe cette proclamation, et je marche à votre tête, près de lui, à la mort.

LESTOCQ.

A la gloire !

ÉLISABETH, à demi-voix.

Adieu ! adieu ! Lestocq !

LESTOCQ, ôtant son chapeau.

Adieu, impératrice !

(Élisabeth sort par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

LESTOCQ, seul.

COUPLETS.

Premier couplet.

Voilà bien comme sont les femmes,
Et sans désirs et sans espoir.
Rien ne saurait toucher leurs âmes,
Rien ne semble les émouvoir.
Soudain l'amour arrive,
Bientôt il les captive.
Grands politiques, à genoux !
Malgré notre science,
L'amour, sans qu'il y pense,
Est encor plus adroit que nous.

Deuxième couplet.

Dieu d'intrigue, qu'en ma détresse,

En vain j'implorais aujourd'hui,
Où vient d'échouer mon adresse,
Un jeune amant a réussi !
C'est lui, lui seul qui donne
L'empire et la couronne,
Et devant lui nous tremblons tous.
Malgré notre science,
L'amour, sans qu'il y pense,
Est encor plus adroit que nous.

Oui, encore quelques instants et elle aura signé cette proclamation qu'ils attendent tous pour agir... C'est Dimitri.

SCÈNE VIII.

LESTOCQ, DIMITRI, sortant de la porte à gauche.

LESTOCQ.

O destinée des empires ! c'est pourtant de lui maintenant, de lui et de son amour, que dépendent le sort de la Russie et le nôtre... A quoi pense-t-il?

DIMITRI, à part.

Refuser de me voir en l'absence de son mari ! ne pas me recevoir ! tout est fini ! elle m'a oublié; son cœur est à un autre, et je n'ai plus qu'à mourir !

LESTOCQ.

Mon capitaine !

DIMITRI.

Ah ! c'est vous, docteur.

LESTOCQ.

A qui pensiez-vous là ?

DIMITRI.

A me faire tuer, et c'est le ciel qui vous envoie.

LESTOCQ.

Pour vous guérir et vous consoler. Êtes-vous toujours amoureux ?

DIMITRI, avec colère.

Eh ! morbleu ! oui; et j'ai grand tort.

LESTOCQ, vivement.

Du tout ; c'est bien, jeune homme, très-bien ; c'est ce qu'il faut ; une pareille constance vous fait honneur !

DIMITRI.

Bel honneur et beau profit ! quand un tel amour n'est qu'une folie, une extravagance ; quand on aime sans espoir...

LESTOCQ.

Et s'il y en avait ? si celle que vous aimez, toute grande dame qu'elle est, partageait votre amour ?...

DIMITRI, lui sautant au cou.

Ah ! docteur, s'il était vrai ! tout mon sang serait à vous ; mais qui vous l'a dit ?... quelle preuve ? quel témoin ?

LESTOCQ, à demi-voix.

Elle me l'a avoué à moi-même.

DIMITRI.

A vous, tandis qu'avec moi cette froideur, cette indifférence ; elle me craignait donc ?

LESTOCQ.

Eh! oui, sans doute ; n'a-t-elle pas tout à craindre ? et quand vous l'accusez d'indifférence, c'est elle au contraire qui doute de votre tendresse, qui en exige des preuves.

DIMITRI.

Parlez ; tout ce qu'elle voudra. Tout m'est possible si je suis aimé d'Eudoxie.

LESTOCQ, stupéfait.

Hein ! que dites-vous là ? quel nom ?

DIMITRI, vivement.

Eudoxie, madame Golofkin, comme vous voudrez ! Parlez, docteur... Qu'avez-vous donc ?

LESTOCQ.

Rien ! (A part.) C'est fait de nous !

DIMITRI.

Est-ce que vous vous trouvez mal ? vous faut-il un médecin?

LESTOCQ, cherchant à se remettre.

Eh! non vraiment; ne faites pas attention... (Cherchant à sourire.) Nous parlions donc de votre amour : vous disiez que vous aimiez madame Golofkin.

DIMITRI, à haute voix.

Depuis que je me connais; depuis mon enfance, je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais qu'elle.

LESTOCQ, tout en tremblant.

Silence! il ne faut pas dire cela, il ne faut jamais en parler, ici surtout.

DIMITRI.

Vous avez raison, à cause de son mari; et encore, puisqu'elle m'aime, puisqu'elle vous l'a dit, je me moque maintenant du mari, et si je puis trouver une occasion de me rencontrer seul avec elle...

LESTOCQ, avec effroi.

Y pensez-vous!

DIMITRI.

Certainement! Mais vous parliez tout à l'heure des preuves de tendresse qu'elle exigeait de moi, quelles sont-elles?

LESTOCQ, avec embarras.

M'y voici! En me faisant un tel aveu, en me permettant de vous en faire part, elle a droit de compter sur votre discrétion et votre dévouement...

DIMITRI.

Ma vie entière est à elle.

LESTOCQ.

Eh bien! pour la rassurer, c'est cela qu'il faut lui écrire.

DIMITRI, se mettant à la table.

Avec mon sang, s'il le faut. (Écrivant.) « Mon Eudoxie, ma bien-aimée... »

LESTOCQ.

Y pensez-vous ! est-ce que dans un pareil billet il faut jamais nommer personne?

DIMITRI, déchirant le billet.

Vous avez raison. (En écrivant un autre.) « Je jure à madame Golofkin... »

LESTOCQ.

C'est encore pire.

DIMITRI, déchirant le billet.

Dieu ! que c'est impatientant ! dictez vous-même.

LESTOCQ, dictant à Dimitri qui écrit.

« Madame, je viens de voir le docteur; son amitié a trahi « un secret que je ne puis payer qu'au prix de tout mon « sang et de tout mon amour ! Parlez, ordonnez en souve- « raine, c'est le plus ardent de mes vœux. Obéissance et « fidélité à toute épreuve. DIMITRI. »

DIMITRI.

Pas autre chose?

LESTOCQ.

Non; je crois qu'elle sera satisfaite, et qu'il n'en faut pas davantage.

DIMITRI, à part.

Pour elle; mais pour moi, il me faut un rendez-vous.

LESTOCQ, se retournant et apercevant Catherine.

Ah ! c'est Catherine !

DIMITRI, pendant que Lestocq remonte le théâtre, écrit à la hâte.

« *Post-scriptum*. Avant ce soir, un moment d'entretien, « ou je meurs. »

LESTOCQ, à Catherine.

Qu'y a-t-il?

CATHERINE.

M. Golofkin sort du conseil et sera ici dans l'instant.

LESTOCQ, à Dimitri.

C'est bien, cachetez vite ce billet, et surtout point d'adresse.

DIMITRI.

Cela va sans dire! me prenez-vous pour un étourdi? (A Catherine.) Tiens, petite, prends cette lettre, et porte-la sur-le-champ... Dieu! Golofkin!

SCÈNE IX.

LES MÊMES; GOLOFKIN.

TRIO.

GOLOFKIN, passant entre Dimitri et Catherine, qui tient déjà la lettre.

Une lettre en ses mains, et pour qui, je vous prie?

DIMITRI.

Eh! mais, c'est mon secret; je voudrais, en honneur,
Pouvoir en faire part à Votre Seigneurie,
Mais cela ne se peut, demandez au docteur.

GOLOFKIN.

Pardon d'une demande indiscrète, peut-être...
Ah! le docteur est votre confident!

DIMITRI, à Golofkin.

Oui, sans doute.
(A Catherine.)
Et lui seul te dira, mon enfant,
Ce qu'il faut faire de ma lettre.

(Il se rapproche de Golofkin, et pendant ce temps Lestocq dit à Catherine :)

LESTOCQ, à voix basse.

Va la remettre sur-le-champ
A la princesse Élisabeth... silence!
Tu m'entends?

CATHERINE.

Oui, monsieur.

LESTOCQ, de même.

Ton hymen en dépend!

(Catherine sort par la porte du fond, et Golofkin s'approche de Lestocq, pendant que Dimitri, qui s'est assis, regarde près de la table un cahier de gravures.)

GOLOFKIN, à demi-voix, à Lestocq.

Eh quoi! cet étourdi vous a fait confidence...

LESTOCQ.

D'un secret, qu'entre nous, je ne demandais pas.

GOLOFKIN, de même.

A qui destine-t-il ce billet?

LESTOCQ, hésitant.

Mais je pense...

GOLOFKIN, sévèrement.

Répondez, je le veux... à qui?

LESTOCQ.

Parlez plus bas...

A votre femme!

GOLOFKIN, étonné.

O trahison nouvelle!

LESTOCQ, à part.

C'est ce que je voulais, qu'il devienne jaloux.
Pendant qu'il veillera sur elle,
Il ne veillera pas sur nous.

Ensemble.

GOLOFKIN.

D'une telle insolence
Je ne puis revenir.
Mais silence et prudence!
Je saurai le punir.

LESTOCQ.

Oui, cette confidence
Lui donne à réfléchir,
Et l'audace est prudence
Quand il faut réussir.

DIMITRI.

Je me livre d'avance
Au plus doux avenir,
Et silence et prudence !
Tout doit nous réussir.

SCÈNE X.

LES MÊMES; STROLOF, s'approchant de Lestocq, et à voix basse.

FINALE.

STROLOF.

Je reviens, maître, à vos ordres fidèle,
Chercher l'écrit que vous m'avez promis.

LESTOCQ, de même.

Je l'attends.

STROLOF.

Hâtez-vous, car parmi vos amis,
On murmure, et plusieurs accusent votre zèle...

LESTOCQ, de même.

Tout à l'heure ils verront si je les ai trahis!

Ensemble.

GOLOFKIN, regardant toujours Dimitri.

D'une telle insolence
Je ne puis revenir.
Mais silence et prudence!
Je saurai le punir.

DIMITRI, à part.

Je me livre d'avance
Au plus doux avenir,
Et silence et prudence!
Tout doit nous réussir.

STROLOF, bas à Lestocq.

Oui, dans leur défiance,

Ils pourraient vous trahir;
Hâtez-vous, par prudence,
De combler leur désir.

LESTOCQ, de même.

Oui, de leur défiance
Ils vont bientôt rougir,
Prudence et patience
Nous feront réussir.

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; EUDOXIE, ÉLISABETH, CATHERINE, sortant de la porte à gauche ; elles tiennent à la main chacune un papier de musique.

DIMITRI, avec joie, en apercevant madame Golofkin.

C'est Eudoxie !

GOLOFKIN, à part, avec colère.

Ah ! c'est ma femme !

(Haut.)

Quoi ! déjà vous sortez, madame ?

EUDOXIE.

Oui, ce matin, on nous fait inviter
Chez la régente où l'on doit répéter
A grand orchestre.

ÉLISABETH.

Oh ! c'est indispensable...

DIMITRI, regardant Eudoxie avec intention.

Car, pour être en mesure, il faut se concerter !

GOLOFKIN, observant tour à tour Dimitri et sa femme.

Réflexion admirable,
Et surtout pleine de raison !

ÉLISABETH, pendant ce temps, dit bas à Lestocq, en lui remettant un papier.

J'ai sa lettre, et voici la proclamation
Que j'ai signée...

Ensemble

LESTOCQ, la saisissant avec joie.

Enfin donc, je la tien!
(A part.)
C'est bien, c'est bien!

DIMITRI, regardant Eudoxie, qui baisse toujours les yeux.

Son regard évite le mien.
C'est bien, c'est bien!

GOLOFKIN, qui pendant tout ce temps n'a observé que Dimitri et sa femme.

Je vois quel projet est le sien,
C'est bien, c'est bien!

Ensemble.

LESTOCQ.

Enfin elle est en ma puissance,
Le ciel comble mon espérance;
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon triomphe et mon bonheur.

DIMITRI, regardant Eudoxie.

Enfin donc le ciel récompense
Et mon amour et ma constance.
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon ivresse et mon bonheur.

ÉLISABETH, regardant Dimitri.

De son amour, de sa constance,
Je possède enfin l'assurance;
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon ivresse et mon bonheur.

GOLOFKIN, regardant Dimitri.

Et ses regards et son silence
Ont confirmé ma défiance;
Renfermons au fond de mon cœur
Et mes soupçons et ma fureur.

EUDOXIE.

Hélas! je tremble en sa présence,
L'honneur défend qu'à lui je pense;
Renfermons au fond de mon cœur
Et mes combats et ma douleur.

Strolof et Catherine, se regardant, et regardant Lestocq.)

STROLOF.

Oui, c'est bien elle, et sa présence
De notre hymen est l'assurance:
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon espoir et mon bonheur.

CATHERINE.

Oui, c'est Strolof, et sa présence,
De notre hymen est l'assurance;
Renfermons au fond de mon cœur
Et mon espoir et mon bonheur.

LESTOCQ, s'approchant d'Élisabeth, qui regarde toujours Dimitri, lui dit à voix basse :

Pour vous et pour lui prenez garde!
Craignez de lui parler surtout!

ÉLISABETH, de même.

Pourquoi cela?

LESTOCQ, de même.

Golofkin observe et regarde.

ÉLISABETH, à part, et montrant la lettre de Dimitri, qu'elle tient.

Pourtant, ce rendez-vous qu'il demande... il l'aura,
Oui, oui, je le jure, il l'aura.

DIMITRI, regardant Golofkin, qui est toujours entre lui et Eudoxie.

Et ce mari qui reste toujours là!

TOUS, à part.

Sous un joyeux sourire
Cachons bien nos projets;
(Haut.)
Qu'en ces lieux tout respire
Le bonheur et la paix!

GOLOFKIN, bas à Catherine.

Il faut que je te parle, et sans que ta maîtresse
En sache rien.

CATHERINE, étonnée.

Quoi, monseigneur!

GOLOFKIN.

Tais-toi,
Il y va de tes jours.

LESTOCQ, de l'autre côté, bas à Strolof, en lui remettant la proclamation.

Au nom de la princesse,
Porte-leur cet écrit en gage de sa foi.

Ensemble.

LESTOCQ, regardant Élisabeth.

Oui, c'en est fait, elle est à moi!

DIMITRI, regardant Eudoxie.

Elle est à moi!

STROLOF, regardant Catherine.

Elle est à moi!

ÉLISABETH, regardant Dimitri.

Oui, son cœur est à moi!

TOUS, à part.

Sous un joyeux sourire
Cachons bien nos projets.
(Haut.)
Qu'en ces lieux tout respire
Le bonheur et la paix!

Le bonheur est fidèle
A ce séjour charmant;
La gaîté nous appelle,
Le plaisir nous attend.
Partons! partons! le plaisir nous attend.

(Élisabeth, Eudoxie et Catherine sortent par la porte du fond, Golofkin

ve les suivre; mais avant de partir, il jette un dernier regard sur Dimitri, qui, seul et immobile au milieu du théâtre, suit toujours des yeux Eudoxie. A gauche, Lestocq serre la main de Strolof, et lui renouvelle l'ordre de porter la proclamation aux conjurés.)





ACTE TROISIÈME

Un pavillon très-élégant dans les jardins de l'Ermitage. Une porte et des croisées au fond. A droite et à gauche, deux portes conduisant à des cabinets qui ont vue sur le spectateur. Le cabinet à droite a une seconde porte de sortie donnant sur le parc : des siéges, des sophas élégants, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, LESTOCQ, entrant par le fond.

CATHERINE.

Ah ! c'est vous, monsieur le docteur; que je suis heureuse de vous rencontrer!

LESTOCQ.

Parle vite, mon enfant, car je n'ai pas de temps à perdre. (A part.) La proclamation d'Élisabeth a ranimé l'ardeur de nos conjurés; tout marche maintenant et je réponds du succès. (A Catherine qui a remonté le théâtre.) Eh bien, qu'y a-t-il?

CATHERINE.

Il y a qu'en sortant de chez la régente, où nous venions de faire la répétition générale pour ce soir, Golofkin, mon maître, m'a dit à voix basse : Rends-toi au milieu des jardins de l'Ermitage dans le pavillon, je t'y rejoins à l'instant.

LESTOCQ.

Que peut-il te vouloir? Ah! mon Dieu! si c'était pour le

message de ce matin! Dans ce cas-là, ne dis pas un mot de moi, et même il vaudrait mieux lui soutenir hardiment...

(On frappe à la porte à droite.)

CATHERINE.

Silence! c'est lui; allez-vous-en; je vous raconterai ce qu'il m'aura dit.

LESTOCQ, à part.

J'aime mieux l'entendre! (Pendant que Catherine va ouvrir la porte à droite, Lestocq entre sans être vu dans le cabinet à gauche.) D'ici je ne perdrai pas une parole, et en m'enfermant...

(Il ferme la porte et disparaît.)

SCÈNE II.

CATHERINE, GOLOFKIN, entrant par le cabinet à droite qui a une porte sur le parc.

GOLOFKIN, apercevant Catherine.

Fidèle au rendez-vous, c'est bien. (Montrant la porte du fond.) Ferme cette porte. (Catherine va mettre le verrou. — Golofkin, lui montrant la porte à gauche.) Celle-ci encore.

CATHERINE, poussant la porte.

Elle est fermée en dedans.

GOLOFKIN.

N'importe! mets le verrou de ce côté. Approche maintenant.

CATHERINE, à part.

Ah! mon Dieu! que j'ai peur!

DUO.

GOLOFKIN.

Prends garde et songe d'avance
Que je veux la vérité!
Ou bien crains de ma vengeance
Un châtiment mérité.

CATHERINE.

Je vous dois obéissance,
Je vous dois fidélité,
Et je jure ici d'avance
De dire la vérité.

GOLOFKIN.

Réponds donc ! ce matin que t'a dit ta maîtresse,
En recevant de toi ce billet fortuné ?

CATHERINE.

Quel billet?

GOLOFKIN.

Ce billet si rempli de tendresse
Que ce jeune officier pour elle t'a donné.

CATHERINE.

Pour elle, aucun.

GOLOFKIN.

Ah ! c'est une imposture.
Tu mens!

CATHERINE.

Non ; monseigneur, c'est la vérité pure.

GOLOFKIN.

La lettre était pour elle.

CATHERINE.

Oh ! non, je vous le jure !

GOLOFKIN.

Pour qui donc ce billet? à qui l'as-tu remis ?

CATHERINE, tremblante.

Je ne sais...

GOLOFKIN.

Pour qui donc?

CATHERINE, à part.

Dieu ! que dire et que faire ?

GOLOFKIN.

Réponds ! réponds !

CATHERINE.

Je ne le puis !

GOLOFKIN.

D'un esclave qui veut à mes lois se soustraire,
Tu sais pourtant quel est le sort :
Le knout jusqu'à la mort.

Ensemble.

CATHERINE.

Pour calmer sa colère,
Hélas ! que dois-je faire ?
Grâce ! grâce pour moi !
Grâce ! je meurs d'effroi.

GOLOFKIN.

Malheur au téméraire
Qui brave ma colère !
Obéis à ma loi,
A l'instant réponds-moi.

GOLOFKIN, appelant.

Holà! quelqu'un.

(Deux esclaves paraissent dans le cabinet à droite. — Golofkin, leur montrant Catherine.)

Qu'on la saisisse.

CATHERINE, poussant un cri.

Ah ! monseigneur !...

GOLOFKIN.

Que sous vos coups
A l'instant même elle périsse !

CATHERINE, se jetant à ses pieds.

Qu'ils ne me battent pas... j'embrasse vos genoux.

GOLOFKIN.

Alors, parle, ou sinon j'ordonne ton supplice.

CATHERINE, vivement.

Je dirai tout.

(A part.)

J'ai promis au docteur,

Mais comment tenir sa promesse,
Hélas! quand on se meurt de peur?

GOLOFKIN.

Eh bien! donc ce billet...

CATHERINE.

Était pour la princesse
Élisabeth... j'en jure sur l'honneur.

GOLOFKIN, *étonné.*

Pour la princesse, et cette lettre,
Qui t'a dit de la lui remettre?

CATHERINE, *hésitant.*

Hélas!

GOLOFKIN, *faisant un geste aux esclaves.*

Réponds, ou bien...

CATHERINE, *vivement.*

C'est le docteur.

GOLOFKIN, *surpris.*

Et lui-même m'a dit qu'elle était pour ma femme;
A quoi bon ce mensonge? Il faut donc, je le voi,
Qu'un de vous deux me trompe.

CATHERINE, *vivement.*

Ah! sur mon âme,
Mon doux maître, ce n'est pas moi !
Je le jure... ce n'est pas moi.

Ensemble.

CATHERINE.

Pour calmer sa colère,
Hélas ! que faut-il faire?
Grâce ! grâce pour moi!
Grâce! je meurs d'effroi!

GOLOFKIN.

Malheur au téméraire
Qui brave ma colère.
Je ne sais si je doi
Me fier à sa foi.

(On frappe en ce moment à la porte du fond. Golofkin fait signe aux esclaves de sortir par la porte à droite.)

GOLOFKIN, à Catherine, lui montrant la porte du fond.

On vient... réponds.

CATHERINE, d'une voix tremblante.

Qui frappe ainsi?

DIMITRI, en dehors, parlant.

Moi, Dimitri.

CATHERINE, à part.

Le jeune capitaine!

GOLOFKIN, à part.

Serait-ce un rendez-vous? un rendez-vous ici!
Avec qui? cette fois c'est le ciel qui l'amène;
Je saurai tout!

(Montrant le cabinet à droite.)

De cet endroit secret
Je puis tout voir et tout entendre.

(A Catherine.)

Toi, pas un mot qui lui fasse comprendre
Que je suis là.

CATHERINE, tremblante.

Mon cœur vous le promet.

Ensemble.

GOLOFKIN, à demi-voix.

Ouvre-lui... dans ces lieux
Un hasard trop heureux
Près de moi le conduit.
Oui, le sort me sourit,
Tu m'entends; je l'ai dit,
Pas un mot, pas de bruit.

CATHERINE, de même.

Je voudrais dans ces lieux
Lui parler, je ne peux.
Tout me manque à la fois,
Et la force et la voix.

Ça suffit, tout est dit,
Pas un mot, pas de bruit.

(Golofkin se cache dans le cabinet à droite dont la fenêtre le laisse en vue du spectateur. Catherine va ouvrir à Dimitri et revient toute tremblante se remettre près du cabinet à droite.)

SCÈNE III.

DIMITRI, CATHERINE, LESTOCQ, renfermé à gauche, GOLOFKIN, caché à droite.

DIMITRI, entrant vivement.

On ouvre enfin, et c'est elle... Dieu ! que vois-je ! Catherine ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

CATHERINE.

Moi ; rien, monsieur.

DIMITRI.

Va-t'en ; tu me gênes ! (A part.) Moi qui attends sa maîtresse ; car elle va venir, elle me l'a écrit ! (Regardant un papier qu'il tient à la main.) « Dans le pavillon de l'Ermitage. » C'est bien ici... (Regardant Catherine qui est immobile et tremblante près du cabinet à droite.) Eh bien ! te voilà encore ! je t'ai dit de t'en aller.

CATHERINE, bas à Golofkin qui est dans le cabinet.

Le faut-il ?

GOLOFKIN, de même.

Sans doute.

CATHERINE, à part.

Ah ! je ne demande pas mieux !

(Arrivée près de la porte du fond, elle fait de loin des gestes à Dimitri, en lui montrant le cabinet, pour lui indiquer qu'il y a quelqu'un, et qu'il faut se taire.)

DIMITRI, la regardant.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc à gesticuler ? est-ce que tu joues la tragédie ?

CATHERINE, à part.

Ah! dame! s'il ne comprend pas, ce n'est pas ma faute.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

DIMITRI, seul.

CAVATINE.

O doux moment dont mon âme est ravie,
Moment heureux d'un premier rendez-vous!
Mon Eudoxie!... ô maîtresse chérie,
Viens, ne crains rien, l'amour veille sur nous.
O doux moment dont mon âme est ravie,
Moment heureux d'un premier rendez-vous!
Oui, mon cœur bat et d'amour et d'espoir...
Et tout me dit : je vais la voir.

On vient; la porte s'ouvre; c'est elle; non, c'est la princesse. Dieu! quel contre-temps! et qui diable peut l'amener ici, juste dans ce moment?

SCÈNE V.

DIMITRI, ÉLISABETH, GOLOFKIN, dans le cabinet à droite. LESTOCQ, dans le cabinet à gauche.

TRIO.

ÉLISABETH, au fond du théâtre.

A chaque pas je sens mon cœur
Battre d'amour et de frayeur.
(Apercevant Dimitri.)
Ah! le voilà, c'est lui-même,
O moment plein de douceur!
Mes dangers même et ma terreur,
Tout est plaisir, tout est bonheur.

DIMITRI, à part.

Quel contre-temps, hélas! mon cœur
Bat de dépit et de frayeur.
Ah! quand j'attends ce que j'aime,
Faut-il donc qu'un sort jaloux
Vienne troubler un sort si doux,
Et déranger mon rendez-vous!

ÉLISABETH, s'avançant vers Dimitri.

De trouble et de bonheur que mon âme est saisie!

DIMITRI, regardant autour de lui.

Ah! que je crains de voir arriver Eudoxie!
(Il veut faire un pas pour sortir et se trouve près d'Élisabeth.)

ÉLISABETH, avec émotion.

Dimitri... dès longtemps je voulais vous parler.

DIMITRI, s'inclinant.

Madame... un tel honneur...

ÉLISABETH, à part et se soutenant à peine.

Ah! je me sens trembler.

(Haut à Dimitri.)
Asseyons-nous, de grâce.

DIMITRI, à part.

O contre-temps funeste!

GOLOFKIN, à part, dans le cabinet.

Que va-t-elle lui dire? Écoutons.

DIMITRI, avec désespoir.

Elle reste.

Ensemble.

DIMITRI, à part.

O ciel! elle ne s'en va pas.
Ah! je me meurs d'impatience.
On va venir, l'heure s'avance,
Tout redouble mon embarras.
A chaque instant je crois, hélas!
Entendre le bruit de ses pas.

ÉLISABETH.

Que j'aime ce doux embarras!
Oui, par respect, en ma présence,
Il n'ose rompre le silence,
Il veut parler et n'ose pas.
Malgré moi je partage, hélas!
Et son trouble et son embarras.

GOLOFKIN, à part.

Qui peut guider ici ses pas?
Oui, dans un tel lieu, sa présence
Doit exciter ma défiance.
Écoutons, ne nous montrons pas.
A ma surveillance, à mon bras,
Les traîtres n'échapperont pas.

ÉLISABETH, à part, regardant Dimitri qui s'est assis près d'elle.

Il se tait... c'est à moi de parler...

(Haut.)

Et d'abord
Il faut qu'Élisabeth ici vous remercie
Du zèle qui vous fait exposer votre vie
Pour défendre sa cause et partager son sort.

DIMITRI, vivement.

De moi, de mes soldats je vous réponds, madame.

GOLOFKIN, à part.

Qu'entends-je?

DIMITRI, de même.

Dans l'ardeur qui pour vous les enflamme,
De la révolte attendant le signal,
Ils sont tous prêts.

GOLOFKIN, à part.

O complot infernal!

ÉLISABETH, souriant.

Oui, Lestocq me l'a dit.

GOLOFKIN, à part.

Lui, Lestocq! Ah le traître!

ÉLISABETH.

Il prétend qu'on peut croire à leur fidélité.
(Avec intention.)
A la vôtre surtout...

DIMITRI, vivement et avec chaleur.

Vous pourrez la connaître
Dès ce soir.

ÉLISABETH.

Ce soir!

DIMITRI, de même et rapidement.

Oui, le plan est arrêté.
Tous les principaux chefs, moi, Lestocq et vingt autres,
Nous devons à minuit nous rendre tous d'ici
Aux quartiers Préobajenski,
Haranguer les soldats qui déjà sont des nôtres.
Nous marchons à leur tête, et saisissons soudain
La régente, Munich et surtout Golofkin.

GOLOFKIN, à part.

Grand merci! d'un tel soin la récompense est prête.

DIMITRI, se levant.

Si tels sont les projets que vous vouliez savoir...

ÉLISABETH, le retenant.

Ce n'est pas tout encore!

DIMITRI, à part.

Ah! plus d'espoir,
C'est fini, j'en perdrai la tête.

Ensemble.

DIMITRI, à part.

O ciel! elle ne s'en va pas,
Ah! je me meurs d'impatience.
On va venir, l'heure s'avance,
Tout redouble mon embarras.
A chaque instant je crois, hélas!
Entendre le bruit de ses pas.

ÉLISABETH, à part.

Que j'aime ce doux embarras.
Oui, par respect, en ma présence,
Il craint de rompre le silence,
Il veut parler et n'ose pas.
Malgré moi je partage, hélas !
Et son trouble et son embarras.

GOLOFKIN, à part.

De leurs coupables attentats,
Grâce au ciel, j'ai donc connaissance,
Et je bénis leur imprudence
Qui vient les livrer à mon bras.
Dans l'ombre je suivrai leurs pas :
Les traîtres n'échapperont pas.

ÉLISABETH.

Je veux savoir encore...

DIMITRI, vivement.

Ah! je vous en conjure,
Parlez vite !

ÉLISABETH.

On prétend, c'est Lestocq qui l'assure,
Qu'à tous ces noirs projets de conspiration,
Vous vous êtes mêlé, non par ambition,
Mais par amour, par excès de tendresse.

DIMITRI.

Ce Lestocq est-il indiscret !
(Avec embarras.)
Oser ainsi parler à Votre Altesse...

ÉLISABETH, le regardant avec tendresse.

C'est une trahison ! c'est bien mal en effet.

DIMITRI, avec impatience et chaleur.

Eh bien ! si vous savez pour qui mon cœur soupire,
Si vous savez par lui mes amours, mes projets,
A quoi bon feindre encore? et s'il faut tout vous dire,
Celle que j'aime et qu'ici j'attendais...

(On frappe violemment en dedans du cabinet à gauche où est Lestocq. Dimitri et Élisabeth s'arrêtent étonnés.)

ÉLISABETH.

Du silence !

DIMITRI, à part.

O terreur mortelle !

ÉLISABETH, montrant le cabinet à gauche.

C'est là, de ce côté!

DIMITRI, à part.

Grand Dieu ! si c'était elle !

(A Élisabeth.)

Qui que ce soit, fuyez des regards indiscrets.

Ensemble.

DIMITRI, à Élisabeth.

On pourrait vous surprendre,
On pourrait nous entendre;
Il est trop dangereux
De rester en ces lieux,
Partez, partez, de grâce !
Le danger vous menace,
Mais comptez sur ma foi,
L'honneur m'en fait la loi.

ÉLISABETH.

Oui l'on peut nous surprendre;
On pourrait nous entendre.
Il est trop dangereux
De rester en ces lieux.
Partez, partez, de grâce!
Le danger vous menace.
Adieu, pensez à moi,
Et croyez à ma foi.

GOLOFKIN, à part.

Ce que je viens d'entendre,
Ce qu'il vient de m'apprendre
Peut suffire à mes vœux.
Quittons, quittons ces lieux.
O criminelle audace !
Point de pitié, de grâce,

Leurs secrets sont à moi,
Qu'ils pâlissent d'effroi !

(Élisabeth sort par la porte du fond, et Golofkin sort du cabinet à droite, où il est, par la porte extérieure qui donne sur le parc.)

SCÈNE VI.

DIMITRI, seul, puis LESTOCQ.

DIMITRI.

Enfin j'en suis débarrassé ! (Montrant le cabinet à gauche.) Et cette pauvre Eudoxie qui était là, qui attendait... (On continue à frapper.) et qui s'impatiente, je le crois bien. Courons lui ouvrir ! (Il tire le verrou qui est en dehors, et Lestocq paraît.) Dieu ! Lestocq ! Que diable venez-vous faire ici ?

LESTOCQ, avec colère.

Eh ! morbleu ! c'est ce que j'allais vous dire.

DIMITRI.

Me faire manquer mon rendez-vous !

LESTOCQ.

Faire manquer nos projets ! nous dénoncer ! nous perdre !

DIMITRI.

Moi ! êtes-vous fou ?

LESTOCQ.

Il y a de quoi le devenir ! (Montrant le cabinet à droite.) Il était là ; il y est peut-être encore. (Portant la main à un poignard, et allant ouvrir la porte.) Non, non, parti.

DIMITRI.

Eh ! qui donc ?

LESTOCQ.

Golofkin, qui vous écoutait !

DIMITRI, gaiement.

Vraiment ! quel bonheur que sa femme ne soit pas venue !

moi qui en étais désolé ! il y a un dieu pour les amants ! et après tout, puisqu'il est parti, bon voyage.

LESTOCQ, avec fureur.

Parti ! avec tous nos secrets, dont vous venez de lui faire part !

DIMITRI.

Comment cela ?

LESTOCQ.

Puisqu'il était là, il a dû vous entendre ; car moi, qui étais plus loin, je n'ai pas perdu un mot de votre conversation ; et si je n'avais pas frappé à cette porte, si je ne l'avais pas interrompu au plus beau moment, il allait tout renverser, il allait déclarer à la princesse...

DIMITRI.

Que j'adore madame Golofkin, où est le mal ?

LESTOCQ, avec colère.

Le mal !

DIMITRI.

C'est juste : son mari qui était là ; je n'y pensais plus. C'est vrai, docteur, c'est vrai ; je suis un étourdi. Que voulez-vous ? je l'aime tant que j'en perds la tête ; dites-moi ce qu'il faut faire.

LESTOCQ, avec fureur.

Rien ! rien ! ne faites plus rien ! ne vous mêlez de rien, voilà tout ce que je vous demande. Venez, venez, suivez-moi, et voyons s'il y a moyen de tout réparer...

(Il sort en entraînant Dimitri qui regarde du côté du cabinet à droite.)

DIMITRI.

C'est elle ! je la vois !

LESTOCQ, l'entraînant.

Raison de plus !

(Ils sortent par le fond. Au même moment Golofkin, Eudoxie et Voref paraissent à la porte à droite.)

SCÈNE VII.

GOLOFKIN, EUDOXIE, VOREF.

GOLOFKIN, *entrant par la porte à droite au moment où Dimitri vient de sortir par le fond et le montrant du doigt à Voref.*

Tenez, vous le voyez, ce jeune homme qui s'éloigne dans les jardins avec Lestocq, le capitaine Dimitri, du régiment de Novogorod.

EUDOXIE, *à part.*

Dimitri !

GOLOFKIN.

Qu'on me rende compte de toutes leurs démarches. Je vous charge de les surveiller...

VOREF, *à demi-voix.*

Pourquoi ne pas les arrêter sur-le-champ ?

GOLOFKIN, *de même.*

Parce que je n'en connais que deux encore ! tandis qu'en attendant à ce soir, je saisirai d'un seul coup tous les conjurés. Va, te dis-je, et observe-le sans éveiller ses soupçons.

(Voref sort.)

EUDOXIE.

Eh ! mon Dieu ! monsieur, quel air sombre et soucieux ! que se passe-t-il donc ? et pourquoi m'empêcher d'aller à ce bal ?

GOLOFKIN.

Je dirai... j'ai déjà dit à plusieurs personnes que vous étiez indisposée ; vous le serez ; vous vous arrangerez pour l'être.

EUDOXIE.

Mais pourquoi ? pour quelles raisons ?

GOLOFKIN.

Pour vous éloigner du danger. (A demi-voix.) Apprenez qu'une conspiration doit éclater cette nuit pendant le bal.

EUDOXIE.

Est-il possible !

GOLOFKIN.

Eh ! oui, sans doute ; ce Lestocq que j'avais acheté et qui m'a vendu, ce Dimitri, et d'autres encore que je connaîtrai, doivent, ce soir à minuit, se rendre aux casernes Préobajenski pour exciter à la révolte des soldats qui déjà m'étaient suspects, et que l'on a remplacés par les chevaliers-gardes, qui nous sont dévoués. (Se promenant.) Oui, à minuit, ils se présenteront pour haranguer la troupe, on les laissera entrer ; la porte se refermera sur eux ; tous pris, et un quart d'heure après, tous fusillés !

EUDOXIE, à part.

Je me meurs ! (A Golofkin et en tremblant.) Mais s'il y avait dans le nombre des gens plus imprudents que coupables, qui, entraînés, égarés...

GOLOFKIN.

Pourquoi se trouvent-ils là ? car je vous jure bien que de tous ceux qui à minuit se présenteront aux casernes, pas un n'échappera.

EUDOXIE, à part.

O mon Dieu ! comment le sauver ? comment l'empêcher de s'y rendre ?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; CATHERINE.

CATHERINE.

Eh ! mais, madame, vos fleurs, votre parure, tout est prêt, et nous vous attendons.

EUDOXIE.

C'est inutile ; je ne m'habillerai pas ; je n'irai pas au bal.

GOLOFKIN, lui prenant la main et à demi-voix.

C'est bien, madame, je vous remercie.

EUDOXIE, bas à Catherine.

Viens, viens, Catherine, je n'espère qu'en toi.

(Elle sort avec Catherine.)

SCÈNE IX.

GOLOFKIN, puis LESTOCQ.

GOLOFKIN.

Ah ! monseigneur Lestocq, vous qui êtes un si habile médecin, nous verrons si vous avez le talent de vous sauver... (Se retournant et apercevant Lestocq.) Eh ! le voilà, ce cher docteur ; je vous demandais.

LESTOCQ.

Est-il vrai, monseigneur ? (A part.) Tâchons de savoir s'il a tout entendu...

GOLOFKIN.

Oui, ma femme était un peu indisposée.

LESTOCQ.

O ciel !

GOLOFKIN.

Rassurez-vous, cela va mieux ; seulement, je crains qu'elle ne puisse ce soir aller au bal.

LESTOCQ.

C'est donc grave ; et je cours auprès d'elle.

GOLOFKIN.

Demain, si vous avez le temps, si vous le pouvez...

LESTOCQ, se promenant ainsi que Golofkin.

Aura-t-on le plaisir de vous voir au bal ?

GOLOFKIN.

Certainement. Croyez-vous, docteur, que la fête soit belle ?

LESTOCQ, froidement.

Superbe !

GOLOFKIN, souriant.

Vous espérez vous y amuser ?

LESTOCQ.

Mais oui. Et vous, Excellence ?

GOLOFKIN.

Franchement, j'y compte, et à moins d'événements qu'on ne peut prévoir...

LESTOCQ, froidement.

Je n'en vois guère, et je crois que tout se passera à merveille.

GOLOFKIN, cessant de se promener.

Moi aussi ! Dites donc, docteur... (S'appuyant sur son épaule.) j'ai observé ce jeune homme de ce matin, et vous aviez raison, je crois comme vous qu'il est amoureux de ma femme.

LESTOCQ, vivement.

Je n'ai jamais dit que madame la comtesse...

GOLOFKIN.

Je le sais bien, car j'ai fait encore une autre découverte : je soupçonne qu'il y a une dame, une grande dame...

LESTOCQ.

Qui est éprise du jeune officier ; je le savais.

GOLOFKIN, riant.

Et vous ne me le disiez pas ; c'est mal. (En confidence.) Demain, docteur, demain nous causerons de cela.

LESTOCQ, à part.

Est-ce qu'il ne saurait rien?

GOLOFKIN.

Quand vous viendrez voir ma femme, et en même temps je vous demanderai pour moi une petite consultation.

LESTOCQ, lui prenant la main.

Sur-le-champ, je suis à vos ordres. (Lui tâtant le pouls.) Et si vous voulez permettre...

GOLOFKIN.

Comment donc! dès que je suis entre vos mains, je suis tranquille.

LESTOCQ, à part, après avoir tâté le pouls.

Dieu! comme il bat avec violence! (Il regarde Golofkin en face bien attentivement. Golofkin détourne les yeux, et Lestocq, tenant toujours son pouls, dit à part.) Il sait tout! (Haut et froidement.) Le pouls est bon; il est calme; un peu de malaise, de plénitude; nous vous débarrasserons de tout cela.

GOLOFKIN, souriant.

Je ne vous parle pas de ma reconnaissance.

LESTOCQ, de même.

J'y compte, et m'y attends. A ce soir, monseigneur.

GOLOFKIN, sortant.

A ce soir, docteur.

SCÈNE X.

LESTOCQ, regardant sortir Golofkin.

Oui, il sait tout. (Montrant son pouls.) Sans le savoir il s'est trahi. Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas déjà fait tomber ma tête; c'est une faute! je tâcherai de la lui faire payer cher; il ne faut plus penser à nous rendre aux casernes Préobajenski, où sans doute Golofkin nous attendra. Mais pendant ce temps, si on s'emparait du conseil de régence, du jeune empereur surtout... mais il

habite le palais, dont les portes sont bien gardées! Une attaque de vive force, impossible... y pénétrer cette nuit par ruse ou par adresse, cela vaudrait mieux; mais comment?

(Il marche d'un air agité, et remonte le théâtre.)

SCÈNE XI.

LESTOCQ, CATHERINE, sortant du cabinet à droite.

CATHERINE.

J'ai beau courir, je ne l'aperçois pas.

LESTOCQ.

C'est Catherine! à qui en veut-elle?

CATHERINE, jetant un cri de surprise.

Ah! monsieur le docteur!

LESTOCQ.

Ce n'est pas moi que vous cherchez?

CATHERINE.

Non! c'est M. Dimitri; j'ai quelque chose à lui dire.

LESTOCQ.

De votre part?

CATHERINE.

Oh! mon Dieu, non!

LESTOCQ.

De qui donc alors?

CATHERINE.

Ne me le demandez pas, monsieur le docteur, parce que j'ai juré de ne pas en parler.

LESTOCQ, avec ironie.

Et quand vous avez juré, vous tenez si bien vos serments!

CATHERINE.

Que voulez-vous dire?

LESTOCQ.

Est-ce que je ne sais pas tout ce qui se passe? est-ce que vous n'avez pas révélé tantôt, ici même, à Golofkin, ce que je vous avais recommandé de lui taire? et votre trahison...

CATHERINE.

Ce n'est pas de la trahison, c'est de la peur! il voulait me tuer.

LESTOCQ.

Et si je raconte à Strolof que vous avez manqué à vos serments, il vous abandonnera, il ne voudra plus vous épouser.

CATHERINE, effrayée.

Eh bien! par exemple...

LESTOCQ, faisant un pas.

Et je le lui dirai.

CATHERINE, le retenant.

Ah! monsieur le docteur, je vous en prie, ne lui en parlez pas!

LESTOCQ.

Soit! à condition que vous parlerez, que vous me direz tout!

CATHERINE.

Cela ne vous regarde en rien.

LESTOCQ.

N'importe; vous cherchiez Dimitri?

CATHERINE.

Pas pour moi.

LESTOCQ.

Pour qui donc?

CATHERINE.

De la part de ma maîtresse.

LESTOCQ.

Madame Golofkin?

CATHERINE.

Oui.

LESTOCQ, *vivement.*

Et pourquoi faire? dans quel motif? que lui veut-elle?

CATHERINE.

Attendez donc que je m'y reconnaisse; je suis entrée tout à l'heure avec madame au palais impérial où elle demeure.

LESTOCQ, *vivement.*

Au palais?

CATHERINE.

Oui, dans son appartement; et au lieu de s'habiller pour le bal, elle se promenait d'un air agité, disait de temps en temps, tout haut, des mots que je ne comprenais pas.

LESTOCQ.

C'est égal!

CATHERINE.

Elle a répété plusieurs fois : « caserne Préobajenski. »

LESTOCQ.

Et puis?

CATHERINE, *imitant sa maîtresse.*

« Le malheureux! l'imprudent! s'il y va, il est mort. »

LESTOCQ.

Et puis?

CATHERINE, *imitant toujours sa maîtresse.*

« Minuit! minuit! comment l'empêcher? » Enfin, si ce n'était le respect qu'on doit à une grande dame, elle avait l'air d'être folle! et elle s'est mise à écrire en me disant : « Tu vas porter cette lettre... »

LESTOCQ, *vivement.*

Une lettre; où est-elle?

CATHERINE.

Elle l'a déchirée, en s'écriant : « Non, non, c'est trop se compromettre ; j'aime mieux, a-t-elle ajouté, me confier à toi, à ton attachement, à ta fidélité ; » et vous voyez, monsieur le docteur...

LESTOCQ.

Est-ce que c'est y manquer? est-ce qu'on ne doit pas tout dire à son docteur? Eh bien! tu t'es donc chargée d'annoncer à Dimitri...

CATHERINE.

Que madame avait un important service à lui demander, un service d'où dépendait sa vie, et qu'elle le suppliait de se trouver ce soir à minuit à la porte du palais.

LESTOCQ.

La grande porte?

CATHERINE.

Non, celle qui donne sur les bords de la Néva, et je dois, seule et dans l'ombre, aller lui ouvrir, dès qu'il aura frappé trois coups ; voilà tout ce qu'elle m'a dit ; il n'y a pas un mot de plus ; c'est l'exacte vérité.

LESTOCQ, avec impatience.

C'est bien! c'est bien!

CATHERINE.

Et maintenant, qu'est-ce qu'il faut faire?

LESTOCQ.

Remplir ton message auprès de Dimitri, sans parler à lui ni à ta maîtresse de ce que tu m'as confié.

CATHERINE, vivement.

Oh! je vous le promets ; d'autant que j'avais déjà promis... car je ne sais pas comment cela se fait, mais sans le vouloir je promets à tout le monde!

LESTOCQ.

Qu'importe, si on est fidèle?

CATHERINE.

Voilà! aussi vous le direz à Strolof, n'est-il pas vrai? parce qu'une fois marié, il aura confiance...

LESTOCQ.

Eh! partez donc, morbleu! vous n'avez pas de temps à perdre. (Catherine s'enfuit.) Ni nous non plus! le ciel nous seconde ; je sais maintenant comment pénétrer cette nuit au palais.

(On entend en dehors et au loin un bruit de fanfare et d'harmonie.)

SCÈNE XII.

LESTOCQ, STROLOF, sortant de la porte à droite.

STROLOF, à demi-voix.

La régente traverse les jardins de l'Ermitage et se rend à la salle de bal.

LESTOCQ.

Un bal, des parures, des chants d'allégresse, et dans quelques heures, la mitraille, la fusillade, des malheureux égorgés ; et si nous succombons, moi ce n'est rien! mais Élisabeth, ma pauvre souveraine. (Montrant Strolof.) Et lui peut-être...

STROLOF.

Qu'y a-t-il, maître?

LESTOCQ.

Rien, une absurdité; je m'amuse à penser, quand il faut agir!

FINALE.

Entends-tu? la fête commence.

(Courant aux croisées du fond, qu'il ouvre toutes l'une après l'autre, et par lesquelles on aperçoit les jardins de l'Ermitage.)

Quelle foule joyeuse, immense!
Vois-tu dans ces jardins comme ils se pressent tous!

Et des orchestres de la danse
Les sons harmonieux arrivent jusqu'à nous.

LESTOCQ et STROLOF, regardant au fond.

O douce nuit, belle soirée,
Instant d'où dépend notre sort,
Quelle chance m'est préparée ?
Est-ce la victoire ou la mort ?

(Ils vont regarder aux croisées du fond. L'on voit plusieurs groupes traverser les jardins.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; DIMITRI, entrant par la porte à droite, qui est restée ouverte.

DIMITRI.

O douce nuit, belle soirée !
Espérance plus douce encor !
Maîtresse chérie, adorée,
De toi va dépendre mon sort.

(A part.)

Oui, j'irai, mais minuit ?... c'est juste la même heure
Pour nos autres projets, et s'il faut que je meure,
Que deviendrait, hélas ! Eudoxie !...

(Apercevant Lestocq.)

Ah ! c'est lui.
Pourriez-vous retarder pour moi, pour un ami,
La conspiration d'un quart d'heure ?

LESTOCQ, froidement.

Eh ! mais oui !
Aux quartiers Préobajenski
Nous n'irons point.

DIMITRI, avec joie.

L'idée est bien meilleure.
Et vous avez raison, car j'ai pour cette nuit
Un rendez-vous...

LESTOCQ.

Vraiment ?

DIMITRI, s'arrêtant.

Mais jamais je ne cause.
De votre appartement, ce soir, avant minuit,
Permettez-vous, docteur, qu'un instant je dispose?

LESTOCQ.

Et pourquoi?

DIMITRI.

Pour changer de costume et d'habit,
Et prendre un long manteau...

LESTOCQ.

Favorable au mystère.
A vos ordres.

DIMITRI.

C'est bien.

LESTOCQ, bas à Strolof, lui montrant Dimitri.

Toi, tu suivras ses pas,
Et dès qu'il aura mis le pied chez moi...

STROLOF.

Que faire?

LESTOCQ, à voix basse.

Sur-le-champ tu l'enfermeras;
Et restant prisonnier ainsi la nuit entière,
Il ne pourra plus nuire à nos desseins, je croi.

STROLOF.

Oui, mais son rendez-vous !

LESTOCQ.

Un autre ira.

STROLOF.

Qui ?

LESTOCQ.

Moi !

Ensemble.

LESTOCQ et STROLOF.

O douce nuit, belle soirée!
Instant d'où dépend notre sort,
Quelle chance m'est préparée?
Est-ce la vengeance ou la mort?

DIMITRI.

O douce nuit, belle soirée!
Espérance plus douce encor !
Maîtresse chérie, adorée,
C'est de toi que dépend mon sort.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; GOLOFKIN, ÉLISABETH, habillée en bergère du temps, ainsi que PLUSIEURS DAMES de la cour; CATHERINE, GENS DE COUR, HOMMES et FEMMES, en habits de caractère. Ils paraissent au fond dans le jardin, et plusieurs entrent dans le pavillon.

ÉLISABETH, montrant son costume.

Voyez si j'ai les habits,
Le ton d'une humble bergère;
Voyez si j'ai bien appris
Les airs naïfs du pays.

CHANSON.

Premier couplet.

« Ah! qu'elle est belle,
« Celle
« Qu'aime monseigneur!
« La jeune fille
« Brille
« D'un éclat vainqueur.

« Esclave aux regards si doux,
« Sans peine
« On brise sa chaîne :

« Un mot, un coup d'œil de vous,
« Le maître est à vos genoux.

Deuxième couplet.

« Il croyait être
« Maître
« Dans ce beau séjour.
« Erreur extrême,
« Il aime
« Et tremble à son tour.

« Esclave aux regards si doux, etc.

Troisième couplet.

« La jeune esclave
« Brave
« Les lois de la cour.
« Soudain noblesse
« Cessé
« Où règne l'amour.

« Esclave aux regards si doux, etc. »

LE CHŒUR.

C'est divin, c'est charmant ! ses accents enchanteurs
Ont réduit à la fois et nos sens et nos cœurs.

GOLOFKIN, à Élisabeth.

Déjà pour le bal tout s'apprête,
Et la régente espère à cette fête
Voir Votre Altesse...

ÉLISABETH.

A l'instant je m'y rends,
(A Lestocq.)
Vous y venez, docteur ?

LESTOCQ, s'inclinant.

Pour vous y voir paraître.
(Bas à Strolof.)
Va trouver nos amis...

ÉLISABETH, à Golofkin.

Ces jardins sont charmants !

LESTOCQ.

Mais y rester trop tard est imprudent, peut-être ?

DIMITRI, étourdiment.

Le docteur a raison, je pars avant minuit...

LESTOCQ.

Moi de même.

CATHERINE, regardant Dimitri, et GOLOFKIN, regardant Lestocq et Dimitri.

J'entends.

GOLOFKIN, à part.

Traîtres, mon œil vous suit !

ÉLISABETH, bas à Lestocq.

Quoi ! minuit... c'est l'instant du complot... Je frissonne...
Et que faire?

LESTOCQ, à demi-voix.

Danser, la prudence l'ordonne.

(Bas à Strolof.)

Et nous, à minuit !

STROLOF, regardant Lestocq.

C'est dit !

CATHERINE, à Dimitri, à demi-voix.

Minuit !

DIMITRI, de même.

Minuit !

GOLOFKIN, les regardant, à part, avec joie.

Minuit !

ÉLISABETH, tremblante.

Minuit !

Ensemble.

DIMITRI.

O douce nuit, belle soirée,
Espérance plus douce encor !

ÉLISABETH et LE CHŒUR.

O douce nuit, belle soirée,
Espérance plus douce encor !

GOLOFKIN.

O douce nuit, belle soirée,
Pour moi bientôt plus douce encor!

LESTOCQ et STROLOF.

O douce nuit, belle soirée,
Instant d'où dépend notre sort !

CATHERINE.

O douce nuit, bello soirée,
Dont il faut se priver encor !

TOUS.

Oui, l'orchestre joyeux
Retentit en ces lieux,
Sous ce riant feuillage,
Le plaisir nous engage ;
Les grâces et l'amour
Ici tiennent leur cour.
A l'appel du plaisir
Hâtons-nous d'accourir.

(Ils sortent tous en désordre, et se perdent dans les jardins.)





ACTE QUATRIÈME

Un appartement du palais. De grandes fenêtres au fond, donnant sur la place publique. Porte au fond, et deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUDOXIE, seule.

AIR.

Voici bientôt minuit... au rendez-vous fidèle,
Il va venir, et moi je ne le verrai pas;
Mais en ces lieux où l'amitié l'appelle,
Loin des bourreaux, du moins, je retiendrai ses pas.

Celui qui m'adore,
M'attend et m'implore,
Une fois encore
Je pourrai le voir!
Dieu qui nous console
Sois ma seule idole,
Que par toi j'immole
L'amour au devoir.

Oui, d'espérance et de plaisir,
Ce seul espoir me fait frémir;
Il est sauvé... que dans mon cœur
Rentrent la joie et le bonheur.

Mon zèle
Fidèle
Sur lui veille toujours,

Heureuse,
Joyeuse,
J'aurai sauvé ses jours.

SCÈNE II.

EUDOXIE, CATHERINE.

CATHERINE.

Voici minuit; je vais l'attendre où il m'a promis de se trouver.

EUDOXIE.

Tu m'as bien comprise?

CATHERINE.

Oui, madame. Dès qu'il viendra, dès que j'entendrai le signal...

EUDOXIE.

Tu ouvriras la porte du palais qui donne sur la Néva, et tu le conduiras, là, dans ce cabinet, où tu l'enfermeras.

CATHERINE.

Tout seul?

EUDOXIE.

Sans doute.

CATHERINE.

Et vous ne le verrez pas?

EUDOXIE.

Non; je rentre chez moi, dans mon appartement, d'où je ne sortirai pas.

CATHERINE, à part.

Eh bien! par exemple! donner un rendez-vous à un amant pour l'enfermer tout seul, autant valait le laisser chez lui! Ces grandes dames ont des idées... (Haut.) J'y vais, madame.

EUDOXIE.

Et de la discrétion!

CATHERINE.

Oui, madame. (A part en sortant.) Pauvre jeune homme !

EUDOXIE.

Au moins, et en le forçant de passer la nuit ici, au palais, il n'ira pas ce soir aux casernes Préobajenski ; c'est tout ce que je veux. (Regardant la porte à gauche.) Ne restons pas ici... Qui vient là ? serait-ce mon mari ? non, la princesse.

SCÈNE III.

EUDOXIE, ÉLISABETH, UN DOMESTIQUE la suit et reste dans l'antichambre.

EUDOXIE.

Vous, madame, que je croyais au bal, à cette fête dans les jardins de l'Ermitage?

ÉLISABETH.

Je n'y suis pas restée longtemps; je n'ai pas attendu minuit, et sachant de Golofkin que vous étiez seule et souffrante, j'ai voulu vous voir avant de me retirer.

EUDOXIE.

Que de bontés!

ÉLISABETH.

Et puis, j'ai appris tant de choses!... (A part.) Ce Lestocq vient de me faire part de son nouveau plan, d'une attaque sur le palais. Il parle de tout tuer, de tout renverser. C'est horrible; comme si on ne pouvait pas faire de révolutions sans faire de mal à personne!

EUDOXIE, qui pendant ce temps a écouté près de la porte, à part, vivement.

J'ai cru entendre... (Haut à Élisabeth.) Venez, madame, passons chez moi!

ÉLISABETH.

Mais non, au contraire, je voulais vous décider à me suivre, à venir auprès de moi. (A part.) Là, du moins, elle sera en sûreté.

EUDOXIE.

Quitter ces lieux, cette nuit; et pourquoi?

ÉLISABETH.

Ne me le demandez pas, je ne pourrais vous le dire; mais vous savez, Eudoxie, que vous avez été autrefois pour moi une compagne, une amie, et il y a ici, à la cour, si peu de gens qui nous aiment, que ceux-là, il faut veiller sur eux, les sauver...

EUDOXIE.

Les sauver! il y a donc du danger?

ÉLISABETH.

Je ne dis pas cela; aucun, sans doute; mais vous savez que Golofkin, votre mari, est assez généralement détesté... (Se reprenant.) Non, non, je veux dire qu'il n'est pas aimé de beaucoup de monde, pas même de vous, peut-être. (Vivement.) C'est tout naturel, ça ne me regarde pas; mais dans ces temps de trouble... (Avec embarras.) il se pourrait que l'on s'en prît d'abord à lui, et vous pourriez vous-même, confondue dans le désordre et l'horreur d'une scène pareille...

EUDOXIE.

Ah! vous me faites trembler! On va donc attaquer le palais?

ÉLISABETH.

C'est possible; je n'en sais rien.

EUDOXIE, à part.

Et Dimitri que dans ce moment j'y fais venir... Dieu! c'est Catherine!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; CATHERINE, sortant de la porte à gauche, qu'elle referme, et dont elle prend la clef.

TRIO.

CATHERINE, à Eudoxie, sans voir Élisabeth.

Il est là... tout a réussi.
(Montrant la porte à gauche.)
Je viens de l'enfermer ici.
(Montrant la clef qu'elle vient d'ôter de la porte, et qu'elle tient à la main.)
Voici la clef.
(Apercevant Élisabeth.)
Dieu! Son Altesse!

EUDOXIE, bas à Catherine.

Qu'as-tu fait?

CATHERINE, à part.

Quelle maladresse!

ÉLISABETH, regardant en souriant Eudoxie et Catherine.

D'où vient donc ce trouble? et quelle est
La personne qu'avec mystère
Vous tenez ainsi prisonnière?

EUDOXIE.

O ciel! Votre Altesse croirait...

ÉLISABETH, la regardant toujours en riant.

Mais si, comme je le soupçonne,
Il s'agit d'un tendre secret,
D'avance je vous le pardonne.

EUDOXIE, vivement.

Madame...

ÉLISABETH.

Je sais ce que c'est.
Et, loin de vouloir vous trahir,

Que ne puis-je ici vous servir!
(A Eudoxie.)
Parlez, je voudrais vous servir.

CATHERINE, bas, à Eudoxie.

Au fait... elle peut vous servir.

Ensemble.

ÉLISABETH.

Allons, belle dame,
Mon cœur le réclame,
Ouvrez-moi votre âme,
Parlez sans détours.
Croyez ma tendresse,
Oui, quoique princesse,
Moi, je m'intéresse
Toujours aux amours.

CATHERINE.

Allons donc, madame,
Son cœur le réclame;
Ouvrez-lui votre âme,
Parlez sans détours.
Croyez sa tendresse,
Oui, quoique princesse,
Elle s'intéresse
Toujours aux amours.

EUDOXIE.

En vain, dans mon âme,
Contre cette flamme
Le devoir réclame;
Mon cœur, dans ce jour,
Tout à la tendresse,
Cède à sa faiblesse,
Et comment sans cesse
Combattre l'amour?

CATHERINE, bas à Eudoxie.

Lorsqu'autrement l'on ne peut faire,
Il vaut mieux parler franchement.

(Passant près d'Élisabeth.)
Oui, c'est un jeune militaire
Que nous faisons venir en secret...

ÉLISABETH, avec gaîté.

C'est charmant !

CATHERINE.

Mais dans un bon motif.

EUDOXIE, lui faisant signe de se taire.

(A la princesse.)
Oui, madame,
Je voulais préserver ses jours d'un sort fatal ;
Mais je ne l'aime pas, j'en jure sur mon âme.

ÉLISABETH, riant et à demi-voix.

Et quand tu l'aimerais, où serait le grand mal ?

Ensemble.

ÉLISABETH.

Allons, belle dame,
Mon cœur le réclame,
Ouvrez-moi votre âme,
Parlez sans détours.
J'aime la tendresse,
Et, quoique princesse,
Mon cœur s'intéresse
Toujours aux amours.

CATHERINE.

Allons donc, madame,
Son cœur le réclame,
Ouvrez-lui votre âme,
Parlez sans détours.
Croyez sa tendresse,
Oui, quoique princesse,
Son cœur s'intéresse
Toujours aux amours.

EUDOXIE.

En vain, dans mon âme,
Contre cette flamme
Le devoir réclame ;

Mon cœur sans détour,
Tout à la tendresse,
Cède à sa faiblesse;
Et comment sans cesse
Combattre l'amour?

ÉLISABETH.

Et cet amant vaut-il que l'on s'expose ainsi
Pour le sauver?

CATHERINE, à qui sa maîtresse fait en vain signe de se taire.

Sans doute, il adore madame,
Et c'est un cavalier si brave et si gentil!
Vous l'avez vu.

ÉLISABETH, gaîment.

Et c'est...

CATHERINE, à demi-voix.

Le jeune Dimitri.

ÉLISABETH, stupéfaite, et toute tremblante d'émotion.

Dimitri! qu'as-tu dit? lui que l'amour enflamme
Pour ta maîtresse?

CATHERINE.

Eh! vraiment, oui.

ÉLISABETH.

Qui pour un rendez-vous, pour la voir, vient ici!

CATHERINE.

Oui, vraiment.

(Montrant le cabinet à gauche, et la clef qu'elle tient à la main.)

Il est là, je l'ai conduit moi-même!

ÉLISABETH, lui arrachant la clef.

Ah! c'en est trop...

CATHERINE et EUDOXIE.

D'où vient ce trouble extrême?

ÉLISABETH, à part, et douloureusement.

Ah! moi qui l'aimais tant!...

(Avec colère.)

Et ce Lestocq... et lui...
M'abuser, me trahir et me jouer ainsi!

Ensemble.

ÉLISABETH.

Oui, la haine succède
A l'amour, au bonheur.
Oui, c'en est fait, je cède
A ma juste fureur.
D'un pareil artifice,
D'un détour si honteux,
Je veux avoir justice;
Ils périront tous deux!

EUDOXIE et CATHERINE, regardant Élisabeth.

A sa bonté succède
La haine et la fureur,
Mon Dieu, sois-nous en aide !
Je tremble de frayeur.
Ah ! s'il faut qu'il périsse,
Si quelqu'un dans ces lieux
Mérite le supplice,
Ne punis que nous deux!

ÉLISABETH, se mettant à la table, et écrivant d'un air agité.

Golofkin saura tout!... malheur à qui m'offense !

EUDOXIE, effrayée.

O ciel!

ÉLISABETH, écrivant toujours.

Oui, leur trépas assure ma vengeance.

(A Eudoxie.)

Mais vous, ne craignez rien, pour vous aucun danger,
Car ce n'est pas de vous que je veux me venger.

(Appelant le domestique qui l'accompagnait à la troisième scène.)

Tiens, pars... (Lui remettant le billet qu'elle vient d'écrire.) A Golofkin!...

(Le domestique sort.)

Ensemble.

ÉLISABETH.

Oui, la haine succède
A l'amour, au bonheur !

Oui, c'en est fait, je cède
A ma juste fureur !

EUDOXIE et CATHERINE.

A sa bonté succède
La haine et la fureur.
Mon Dieu, sois-nous en aide !
Je tremble de frayeur.

(Eudoxie et Catherine, sur un geste de la princesse, sortent par une des portes à gauche.)

SCÈNE V.

ÉLISABETH, seule.

Je serai vengée! c'est ce que je voulais. Golofkin est instruit maintenant de tous les projets que l'on tramait en mon nom. Lestocq les paiera de sa tête, et quant à Dimitri, je me charge moi-même de punir; (Montrant la porte à gauche.) il est là! que je le voie, ce perfide; que je jouisse de son trouble et de sa confusion! Ah! ma main tremble, et je puis à peine tourner cette clef. (La porte s'ouvre.) Paraissez, capitaine, paraissez, Dimitri.

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, LESTOCQ, enveloppé d'un manteau.

ÉLISABETH.

Venez, c'est maintenant qu'il faut me rendre compte de toutes les trahisons dont vous et Lestocq vous êtes rendus coupables envers moi.

LESTOCQ, jetant son manteau.

Moi coupable?

ÉLISABETH.

Dieu! Lestocq!

LESTOCQ, *souriant.*

Coupable de vous aimer, de vous servir, de se dévouer pour vous. Si ce sont là les crimes dont Votre Altesse m'accuse, j'ai, grâce au ciel, beaucoup de complices.

ÉLISABETH.

Je vous accuse de vous être joué de ma confiance et des sentiments qui m'étaient les plus chers, de m'avoir dit que Dimitri m'aimait.

LESTOCQ.

Je le soutiens !

ÉLISABETH.

Et vous me trompez encore. Vous savez aussi bien que moi qu'il aime Eudoxie, qu'il en est aimé.

LESTOCQ, *à part.*

Grand Dieu !

ÉLISABETH.

Que cette nuit même il en a reçu un rendez-vous, et tout à l'heure, j'ai trouvé ici madame Golofkin qui, inquiète et tremblante, m'a tout confié. Ah ! vous ne comptiez pas sur un tel aveu, et confondu maintenant, vous ne savez que répondre.

LESTOCQ, *froidement.*

Cela ne m'embarrasse pas un moment.

ÉLISABETH.

Quoi ! vous me soutiendriez qu'elle n'attendait pas ici même Dimitri ?

LESTOCQ.

C'est possible ! Mais en tous cas, elle l'aurait attendu longtemps ; car il était bien décidé à ne pas venir.

ÉLISABETH.

Que dites-vous ?

LESTOCQ.

Qu'il est aimé de madame Golofkin, c'est vrai. Ce n'est

pas sa faute, tout le monde l'aime, ce jeune homme, il ne peut pas empêcher cela ; mais tous les sentiments qu'on éprouve pour lui, il n'est pas obligé de les partager, dans ce moment surtout où il a bien autre chose en tête, et surtout dans le cœur. Oui, madame, oui, je vous le répète, c'est vous seule qu'il aime ; et quand il a reçu tantôt ce message de madame Golofkin, j'étais là, près de lui, et il s'est écrié : « C'est impossible ! je n'irai pas ! » ç'a été son premier mot. Puis, en galant homme, et se rappelant les égards que l'on doit à une femme, même qu'on n'aime pas, il m'a dit : « Docteur, allez-y à ma place ; faites-lui entendre raison, calmez son désespoir, mais dites-lui la vérité, dites-lui que j'aime ailleurs. » Oui, madame, et il le prouve en ce moment les armes à la main, en combattant pour vous.

ÉLISABETH.

Grand Dieu !

LESTOCQ.

Il est à la tête des conjurés, il expose sa vie pour défendre celle qui l'accuse et qui doute de son amour.

ÉLISABETH.

Ah ! je n'en doute plus ! et c'est moi qui suis bien malheureuse, bien coupable ; c'est moi qui l'ai trahi, qui vous ai trahis tous.

LESTOCQ.

Que dites-vous ?

ÉLISABETH.

N'écoutant que ma colère, ma jalousie... que voulez-vous ! peu m'importait le complot, son amour était tout pour moi, je ne voyais que lui, et me croyant trahie, ne rêvant que la vengeance, je viens d'écrire, de tout révéler à Golofkin...

LESTOCQ.

Malédiction !

ÉLISABETH.

Vos projets sur Munich, Osterman; et je lui ai même recommandé d'éloigner le prince Ivan de ce palais.

LESTOCQ, *se frappant la tête.*

Voir tout renverser au moment du succès ! jeter à ses pieds une couronne, et tout cela par amour !

ÉLISABETH.

Lestocq ! Lestocq ! pardonnez-moi !

LESTOCQ, *froidement.*

Que voulez-vous, madame ? tout est fini, tout est perdu. Il faut savoir mourir, et je tâcherai de m'en tirer le moins mal possible. O France ! ô mon pays ! je ne te verrai plus ; pourquoi aussi t'avoir abandonné ? (*Après un instant de réflexion.*) Pourquoi ? pour faire fortune ou me faire tuer. Eh bien ! de quoi ai-je à me plaindre ? m'y voilà ; je suis arrivé au but.

ÉLISABETH.

Ah ! que ne puis-je mourir pour réparer ma faute !

LESTOCQ, *vivement et lui prenant la main.*

Dites-vous vrai ?

ÉLISABETH.

Oui, pour sauver vos jours, ceux de Dimitri et de nos amis, je donnerais les miens.

LESTOCQ, *avec fierté.*

C'est bien ! voilà la première fois d'aujourd'hui que vous parlez en impératrice. Eh bien ! Élisabeth...

ÉLISABETH, *avec résolution.*

Il faut mourir !

LESTOCQ.

Non, mais régner ! courez vous réfugier au milieu du régiment de Novogorod, vous n'avez pas d'autre asile en ce moment, et qui sait l'effet que produira sur eux, sur la multitude, une femme jeune et belle, la fille de Pierre le Grand qui vient leur demander la couronne ? Ou je m'y connais mal, ou il a souvent fallu moins que cela pour exciter l'enthousiasme, gage du succès. Enfin qu'ils résistent, qu'ils maintiennent, qu'ils amassent la révolte, c'est tout ce que je demande ; moi, pendant ce temps...

ÉLISABETH.

Que voulez-vous tenter?

LESTOCQ.

Une résolution dernière, désespérée. Puisque ma tête est livrée, il faudra qu'ils viennent la prendre, car je ne la leur porterai pas, et je la défendrai le plus longtemps possible. Partez, madame, nous ne nous reverrons plus maintenant que sur le trône, ou comme je vous le disais hier soir...

ÉLISABETH, vivement.

Non, ne dites pas cela! (Prête à partir, d'un air suppliant.) Lestocq! Lestocq! quoi qu'il arrive, dites que vous me pardonnez, et embrassez-moi!

(Elle se jette dans ses bras.)

LESTOCQ, se dégageant et essuyant une larme.

Allons, allons, il ne s'agit pas de s'attendrir; partez, sortez de ce palais pendant qu'on vous le permet encore.

(Élisabeth sort.)

SCÈNE VII.

LESTOCQ, seul, puis STROLOF et LES CONJURÉS.

LESTOCQ.

Moi, j'y reste! en ce palais, il m'appartient; je m'en empare, et malgré les dangers qui m'y environnent, si Strolof et ses amis sont exacts au rendez-vous...

(Il va ouvrir la fenêtre du fond. On aperçoit en dehors Strolof et une douzaine de conjurés qui sautent de la fenêtre dans l'intérieur de l'appartement.)

LES CONJURÉS.

Dans l'ombre et le silence,
L'heure de la vengeance
Va-t-elle enfin venir?
(A Lestocq.)
Que ton bras intrépide

Nous dirige et nous guide;
Il faut vaincre ou mourir.

LESTOCQ, au milieu des conjurés.

Amis, vos cœurs sont-ils au-dessus de la crainte?
A braver le trépas êtes-vous résolus?

LES CONJURÉS.

Oui, tous!

LESTOCQ.

Alors, on peut parler sans feinte.
On nous a dénoncés, nos projets sont connus.

LES CONJURÉS.

O ciel!

LESTOCQ.

Eh bien! nous sommes tous perdus,
Je le sais, et pour fuir la mort qui nous menace,
Quel péril peut alors arrêter notre audace?
Je connais un moyen, désespéré, hardi,
Mais qui peut tout sauver.

LES CONJURÉS.

Ordonnez, nous voici.

Sur notre obéissance
Tu peux compter d'avance;
Nous saurons te servir.
Que ton bras intrépide
Nous dirige et nous guide,
Il faut vaincre ou mourir.

LESTOCQ, les rassemblant autour de lui.

Il ne faut plus songer à nous emparer de Munich et de Golofkin, ils sont avertis, et sans doute sur leurs gardes. Il faut renoncer à nous saisir du prince Ivan, il n'est plus au palais.

LES CONJURÉS.

O ciel!

LESTOCQ.

Mais sa mère, la régente, Anne de Courlande, y est en

core ; elle sort du bal et vient de rentrer dans ses appartements qui sont de ce côté ; voici la porte qui conduit chez elle...

STROLOF.

Eh bien ?

LESTOCQ.

Il faut y pénétrer ; vous la trouverez, ou déjà endormie, ou entourée de ses femmes. A votre seul aspect, elle s'effraiera aisément, et, de gré ou de force, il faut qu'elle signe l'ordre d'arrêter Golofkin, Munich et Osterman, et qu'elle me charge, moi, d'exécuter cet ordre ; le reste me regarde. Je connais le soldat russe et son obéissance passive ; je commanderai aux troupes mêmes de Golofkin, au nom de la régente, et aux nôtres, au nom d'Élisabeth ; mais il faut qu'elle signe. (A Strolof.) Il le faut, tu m'entends ?

STROLOF.

Si elle résiste ?

LESTOCQ, souriant.

A la vue d'un poignard, c'est impossible ; elle est femme, et je la connais.

STROLOF.

Et si l'on vient à son secours, si les gardes du palais attirés par ses cris...

LESTOCQ, avec insouciance.

Alors, comme je vous disais tout à l'heure, cela revient au même ; nous sommes perdus et nous ne risquons pas davantage à tenter l'entreprise. (Avec force.) Du reste, si l'on accourt à son aide, on n'arrivera à vous qu'après m'avoir tué ; car je reste ici à cette porte, dont je défendrai l'entrée. Vous, mes amis, vous m'avez compris...

LES CONJURÉS.

Sur notre obéissance
Tu peux compter d'avance,
Nous saurons te servir.

Oui, ta voix intrépide
Nous dirige et nous guide ;
Il faut vaincre ou mourir.

(*Ils entrent tous par la porte à deux battants qui est à droite, et Lestocq reste debout devant la porte, un pistolet dans chaque main.*)

SCÈNE VIII.

LESTOCQ, *puis* DIMITRI.

DIMITRI, *paraissant à la croisée du fond, qui est restée ouverte.*

N'importe comment, j'y arriverai !

LESTOCQ, *regardant.*

Qui monte par cette croisée ? qui va là ? répondez !

DIMITRI.

Dieu ! le docteur !

LESTOCQ, *à part.*

Dimitri ! qui diable nous l'amène ?

DIMITRI.

Ah ! traître, je te trouve enfin ! et tu me rendras raison d'un pareil outrage.

LESTOCQ, *froidement.*

Et lequel ?

DIMITRI.

Me faire manquer un rendez-vous avec madame Golofkin! Me faire enfermer à double tour dans ta chambre, où je serais encore sans les draps de ton lit qui m'ont servi à me glisser dans la rue.

LESTOCQ.

Une belle idée !

DIMITRI.

Et tu m'expliqueras maintenant pourquoi tu me retenais prisonnier ; c'était à dessein, avec intention ; car tu ne fais rien sans réfléchir.

LESTOCQ, froidement.

C'est la différence qu'il y a entre nous !

DIMITRI.

Je t'ai retrouvé, tu ne m'échapperas pas ; et puisque tu connais les détours de ce palais, tu vas me conduire à l'instant chez madame Golofkin.

LESTOCQ, avec colère.

Moi ! au diable vos amours ! qui, depuis ce matin, m'ont donné plus de mal, d'inquiétudes et de tourments que Munich, Golofkin et tous nos ennemis.

DIMITRI.

Vous m'y conduirez !

LESTOCQ, avec inquiétude et regardant toujours du côté de la porte droite.

Non !

DIMITRI.

Ou vous vous battrez avec moi.

LESTOCQ, avec mépris.

Me battre ! c'est bon pour vous qui ne risquez que votre tête, qui ne risque rien.

DIMITRI, avec colère.

Monsieur, si vous n'êtes un lâche...

LESTOCQ, sans l'écouter et regardant à droite.

Tout ce que vous voudrez !

DIMITRI.

Un infâme !...

LESTOCQ, de même.

Comme il vous plaira... (Lui prenant la main.) Mais silence ! pas de bruit, (Lui montrant le pistolet.) ou je vous brûle la cervelle.

DIMITRI, avec indignation.

Ah ! c'est là votre réponse !

LESTOCQ.

Maintenant ! et plus tard je verrai si vous en méritez une autre... (Apercevant Strolof qui sort de l'appartement à droite, il pousse un cri et court au-devant de lui.) Ah ! te voilà... (A Dimitri.) Attendez-moi, je suis à vous... (A Strolof.) Eh bien ! quelles nouvelles ?

STROLOF, lui remettant un papier.

L'ordre est signé et sans résistance, car elle tremblait de tous ses membres.

LESTOCQ, prenant le papier.

C'est bien... que, renfermée dans l'endroit le plus écarté, elle n'en puisse sortir ; que nos conjurés veillent près d'elle et se fassent tuer plutôt que de la laisser délivrer ; quatre suffiront.

STROLOF, froidement.

En serai-je ?

LESTOCQ.

Non, je te réserve pour d'autres dangers.

DIMITRI, avec impatience et se promenant au fond du théâtre.

Eh bien ! monsieur ?

LESTOCQ, à Dimitri.

Dans l'instant. (A Strolof.) Partez... (Strolof sort.) On vient ; il était temps !

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; VOREF et PLUSIEURS SOLDATS paraissant à la porte du fond.

LESTOCQ, aux soldats, à haute voix.

Que voulez-vous ? qui va là ?

VOREF.

Service du palais ! officier des gardes ; mais vous-même de quel droit...

LESTOCQ.

De celui que vient de me conférer la régente, S. A. I. Anne de Courlande, dont vous connaissez la signature.

(Il lui montre un papier.)

DIMITRI, à part, pendant que Voref lit le papier.

Ah! le traître! lui qui conspirait pour Élisabeth, est maintenant aux gages de ses ennemis.

VOREF, ôtant son chapeau, à Lestocq.

C'est différent, Excellence!

LESTOCQ, montrant Dimitri.

Assurez-vous d'abord de monsieur, et jusqu'à nouvel ordre retenez-le prisonnier.

DIMITRI.

Ah! par exemple!

LESTOCQ, à part.

Il n'y a que ce moyen-là pour que la conspiration puisse marcher.

VOREF, s'approchant de Dimitri.

Votre épée, monsieur?

DIMITRI, ôtant son épée et regardant Lestocq, à Voref.

Voici mon épée. (Avec colère et montrant Lestocq qui le regarde en souriant.) Mais ce traître, son sang-froid me fait horreur!

LESTOCQ.

Et votre colère me ferait rire, si j'en avais le temps. (A part.) Allons rejoindre nos amis.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté Lestocq et Strolof.

FINALE.

VOREF.

Allons, mon officier, il faut suivre nos pas.

DIMITRI.

C'est juste ! j'obéis et ne vous en veux pas ;
Mais ce docteur... ce traître, avec son doux langage,
Moi qui n'y pensais pas, dans un complot m'engage.

VOREF.

C'est donc vrai !

DIMITRI, vivement.

Qu'ai-je dit?

(Se reprenant.)

Non, je puis le jurer...

(A part.)

Ah ! si l'on me rattrape encore à conspirer !

Ensemble.

VOREF et LE CHŒUR.

Allons, partons, il faut nous suivre ;
Il faut obéir au devoir.
Le sort, qui dans nos mains le livre,
Pour lui nous laisse peu d'espoir.

DIMITRI.

Allons, je suis prêt à vous suivre.
(A part.)
O toi ! mon bonheur, mon espoir !
Lorsque je vais cesser de vivre,
Que ne puis-je encore te voir ?

(Les soldats vont emmener Dimitri.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; EUDOXIE, sortant de l'appartement à gauche.

EUDOXIE.

D'où vient ce bruit ?

DIMITRI, l'apercevant.

C'est elle, ah ! le ciel m'entendait !

EUDOXIE, aux soldats.

Où donc l'emmenez-vous ?

DIMITRI, d'un air indifférent.

Eh ! mais, je le suppose,
A la mort !

EUDOXIE.

Grand Dieu ! qu'a-t-il fait ?

DIMITRI, gaiement.

Je n'en sais rien !

(Tendrement.)

Mais qu'importe la cause
De ma mort ? je vous vois, et je suis trop heureux !

VOREF et LES SOLDATS.

Allons, partons !

DIMITRI, les priant.

Un seul instant encore.

(A Eudoxie, devant les soldats.)

O vous qui connaissez la beauté que j'adore,
Daignez pour moi lui faire mes adieux.

(A Voref qui fait un mouvement.)

Ah ! vous le permettez !

(A Eudoxie.)

Dites-lui que, sans elle,
La vie était sans prix et sans charme à mes yeux,
Et que toujours fidèle
A son doux souvenir,
Mon cœur battra pour elle
Jusqu'au dernier soupir.

Ensemble.

VOREF, et LES SOLDATS.

Allons, partons, il faut nous suivre ;
Il faut obéir au devoir.
Le sort, qui dans nos mains le livre,
Pour lui nous laisse peu d'espoir.

DIMITRI, regardant Eudoxie.

Doux objet dont l'aspect m'enivre,

Bonheur qui comble mon espoir,
Qu'à présent je cesse de vivre,
Le ciel m'a permis de te voir.

EUDOXIE.

O ciel! il va cesser de vivre,
Et je ne dois plus le revoir.
Ah! s'il meurt je saurai le suivre,
De mon cœur c'est le seul espoir.

(Les soldats vont emmener Dimitri. Un grand bruit se fait entendre au dehors sur la place publique, où donnent les fenêtres du palais.)

EUDOXIE.

Écoutez, écoutez!

DIMITRI.

J'entends le bruit des armes!

VOREF et LES SOLDATS.

Les cris des combattants.

EUDOXIE.

Tous mes sens sont glacés.

VOIX au dehors.

Mort! mort à Golofkin!

EUDOXIE.

O mortelles alarmes!
De mon époux les jours sont menacés.
Je cours à ses côtés.

(Elle sort par le fond.)

DIMITRI, aux soldats qui le retiennent.

Ah! je vous en supplie,
Près d'elle laissez-moi mourir!

LES SOLDATS.

Non, non, tu resteras.

(Le bruit redouble en dehors.)

Entendez-vous mugir

Les flots tumultueux de ce peuple en furie ?
Les portes du palais ont tombé sous leurs coups,
Et leurs chants de victoire arrivent jusqu'à nous.

(En ce moment, le peuple se précipite sur le théâtre, mêlé aux soldats. Les fenêtres du fond sont ouvertes. On voit en dehors, à la lueur des torches, une des places principales de Saint-Pétersbourg.)

LE CHŒUR.

Vive l'impératrice
Que proclament nos vœux !
Que chacun obéisse
A son nom glorieux.
Vive l'impératrice
Que proclament nos vœux !

Paraît Élisabeth, appuyée sur le bras de Lestocq, et entourée de tous les conjurés.)

DIMITRI.

Que vois-je? Élisabeth !

LESTOCQ.

Que le peuple couronne,
Et qui voit à ses pieds ses ennemis vaincus.

ÉLISABETH.

Grâce pour eux, qu'on leur pardonne !
Grâce pour Golofkin.

(A Strolof.)

Courez vite !

STROLOF, froidement.

Il n'est plus.

DIMITRI, à part, avec joie.

Ciel ! il n'existe plus !

LESTOCQ, à Strolof.

En as-tu l'assurance ?

STROLOF, froidement.

Je m'en étais chargé ; je l'avais retenu :
Un seul jour a payé vingt-cinq ans de vengeance,

ÉLISABETH.

Je vous dois tout, Lestocq,
(Montrant les autres conjurés.)
Ainsi qu'à leur vaillance,
(Apercevant Dimitri, elle fait un geste d'émotion, et s'avance vers lui.)
Et vous... vous dont le zèle à mon cœur est connu,
Que puis-je faire ici pour votre récompense?

DIMITRI.

J'en veux une.

ÉLISABETH, tendrement.

Parlez.

DIMITRI, hésitant.

C'est... non pas maintenant...
Mais plus tard... de daigner... me protégeant vous-même,
Vous employer pour moi près de celle que j'aime,
Près d'Eudoxie...

ÉLISABETH, chancelant, et s'appuyant sur Lestocq.

O ciel!
(A Lestocq, avec un regard douloureux.)
Vous m'avez trompée!

LESTOCQ.

Oui!
Pour voir sur votre front briller le diadème!
(Lui montrant les soldats qui lui portent les armes.)
Votre règne commence.

ÉLISABETH, à part, regardant Dimitri, et essuyant une larme.

Et les chagrins aussi!

LE CHOEUR.

Vive à jamais, vive l'impératrice
Que sur le trône appelaient tous nos vœux!
Hourra! hourra! que chacun obéisse,
Et que tout cède à son nom glorieux!

Vive l'impératrice
Que proclament nos vœux !

(Les tambours battent aux champs, les trompettes sonnent, les cloches se font entendre, le peuple agite ses chapeaux, ses mouchoirs, et les soldats leurs drapeaux.)



TABLE

—



Clichy. — Impr. Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12. (1570-77.)


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·